

CONTES FANTASTIQUES

DE

E. T. A. HOFFMANN

Traduction nouvelle

PRÉCÉDÉE D'UNE NOTICE SUR LA VIE ET LES OUVRAGES
DE L'AUTEUR ;

PAR HENRI BÉMONTE.

ORNÉE DE VIGNETTES

D'APRÈS LES DESSINS DE CAMILLE ROGIER.

TOME DEUXIÈME.



PARIS.

BÉTHUNE ET PLON, ÉDITEURS,

RUE DE VAUGIRARD, 56.

Ernst Theodor Amadeus

HOFFMANN

Medley

Extraits du livre « CONTES FANTASTIQUES »
TRADUCTION DE P. CHRISTIAN - LIBRAIRIE DE LAVIGNE

LE MYSTÈRE DE LA MAISON DÉSERTE.

LE CHANT D'ANTONIA.

LE REFLET PERDU.

LE CŒUR D'AGATE.

LA BANQUE DE PHARAON.

Extraits du livre « CONTES FANTASTIQUES » volume 2
TRADUCTION DE LOÈVE-VEIMARS - ÉDITIONS EUGÈNE RENDUEL

LA VIE D'ARTISTE.

LA LEÇON DE VIOLON.

Extrait du livre « CONTES FANTASTIQUES »
TRADUCTEUR NON MENTIONNÉ - E. DENTU ÉDITEUR

L'HOMME AU SABLE.

Extraits du livre « CONTES FANTASTIQUES » tome deuxième
TRADUCTION D'HENRI EGMONT - BETHUNE ET PLON ÉDITEURS

LE MAGNÉTISEUR.

LA VISION.

LE MYSTERE DE LA MAISON DÉSERTE.

L'ASPECT des nombreux et brillants édifices de la résidence de V***, le luxe résultant des produits d'art et d'industrie de toute sorte dont elle s'enrichit chaque jour, en font les délices du flâneur, et la merveille admirée de tous les voyageurs. La rue bordée de splendides habitations qui conduit à la porte de ***, sert de passage continuel à l'élite des sociétés qui vont tuer le temps les unes chez les autres. Le rez-de-chaussée des maisons est occupé par d'élégants magasins ; les étages supérieurs se distribuent en appartements confortables. C'est le quartier des gens de haute volée.

J'avais déjà plus de mille fois arpenté de haut en bas cette promenade, lorsque mes yeux s'arrêtèrent au hasard sur un bâtiment dont la bizarre structure contrastait fortement avec son voisinage. Figurez-vous un carré de pierres percé de quatre fenêtres formant un premier et unique étage, dont la hauteur ne dépassait guère l'élévation du rez-de-chaussée des magnifiques hôtels qui le flanquaient à droite et à gauche. Cette bâtisse misérablement lézardée était chargée d'un toit en fort mauvais état, et presque toutes les vitres brisées étaient remplacées par des carreaux de papier gris ou bleu. Les quatre fenêtres étaient fermées. Celles du rez-de-chaussée avaient été murées, et près de la porte d'entrée, étroite et basse et sans serrure, on eût vainement cherché la moindre sonnette. Ce délabrement annonçait une solitude complète ; cette mesure avait l'air d'être abandonnée depuis cent ans. Une maison déserte n'est pas, après tout, chose bien surprenante ; mais dans un si riche quartier, sur un terrain qui pouvait rapporter à son propriétaire un revenu assez notable, certes il y avait de quoi donner carrière aux suppositions d'un flâneur, et je ne pouvais plus passer devant la mesure sans échafauder à propos d'elle mille châteaux en Espagne.

Un beau jour, à l'heure où les élégants se coudoyaient comme une fourmilière, je rêvais, debout, appuyé contre un perron qui faisait face à la maison déserte : un homme que j'avais perdu de

vue depuis long-temps vient tout à coup s'arrêter auprès de moi, et me tirer de ma préoccupation. C'était le comte P., un rêveur pour le moins aussi fantasque et aussi curieux que je pouvais l'être. Il avait, comme moi, énormément réfléchi au mystère qui couvrait la maison déserte. Ses suppositions avaient dépassé les miennes, et il était parvenu à se créer lui-même là-dessus une histoire tellement extravagante, que l'imagination la plus hardie pouvait seule, à grand' peine, en admettre la réalité. Mais jugez du désappointement de ce pauvre comte, lorsqu'après avoir de son mieux dénoué son histoire, et de la façon la plus tragique, il apprit que la fameuse maison déserte était simplement l'officine d'un confiseur en vogue dont la boutique était contiguë. On avait muré les fenêtres du rez-de-chaussée pour cacher aux passants l'aspect des fourneaux et des creusets ; et les fenêtres du premier étage avaient été calfeutrées, pour préserver du soleil et des insectes les sucreries fabriquées qu'on y tenait en magasin. Ce maudit renseignement produisit sur moi l'effet d'une douche glacée ; plus de rêve possible, plus de poésie ! c'était à faire crever de dépit un cœur sensible et prompt à s'exalter. Pourtant, malgré l'explication toute matérielle qui m'avait été donnée, je ne pouvais me défendre de regarder l'ex-maison déserte avec un vertige inexplicable qui me donnait le frisson. Mon esprit frappé repoussait avec colère cette idée de bonbons tenant la place de fantômes qui m'auraient si puissamment occupé ; et je ne désespérais pas de voir quelque jour le monde fantastique reprendre possession de cet habitacle. Le hasard devait bientôt, d'ailleurs, me relancer sur la voie des suppositions.

Quelques jours après la rencontre du comte P., passant vers l'heure de midi devant la maison déserte, je vis s'agiter doucement un rideau de taffetas vert qui voilait la fenêtre la plus rapprochée de la boutique du confiseur. Une main blanche et délicieusement faite, dont le plus joli doigt portait un superbe diamant, se glissa sous le rideau ; puis je vis apparaître un bras d'albâtre, orné d'un bracelet d'or. La main posa un flacon de cristal sur l'appui de la fenêtre, et se retira.

Je restai là l'œil fixe, le nez au vent et les pieds cloués sur le pavé, faisant, il faut le croire, une figure si cocasse, qu'en moins de dix minutes une foule innombrable de badauds, et des plus huppés, se pressait autour de moi, s'écarquillant les yeux pour

regarder du même côté ; mais il n'y avait plus ni main rosée, ni bras d'albâtre ; les curieux en furent pour leur impertinence, et je me dis, en m'éclipsant, que le peuple des villes ressemble, du petit au grand, à ces niais de certaine bourgade qui s'attroupèrent un matin devant une maison en criant au miracle, parce qu'un bonnet de coton venait de choir du sixième étage sans se rompre une seule maille. Il y avait mille à parier que la main rosée et le bras d'albâtre appartenaient en légitime propriété à la femme, à la sœur ou à la fille du confiseur, et que le flacon de cristal contenait prosaïquement une mesure de sirop de groseille. Mais voyez comme un esprit inquiet, mais juste, sait arriver à son but par le chemin le plus court ! l'idée me vint d'entrer chez le confiseur pour en tirer adroitement quelque confiance. Ainsi, tout en prenant un sorbet au chocolat : - « Monsieur, » lui dis-je, « vous avez fait choix d'une belle place pour votre établissement, et je trouve surtout fort commode pour vous la jouissance de cette maison voisine où vous avez disposé votre laboratoire... » A ces mots, l'honnête marchand me regarda d'un air surpris. - « Qui diable a pu vous dire, » s'écria-t-il, « que la maison voisine fût à mon service ? Je le voudrais, certes, de tout mon cœur ; mais, en dépit de toutes mes démarches, l'affaire ne s'est point conclue. Au reste, et toute réflexion faite, je n'en suis pas trop mécontent, car il doit se passer dans cette maison une foule de choses extraordinaires qui gêneraient singulièrement un locataire ami du repos. » Dieu sait, cher lecteur, combien je fus intrigué de ces paroles. J'essayai de faire jaser mon homme ; mais tout ce que je pus apprendre de lui, à force de questions, c'est que la maison déserte appartenait à la comtesse S***, qui vivait dans ses terres, et qu'on n'avait pas vue à la résidence depuis quelques années. La maison avait, du reste, depuis un temps presque immémorial, l'aspect qu'on lui trouvait aujourd'hui, et personne ne paraissait se soucier d'y faire la moindre réparation pour la préserver d'une ruine imminente. Deux seuls êtres l'habitaient : un vieux domestique et un chien décrépît qui ne cessait d'aboyer. Les petites gens du quartier étaient convaincus que des revenants hantaient laasure ; car à certaines époques, et surtout aux approches de la fête de Noël, on y entendait des bruits fantastiques troubler le silence de la nuit ; parfois même le vacarme montait à un diapason étourdissant. Une seule fois

la voix cassée d'une vieille femme avait essayé de glapir une espèce de chant de l'autre monde, où l'on distinguait à peine quelques monosyllabes français mêlés à une langue inconnue. - « Tenez, monsieur, » me dit encore le confiseur en me faisant passer dans son arrière-boutique, « voyez ce tuyau de fer qui sort du mur mitoyen ; j'ai vu quelquefois, au plus fort de l'été, une fumée énorme en sortir, comme si l'on faisait à l'intérieur de la maisonnette un feu d'enfer. Plus d'une fois j'ai tancé le vieux domestique, qui nous menace à chaque instant de quelque incendie ; mais ce sournois prétend que c'est le feu de sa cuisine. Or, le diable seul doit savoir ce que mange un être pareil, car la fumée qui sort de son taudis répand de temps à autre une odeur qui n'est guère appétissante. »

En ce moment, la porte de la boutique ébranla en s'ouvrant une clochette au timbre aigu. Le confiseur s'excusa du devoir qui l'appelait auprès d'une pratique ; et comme je rentrais derrière lui, je reconnus, à un signe de tête qu'il me fit à la dérobée, le personnage dont nous venions de parler. Figurez-vous, cher lecteur, un petit homme sec, avec une peau de parchemin jaune, un nez pointu comme une alène, des lèvres tranchantes, des yeux vert-de-gris, un sourire niais, des cheveux poudrés et relevés en pyramide ; son costume se composait d'un large habit râpé, dont la couleur avait jadis imité le café brûlé ; sa culotte collante s'adaptait sur des bas gris, et le personnage se terminait dans des souliers carrés à boucles de similor. Du bout de ses manches sortaient deux poings robustes qui cadraient assez mal avec une voix grêle et pleureuse qui demanda des oranges confites, des marrons glacés, des massepains et d'autres friandises. Le confiseur s'empressa de le servir, et le vieux tira de sa poche une escarcelle de cuir rougeâtre et usé, d'où il tira une à une quelques pièces de monnaie très-rognées, et à peu près hors de cours. Il paya en rechignant et murmurant des débris de phrases dénués de sens. - « Seriez-vous malade, mon cher voisin ? » lui dit le marchand ; « vous paraissez tout chagrin : c'est l'âge, n'est-ce pas ? c'est l'âge... » - « Hoho ! hoho ! hoho ! qui dit cela ? » grommela d'un air courroucé le satanique vieillard en faisant une pirouette si lourde, que les vitraux du magasin tremblèrent dans leurs châssis, et qu'en retombant il faillit écraser la patte du chien noir qui l'avait accompagné, et qui poussa des cris aigus. -

« Maudite bête ! » reprit le vieillard, en ouvrant son sac de bonbons pour jeter un massepain au toutou, qui se tut par gloutonnerie, et se posa sur son train de derrière avec la grâce d'un écureuil. - « Bonne nuit, voisin, » dit le vieux domestique après que son chien eut absorbé sa pitance, « bonne nuit, voisin ; le pauvre vieux que l'âge a tout cassé vous souhaite bonne chance et longue vie ! » Et, en disant cela, il serra la main du marchand dans sa griffe osseuse, et si fort, que celui-ci poussa un cri de douleur. - « Vous voyez, monsieur, » me dit le confiseur après le départ de son client, « voilà l'espèce de factotum du comte de S*** et le gardien de la maison déserte. Je lui fais de temps en temps sommation de cesser son tapage nocturne ; mais il a réponse à tout : il attend, dit-il, la famille de son maître, et cela depuis tant d'années, qu'il est à croire qu'elle n'arrivera jamais. Je n'en sais pas davantage, et j'ai bien l'honneur de vous saluer, car voici l'heure où nos belles dames assiègent ma boutique et se disputent les douceurs que j'invente chaque jour pour leurs jolies petites bouches. »

En quittant le confiseur, je me mis à chercher dans ma tête un rapport naturel entre le chant triste et singulier qui s'était fait ouïr dans la maison déserte et le bras si charmant que j'avais entrevu sous le rideau de taffetas, et je me persuadai que, par une illusion d'acoustique, le confiseur avait pris pour un glapissement de vieille femme le chant doux, mais plaintif, d'une belle créature persécutée et captive de quelque odieux tyran. Je songeai de nouveau à la fumée puante qui s'exhalait du tuyau, au flacon de cristal qui avait figuré sur l'appui de la fenêtre, et j'en conclus, sans plus chercher, que la belle inconnue dont mon imagination faisait les frais était victime d'un abominable sortilège. Le vieux domestique se changea pour moi en magicien déguisé ; mon cerveau s'exalta, et des figures diaboliques vinrent assiéger mes insomnies. Par un ineffable enchantement, le bras d'albâtre s'unit dans ma pensée à une épaule de neige que mes yeux croyaient voir ; puis une figure d'adorable jeune fille surgit blanche et voilée de cette espèce d'hallucination, et il me sembla que la brume argentée qui me dérobait à demi l'éclat des traits de ce bel ange, s'échappait par ondées sans fin du flacon de cristal. Former pour la délivrance de cet être céleste les projets les plus fous, fut pour ma pensée délirante l'affaire d'un clin d'œil ; et je faisais

tout seul les exclamations les plus chevaleresques, lorsqu'il me sembla qu'une main de squelette me froissait l'omoplate, brisait en mille pièces le flacon merveilleux, et l'apparition s'évanouit, en laissant après elle l'écho mourant d'une douce plainte.

Le jour suivant, je courus de bonne heure me poster en face de la maison déserte. Des persiennes avaient été ajoutées aux fenêtres depuis la veille. La maison avait l'aspect d'un tombeau. Je rôdai aux environs pendant toute cette journée ; le soir venu, je repassai ; la petite porte sans serrure était entrebâillée, l'homme à l'habit café brûlé avançait la tête au dehors. Je m'enhardis à lui parler. - « Le conseiller des finances Binder ne demeure-t-il pas dans cette maison ? , » lui demandai-je poliment. - « Non, » répondit le vieux avec un sourire défiant ; « il n'y a jamais mis le pied, il n'y viendra jamais ; et, de plus, tout le monde sait qu'il habite assez loin de ce quartier. » En achevant ces mots, il retira sa tête et me ferma la porte au nez. Je l'entendis tousser, puis traîner ses pas lourdement avec un bruit de clefs, et il me sembla qu'il descendait dans l'intérieur par un escalier. J'avais observé par la porte entr'ouverte que le vestibule était tendu de vieilles tapisseries décousues, et garni de fauteuils antiques en étoffe écarlate.

Le lendemain, vers midi, un pouvoir irrésistible me ramenant au même lieu, je vis, ou je crus voir, par la fenêtre du premier étage, le rideau de taffetas vert à demi soulevé ; puis un diamant scintiller, puis toute une ravissante personne, accoudée sur la saillie intérieure, me tendre les bras avec un air suppliant. Ne sachant si je veillais ou si c'était un rêve, je cherchais du regard un endroit d'où, sans attirer l'attention de la foule, je pusse continuer mes observations. Un banc de pierre se trouvait de l'autre côté de la rue, juste en face de la maison : j'allai m'y asseoir. Je lève les yeux, je contemple : c'est bien elle, c'est la ravissante jeune fille que mon imagination avait si bien devinée ; seulement sa pose est immobile, et son regard égaré ne se fixait pas sur moi. Je suis tenté de croire que mes sens sont abusés par une belle peinture. Tout à coup passe à mes côtés un colporteur de bimbaloeries qui me supplie de lui acheter quelque objet pour lui porter bonheur, car il n'a, depuis le matin, rien vendu. Je le repousse d'abord avec dureté ; mais il insiste, il étale à mes yeux sa marchandise ; il m'offre un petit miroir de poche qu'il place devant moi à certaine distance et en

telle direction que j'y aperçois avec une netteté exquise la croisée de la maison déserte et l'angélique figure de la jeune fille. Cet objet me tente si fortement, que je l'achète aussitôt sans discuter le prix. Mais à peine me suis-je mis à en faire usage moi-même, qu'il me semble qu'un accès de catalepsie attache fatalement mes yeux au miroir sans qu'il me soit possible de les en détourner ; je crois tout à coup voir les beaux yeux de ma divine inconnue s'interposer entre la glace et moi ; un sentiment de tendresse ineffable échauffe et fait palpiter les fibres de mon cœur.... - « Vous avez là un charmant miroir de poche, » dit une voix tout près de moi. Je m'éveille comme d'un rêve, et grande est ma surprise de me voir entouré d'un cercle de gens que je ne connais nullement et qui me sourient d'un air équivoque, et comme s'ils regardaient un fou. Enfin la même voix répète : - « Vous avez là un miroir tout à fait merveilleux ; mais pourrait-on savoir ce qui préoccupe si fort votre contemplation ? seriez-vous en commerce avec les esprits ?.... » L'individu qui m'adressait cette question me parut être un homme très comme il faut, vêtu avec une élégante simplicité ; sa physionomie douce et honnête provoquait la confiance. Je ne pus me défendre de lui avouer sans détour ce que j'éprouvais, et de lui demander s'il n'avait pas lui-même observé cette admirable figure. - « Ma foi, monsieur, » me dit-il, « je crois avoir d'assez bons yeux, et Dieu veuille que j'use de lunettes le plus tard possible. J'ai vu comme vous la figure dont vous parlez, mais je pense que c'est un portrait à l'huile exécuté par un excellent artiste... » Je me hâtai de regarder de nouveau, mais le rideau venait de retomber derrière la fenêtre. - « Mon Dieu, monsieur, » ajouta mon interlocuteur, « le vieux domestique du comte S***, à qui appartient cette baraque, vient justement de décrocher ce portrait pour en essuyer la poussière, et puis il a refermé la fenêtre. » - « En êtes-vous bien sûr ? » m'écriai-je d'un air consterné. - « Comme de ma vie, » reprit-il ; « en regardant l'objet dans votre miroir, vous avez été déçu par une illusion d'optique ; et moi-même, quand j'avais votre âge et votre ardente imagination, j'aurais pu m'y laisser prendre. » - « Mais j'ai vu remuer la main et le bras ! » m'écriai-je de nouveau dans un état de stupéfaction difficile à décrire. - « Je ne dis pas non, » reprit mon voisin en se levant avec un sourire ; et, fixant sur moi un regard d'ironique politesse, il s'éloigna en

ajoutant : - « Gardez-vous des miroirs que le diable a fabriqués. J'ai bien l'honneur de vous saluer. »

Comprenez-vous, cher lecteur, ce que je dus souffrir en me voyant ainsi mystifié et traité comme un visionnaire imbécile ? Plein de colère et de honte, je courus m'enfermer chez moi, bien décidé à ne plus m'occuper de la maison déserte ni de mes absurdes écarts d'imagination.

Quelques affaires à régler qui employèrent plusieurs de mes journées contribuèrent assez à refroidir ma cervelle. Seulement, durant les nuits, j'éprouvais encore par instants des surexcitations fiévreuses ; mais j'y résistais sans trop de difficultés, et j'étais même parvenu à consacrer à mon usage vulgaire le miroir qui m'avait si bien attrapé, lorsqu'un matin, comme j'allais m'en servir pour ma toilette, la glace me parut ternie : je soufflai dessus et l'essuyai ensuite ; et quand je voulus m'y regarder.... - oh ! je frissonne encore à ce souvenir ! je vis à la place de mon visage celui de la mystérieuse inconnue de la maison déserte. Ses yeux étaient humides de pleurs, et me fixaient avec une expression plus déchirante que la première fois.

La sensation que j'éprouvai alors fut si violente que tous les jours qui suivirent je ne faisais plus que passer et repasser devant la maison déserte. L'image de la jeune fille merveilleuse s'était emparée de toutes mes pensées ; je ne vivais plus que pour le fantôme, et j'en vins à sentir des rapports physiques, mais invisibles, s'établir entre moi et cet être d'une nature inconnue. Je tombai peu à peu dans un état de langueur qui minait les organes de ma vie ; c'était un mélange de douleur et de volupté qui m'épuisait sans que je pusse opposer aucune force à cette influence surnaturelle. Craignant de devenir fou, et trouvant à peine la force de me traîner, je me rendis à grand'peine chez un célèbre médecin très-expérimenté sur le traitement préventif des maladies mentales ; je lui racontai tout ce qui se passait en moi depuis un certain temps, et je le suppliai de ne pas m'abandonner dans un état pire que la mort. - « Tranquillisez-vous, » me dit le docteur ; « vous avez l'esprit malade, mais vous connaissez parfaitement la cause du trouble qui vous fait souffrir ; c'est déjà une bonne chance de prochaine guérison. Laissez-moi d'abord votre miroir ; retournez chez vous : livrez-vous à une besogne qui absorbe toutes vos facultés,

et, après avoir travaillé courageusement, fatiguez votre corps par une longue promenade ; puis le soir, voyez vos amis et divertissez-vous avec eux. Joignez à ce régime une nourriture forte, et, buvez des vins généreux. Tout votre mal n'est que dans une idée fixe ; parvenons à la chasser, et vous serez radicalement guéri. »

J'hésitais à me séparer du miroir. Le docteur le prit, souffla dessus, l'essuya et me le présenta en disant : - « Voyez-vous quelque chose ? » - « Je vois mes traits, rien de plus, » lui répondis-je, - « C'est bien, » dit le docteur ; « eh bien, recommencez vous-même l'expérience. » Un cri s'échappa de ma poitrine, et je devins très-pâle. - « C'est elle ! c'est elle ! » m'écriai-je. Le docteur reprit le miroir : - « Quant à moi, » dit-il, « je ne vois rien, absolument rien ; mais je dois vous avouer qu'au moment de regarder j'ai senti un frisson involontaire. Ayez donc en moi pleine confiance. S'il y a un charme, il faut le rompre. Veuillez recommencer l'expérience. » Je soufflai de nouveau sur le miroir, tandis que le docteur plaçait sa main sur mon épine dorsale. La figure reparut, et le docteur pâlit en observant l'effet que ce phénomène produisait sur mes organes. Il m'ôta le miroir, le serra dans une boîte, et me congédia en me renouvelant les avis qu'il m'avait donnés, ajoutant que nous verrions un peu plus tard ce qu'il y aurait à faire.

A partir de ce jour, je me livrai tout entier à une multitude de distractions, et je menai une vie bruyante, tout à fait propre à dompter mon esprit à force de lassitude physique. - A quelques soirs de là, me trouvant dans une réunion des plus joyeuses, on vint à causer de sciences occultes, de phénomènes magnétiques, et l'on raconta sur ce sujet les anecdotes les plus surprenantes. On passa en revue toutes les expériences recueillies sur les rêves, les hallucinations, les extases, et l'on en vint à se demander très-sérieusement s'il ne pouvait pas se faire qu'une volonté existante en dehors de notre vie fût douée, dans de certaines conditions, d'un pouvoir réel sur nos facultés, pouvoir qui aurait son plein exercice sans l'aide d'aucun contact matériel. - « Mais, » dit un des causeurs, « admettre une pareille thèse nous conduirait tout droit à reconnaître comme vérités les sorcelleries du moyen âge, et toutes les superstitions dont une philosophie éclairée par le progrès des sciences a depuis long-temps fait justice. »

- « Mais, » dit à son tour un jeune médecin, « faut-il, sous prétexte de sagesse et de philosophie éclairée, nier l'existence de faits constatés ? La nature n'a-t-elle pas des mystères qu'il est interdit à nos faibles organes de sonder et de comprendre ? Et de même qu'un aveugle reconnaît au bruissement des feuilles, au murmure de la source qui fuit, le voisinage d'une forêt ou d'un ruisseau, ne pouvons-nous pressentir certaines choses de l'existence par la communication invisible que certains esprits ont le don d'établir avec les nôtres ?... » A ces mots, j'entrai en lice. - « Vous admettez donc, » dis-je au jeune médecin, « l'existence d'un principe immatériel doué d'une puissance qu'en certaines conditions notre volonté ne saurait repousser ? » - « Oui, » répondit-il, « c'est un fait que prouvent les observations recueillies par les hommes les plus sérieux sur les sujets soumis au magnétisme. » - « En ce cas, » repris-je, « il faut aussi reconnaître comme possible l'existence de démons, d'êtres malfaisants, armés d'une nature supérieure à la nôtre ? » - « Ce serait aller trop loin, » répliqua le médecin en souriant. « Je ne crois pas aux possédés. Mon opinion est uniquement qu'il peut exister dans la chaîne des êtres certains principes immatériels capables d'exercer sur d'autres une action irrésistible. Mais je ne base cette idée que sur de simples observations, et je crois que les organes faiblement constitués ou débilités par quelque excès de la vie sont seuls exposés à subir cette espèce de phénomène. » - « Monsieur, » dit alors un homme d'âge mûr qui n'avait pas encore parlé, « s'il existe, comme vous en convenez à moitié, des puissances occultes et ennemies de notre nature, j'en conclus, d'après vos explications, que ces puissances n'existent que par la faiblesse de notre esprit. Si des organes incomplets ou si des facultés débilitées par un excès ou une souffrance peuvent seuls être assujettis à ce phénomène physiologique, j'en conclus que ce phénomène n'est autre chose qu'un accident maladif de notre esprit, et que par conséquent il n'existe pas en dehors de nous des puissances douées d'une action réelle, intermédiaires entre Dieu et nous. Et maintenant voici mon opinion personnelle, relative aux maladies mentales qui nous soumettent à des hallucinations passagères. Je pense qu'en raison du trouble qu'elle exerce sur les plus délicates fibres de notre organisme, la passion ou plutôt le mal d'amour est la seule affection de notre âme qui puisse

produire des désordres dans la vie réelle, et offrir l'exemple d'un pouvoir exercé d'une manière irrésistible par un individu sur un autre. J'ai fait à ce sujet dans ma propre maison une observation dont les détails sont tout un drame. - Quand l'invasion française parcourait nos provinces, à la suite du général Bonaparte, je logeai chez moi un colonel des gardes du vice-roi de Naples ; c'était un officier d'une remarquable distinction ; mais tout, dans ses traits, décelait les ravages d'un profond chagrin ou d'une maladie récente. Peu de jours après son arrivée, je le surpris en proie à des paroxysmes de douleur qui me firent pitié. Sa poitrine était suffoquée par des sanglots qui lui ôtaient l'usage de la parole ; il fut obligé de se jeter sur un lit de repos ; peu à peu ses yeux perdirent le regard et ses membres le mouvement ; il devint roide comme une statue. De temps en temps il éprouvait des spasmes convulsifs, mais sans pouvoir bouger de place. Un médecin que je me hâtai d'appeler le soumit à l'influence magnétique, ce qui parut lui causer quelque soulagement ; mais il fut obligé d'y renoncer, car il sentait qu'il ne pouvait assoupir le malade sans éprouver au dedans de soi une sensation de souffrance accablante et qu'il ne pouvait expliquer. Cependant, au sortir de son accès, l'officier, dont il avait par ses soins gagné la confiance, lui raconta qu'au milieu de ses crises il voyait apparaître l'image d'une femme qu'il avait connue à Pise, et que ce fantôme était doué d'un regard qui pénétrait jusqu'à son cœur, comme la brûlure d'un fer rouge ; il n'échappait à cette douleur fantastique que pour tomber dans une espèce de léthargie, à la suite de laquelle il ressentait des migraines intolérables et une prostration complète de tous ses organes, comme s'il eût abusé des voluptés sensuelles. Du reste, il ne voulut jamais raconter ce qui s'était passé autrefois entre lui et la femme de Pise. L'ordre ayant été donné à son régiment de se porter à l'avant-garde, il se fit servir à déjeuner pendant qu'on préparait ses bagages. Mais à peine eut-il porté à ses lèvres un dernier verre de madère, qu'il tomba mort en poussant un cri étouffé. Le médecin jugea qu'il avait été frappé d'apoplexie. - Deux ou trois semaines après cet accident, je reçus une lettre à l'adresse du colonel. Je l'ouvris, dans l'espoir d'y trouver quelques renseignements sur la famille de mon hôte : la lettre venait de Pise, et ne contenait que ces mots, sans signature : « Pauvre ami, aujourd'hui, 7 J..., à midi,

Antonia est morte en croyant embrasser ton ombre !... »
C'étaient justement le jour et l'heure de la mort du colonel.
Tâchez d'expliquer cela. »

Je ne saurais, cher lecteur, vous peindre l'effroi qui me saisit en reconnaissant tout à coup l'analogie qui existait entre mes sensations internes et celles qu'avait éprouvées le colonel. Un nuage passa sur mes yeux ; un tintement d'oreilles, lugubre comme un son de cloche, m'empêcha d'entendre la fin du récit ; et, mon imagination s'exaltant tout à coup jusqu'au délire, je sortis en courant de la chambre, pour aller à la maison déserte. Il me sembla, de loin, voir des clartés se jouer derrière les persiennes fermées ; mais quand je fus tout près, je ne vis plus rien. Mon hallucination croissant toujours, je me jette contre la porte, elle cède, et me voilà sous le vestibule, pris à la gorge par une vapeur chaude et âcre... Soudain j'entends un cri de femme à deux pas de moi, et je ne sais comme il se fait que je me trouve subitement au milieu d'un salon resplendissant de lumières, et décoré dans le goût moyen-âge avec un grand luxe. Des aromates brûlant dans des cassolettes embaumaient l'air de senteurs divines qui flottaient vers la voûte en nuages azurés. – « O sois le bienvenu, mon fiancé ! car voici l'heure de l'amour !... » dit tout haut la voix de femme que j'avais déjà entendue, et j'aperçois seulement alors une jeune femme en parure de mariée, qui venait à moi les bras ouverts ; mais quand je la fixai, c'était une figure jaune et affreusement crispée par la démence. Je reculai saisi d'effroi, mais la femme s'approchait toujours, et je crus voir alors que ce visage si laid n'était qu'un masque de crêpe sous lequel se dessinaient, avec une ineffable suavité, les traits enchanteurs de mon idéal. Déjà ses mains touchaient les miennes, lorsqu'elle tomba par terre en gémissant, et j'entendis derrière moi grommeler : - « Hu, hu ! au lit, au lit, ma gracieuse, ou gare les verges ! » et, le geste suivant la parole, j'aperçus en me retournant le vieux domestique, l'homme à l'habit café brûlé, qui faisait tournoyer en sifflant de longues verges de bouleau dont il s'appêtait à houspiller la pauvre femme étendue à terre tout éplorée. Je me jetais au-devant pour arrêter son bras ; mais lui, me repoussant avec une force que je ne lui supposais pas, se contenta de me dire : - « Eh ! ne voyez-vous pas que sans moi cette folle vous aurait étranglé ? Sortez ! sortez d'ici plus vite que vous n'y êtes

entré ! »

A ces mots, le vertige me saisit de nouveau, je m'élançai hors du salon, cherchant à tâtons une issue pour sortir de cette fatale maison. J'entendis, à peine dehors, les cris de la folle se mêler au bruit des coups que le vieux ne lui épargnait pas. Je voulais revenir à son secours, lorsque le sol manqua sous moi, et je tombai de marche en marche au bas d'un escalier qui aboutissait à un cabinet dont ma chute enfonça la porte. Au lit défait, à l'habit café-brûlé qui traînait sur une chaise, je devinai le bouge où logeait le domestique. J'avais à peine repris mes sens, quand j'entendis des pas lourds faire de nouveau trembler l'escalier. C'était le vieux, de retour de son exécution nocturne. - « Monsieur, » s'écria-t-il en se jetant à mes genoux, « qui que vous soyez, gardez, je vous en conjure, un silence absolu sur tout ce que vous avez vu ici ; la moindre indiscretion me perdrait, moi, pauvre vieillard qui ne saurais plus où gagner le pain de mes derniers jours. La folle vient d'être châtiée d'importance, et je l'ai bien attachée dans son lit. Tout est calme à présent. Allez donc aussi vous reposer chez vous, mon brave monsieur ! Dormez bien, et tâchez d'oublier cette nuit. »

Cela dit, le vieillard prit une bougie, et, m'invitant à passer devant lui, me fit remonter à pied l'escalier que j'avais descendu sur le dos, et me poussa hors de la maison, dont il ferma la porte au verrou. Je courus m'enfermer chez moi dans un état de stupeur difficile à décrire, et rêvant, Dieu sait comment, à la singularité de la rencontre que j'avais faite ; il me fallut des efforts presque surnaturels pour chasser de mon esprit les fatales hallucinations qu'y avait produites le maudit miroir enchanté.

A quelques temps de là, je rencontrai dans un salon le comte P***, qui me prit à part pour me dire en riant qu'il était sur la piste des révélations auxquelles devaient donner lieu les mystères de la maison déserte. Le souper, qu'un domestique vint annoncer, ne me laissa pas le temps d'écouter la narration qu'il allait me faire. J'offris la main à une jeune fille pour nous rendre dans la salle à manger, avec le cérémonial à l'usage du grand monde. Jugez de ma surprise lorsqu'en fixant mes yeux sur ses traits je reconnus la figure de l'être idéal que me présentait la glace de mon miroir, lorsque je l'essuyais après l'avoir ternie d'un souffle. Comme je lui exprimais la pensée que

je l'avais rencontrée quelque part, elle me répondit avec aisance que rien n'était plus invraisemblable, attendu qu'elle venait d'arriver à W*** pour la première fois de sa vie. Elle avait accompagné sa réponse d'un coup d'œil si charmant que j'en restai tout électrisé. Nous conversâmes longuement ; j'apportais dans l'échange de nos causeries une certaine hardiesse d'expressions qui ne paraissait pas lui déplaire, et elle y mêlait, de son côté, un sel exquis. Quand vint l'heure du champagne, je voulus remplir son verre ; mais le cristal anglais, choqué par mégarde, rendit un son aigu et triste. Je vis aussitôt le front de ma jolie voisine se couvrir d'une pâleur mortelle, et il me sembla que je venais d'entendre le fausset criard de la mystérieuse vieille de la maison déserte. Dans le cours de la soirée, j'épiai l'occasion de rejoindre le comte P***. J'appris de lui que la belle personne qui m'avait si fortement occupé était la comtesse Edwine de S***, et que la sœur de la mère de cette jeune femme était séquestrée comme folle dans la maison déserte. Ce jour-là même la mère et la fille avaient visité cette infortunée recluse. Le vieux domestique ayant été subitement frappé d'une grande indisposition, ces dames avaient admis dans leur triste secret le docteur K*** dont le talent renommé devait tenter les efforts les plus décisifs pour essayer la guérison presque inespérée de la pauvre malade. En ce moment le docteur K***, qui passait justement auprès de nous et que j'avais consulté sur les remèdes qui pouvaient combattre mes hallucinations, s'arrêta pour s'informer de ma santé, et j'en obtins, par mes instances, quelques renseignements sur l'histoire de la femme captive dans la maison déserte.

Angélika, comtesse de Z***, nous dit le docteur, était à trente ans dans tout l'éclat de sa beauté, lorsque le comte de S***, plus jeune qu'elle de bon nombre d'années, en devint éperdument amoureux, et mit tout en œuvre pour se faire accueillir dans sa famille. Mais lors d'un prochain voyage qu'il fit au château de Z*** pour demander en mariage l'objet de sa brûlante passion, il rencontra Gabrielle, la sœur d'Angélika. Cet incident bouleversa toutes ses sensations et changea subitement tous ses projets. Angélika, dès ce moment, perdit tous les charmes dont elle lui avait tout d'abord semblé revêtue, et Gabrielle, au contraire, s'embellissait devant lui de tout ce que sa sœur ne possédait plus. Ce fut Gabrielle qui fut demandée en mariage,

au lieu d'Angélika. La pauvre sœur délaissée ne se plaignit pas ; son orgueil lui faisait envisager sa position d'une façon très-consolante. - « Ce n'est pas, » se disait-elle, « ce jeune godelureau qui me délaisse, mais c'est moi qui ne veux plus de lui. » Cependant elle avait cessé tout à coup de se montrer dans le monde, et on ne la rencontrait plus que rarement dans la partie du parc de son père la plus sombre et la moins fréquentée.

Certain jour que les serviteurs du château de Z*** venaient de donner la chasse à une horde de bohémiens voleurs qui depuis quelque temps désolaient la contrée par le pillage et l'incendie, ils ramenèrent avec eux dans la cour du manoir une charrette sur laquelle ils avaient soigneusement garrotté leurs prisonniers. Parmi ces figures de bandits, la physionomie la plus remarquable était celle d'une vieille femme maigre et décrépète, affublée plutôt que vêtue de haillons de couleur écarlate, et qui, debout sur la charrette, criait impérieusement qu'elle voulait mettre pied à terre. On desserra les liens qui la retenaient, et on lui permit de descendre. Le comte de Z***, informé de la capture qui venait d'être faite, avait quitté ses appartements, et s'occupait de faire disposer les caves du château pour servir de prison aux maraudeurs que le sort avait fait tomber entre ses mains, lorsque tout à coup la comtesse Angélika s'élança dans la cour tout échevelée, et, tombant à ses genoux avec des prières et des sanglots, implora la grâce des bohémiens, et, tirant de sa robe un stylet, déclara qu'elle se tuerait sur-le-champ s'il était fait le moindre mal à ces pauvres gens, dont elle soutenait l'innocence de tout délit. - « Vivat, ma toute belle, » lui cria la vieille ; « je savais bien que tu serais pour nous un avocat sûr d'être exaucé ! » Et comme Angélika, épuisée par l'explosion d'énergie qui venait de lui échapper, était tombée évanouie, la vieille, brisant les liens qui la retenaient, se jeta à genoux près d'elle, en lui prodiguant les soins les plus ardents. Elle sortit de sa gibecière un flacon rempli d'une liqueur au fond de laquelle semblait nager un poisson doré ; et aussitôt que ce flacon fut posé sur le sein d'Angélika, la belle jeune fille rouvrit les yeux, se leva d'un bond comme si une vie nouvelle circulait dans ses veines, et, après avoir embrassé étroitement la vieille bohémienne, elle l'entraîna précipitamment dans l'intérieur du château. Le comte de Z***,

que sa femme et sa fille Gabrielle avaient rejoint, contemplait cette scène étrange avec une sorte de surprise mêlée d'effroi. Les bohémiens étaient restés impassibles. Ils furent mis au secret dans les souterrains du château.

Le jour suivant, le conseil de justice fut assemblé, et les bohémiens, conduits en sa présence, subirent un sévère interrogatoire, à la suite duquel le comte de Z*** déclara lui-même à voix haute qu'il les reconnaissait innocents de tous méfaits et de tous brigandages commis sur son domaine. On leur rendit la liberté, et des passe-ports leur furent accordés pour continuer leur voyage. Quant à la vieille femme aux haillons d'écarlate, elle avait disparu sans qu'on pût savoir de quel côté elle s'était dirigée. Chacun fit ses réflexions et bâtit mille hypothèses pour expliquer la conduite du comte de Z***. On disait que le chef des bohémiens avait eu avec le comte un long entretien nocturne, dans lequel des révélations extraordinaires s'étaient mutuellement échangées.

Cependant le mariage de Gabrielle allait se conclure. La veille du jour fixé pour la cérémonie, Angélika fit charger sur une voiture tout ce qu'elle possédait, et quitta le château, accompagnée dans sa fuite d'une seule femme qu'on prétendait ressembler beaucoup à une bohémienne. Le comte de Z***, pour éviter un scandale, imagina de donner à cet événement un motif plausible, en faisant publier que sa fille, affligée d'un mariage qui excitait sa jalousie, avait sollicité de lui la donation d'une petite maison située à W..., où elle avait déclaré vouloir se retirer et finir ses jours au sein de l'isolement le plus complet. Après les épousailles, le comte S*** se rendit avec sa jeune femme à D... dans un domaine où, pendant une année, ils jouirent ensemble de la félicité la plus parfaite ; puis tout à coup la santé du comte fut ruinée subitement sans qu'on pût en deviner la cause ; une souffrance intime semblait user les organes de sa vie ; il se refusait à tous les soins, et sa femme ne pouvait obtenir de lui la confession du mal caché sous lequel il s'épuisait de langueur. Enfin, après une longue résistance, il finit par céder à la volonté des médecins, qui lui prescrivaient un voyage de distraction. Il se rendit à Pise. Gabrielle, qui était près de donner le jour à un enfant, ne put le suivre dans cette excursion. Peu de temps après sa naissance, une petite fille qu'elle avait mise au monde disparut sans laisser aucune trace,

et sans qu'on pût faire planer sur qui que ce fût le soupçon du rapt. Sa désolation faisait pitié à voir, lorsqu'arriva, pour surcroît de douleur, un message de son père, le comte de Z***, qui l'informait que le comte S***, que tout le monde croyait à Pise, venait de mourir à W.... dans la petite maison solitaire où s'était retirée Angélika, et que celle-ci venait de tomber dans une démente effrayante, contre laquelle les médecins avouaient que toute leur science resterait sans puissance.

La pauvre Gabrielle revint auprès de son père. Une nuit qu'elle rêvait tristement à la double perte de son époux et de son enfant, des sanglots frappent son oreille. Elle écoute : ce faible bruit semble provenir d'une pièce contiguë à la chambre à coucher ; elle se lève avec inquiétude, prend une veilleuse et ouvre doucement la porte... Que voit-elle, grand Dieu ! la bohémienne aux haillons d'écarlate assise à terre, l'œil terne et fixe ; dans ses bras s'agite un enfant qui pousse de petits cris. L'instinct maternel ne trompe guère les femmes. La comtesse Gabrielle a aussitôt reconnu son enfant ; elle s'élançe avec une énergie irrésistible, arrache l'enfant des bras de la vieille sauvage ; celle-ci veut résister, mais cette violence achève de briser ce qui lui restait de forces, elle retombe lourdement pour ne plus se relever. La comtesse pousse des cris d'épouvante ; les valets sont sur pied, tout le monde accourt, mais il n'y a plus là qu'un cadavre à rendre à la terre. Le comte de Z*** se transporte à la petite maison de W.... pour questionner Angélika au sujet de l'enfant perdu et retrouvé. En présence de son père, la pauvre folle semble recouvrer quelques instants de lucidité ; mais bientôt le mal reprend son funeste empire : Angélika recommence à divaguer, ses traits se déforment et prennent une odieuse ressemblance avec la figure de la vieille bohémienne. Elle pleure, elle sanglote ; puis, avec des accents de voix rauque et frénétique, elle presse les assistants de s'éloigner et de la laisser seule.

Le malheureux père fait croire au monde que la folle est enfermée dans un de ses châteaux ; mais la vérité est qu'Angélika n'a point voulu quitter sa retraite ; elle habite seule la petite maison où le comte S*** est venu mourir auprès d'elle. Le secret de ce qui s'est passé en dernier lieu entre ces deux êtres est resté impénétrable.

Le comte de Z*** est mort. Gabrielle est venue à W*** avec Edwine, pour mettre ordre aux arrangements de famille. Quant à la recluse de la maison déserte, elle est à la discrétion brutale du vieux domestique, devenu maniaque à force de solitude et de sauvagerie.

Le docteur K*** termina son récit en disant que ma présence inopinée dans la maison déserte avait produit sur les sens émoussés d'Angélika une crise dont le résultat pourrait bien rétablir l'équilibre de ses facultés. Du reste, l'image si délicieusement belle que j'avais vue se refléter dans mon miroir de poche était celle d'Edwine, qui au moment de ma contemplation curieuse visitait l'asile d'Angélika. Peu de jours après ces événements qui avaient failli déranger ma cervelle, un sentiment de noire tristesse m'obligea de quitter pour longtemps la résidence de W***. Cette bizarre influence ne se dissipa entièrement qu'après la mort de la folle.

LE CHANT D'ANTONIA.

CE soir-là, les frères du joyeux club de Sérapion s'étaient réunis de bonne heure chez Théodore. Le vent d'hiver, tourbillonnant par longues rafales, fouettait de neige les vitraux ébranlés dans leurs châssis de plomb ; mais un large brasier resplendit sous le manteau de la vieille cheminée ; sa chaude clarté caresse de mille capricieux reflets les bahuts aux teintes brunes, qui contrastent par leur mine âgée avec la folle gaieté des habitants du logis. Bientôt les pipes fument, des sièges s'improvisent, par ordre d'ancienneté, autour d'un guéridon où flambe à pleine terrine le punch de l'amitié. L'assemblée est complète ; nul ne manque à l'appel du doyen ; la coupe de Bohême s'emplit et circule ; la causerie se met en frais ; le temps passe, mais le punch et les histoires se renouvellent ; les imaginations s'exaltent peu à peu, l'excentricité gagne ses plus hautes régions....

- « Or çà, cher Théodore, s'écria tout à coup un des joyeux viveurs, la conversation va finir si tu ne nous gratifies d'une de ces histoires à faire dormir debout que tu contes si bien ; mais il nous faut quelque chose de bizarre et d'attendrissant, de fantastique et d'antinarcotique.... »

- « Trinquons, dit Théodore ; j'ai votre affaire. Je veux, s'il vous plaît, vous conter une anecdote assez drolatique de la vie du conseiller Krespel. Ce digne personnage, qui a existé en chair et en os, était en vérité l'homme le plus singulier que j'aie jamais rencontré. Lorsque je vins à l'université de H***, pour y suivre les cours de philosophie, toute la ville ne s'entretenait que du conseiller Krespel, et l'on racontait de lui certaines particularités des plus surprenantes. Figurez-vous que M. Krespel jouissait, dès cette époque, de la réputation la plus distinguée comme savant juriste et comme diplomate exercé. Un petit prince d'Allemagne, dont la vanité débordait le domaine, l'avait fait venir à sa résidence pour lui confier la rédaction d'un mémoire destiné à justifier ses droits touchant certain territoire voisin de sa principauté, et qu'il comptait réclamer devant la cour impériale. L'issue de cette affaire fut si

satisfaisante, que, dans l'excès de sa joie, le prince jura d'accorder à son favori, en récompense du fameux mémoire, le souhait le plus exorbitant qu'il voudrait former. L'honnête Krespel, qui s'était plaint toute sa vie de ne pouvoir trouver une maison à sa guise, imagina d'en faire construire une à sa fantaisie, dont le prince paierait les frais. Le gracieux souverain proposait même d'acheter le terrain que le conseiller choisirait ; mais celui-ci voulut bien se contenter d'un petit jardin qu'il possédait aux portes de la résidence et dans un site des plus pittoresques. Il s'occupa tout d'abord de réunir et d'y faire transporter tous les matériaux de son futur édifice ; dès lors on le vit chaque jour, accoutré d'un bizarre costume qu'il avait fabriqué lui-même, délayer la chaux, tamiser le sable, et ranger en tas les moellons.

Tous ces préparatifs s'achevèrent sans qu'il eût appelé aucun architecte, ni paru s'occuper d'aucun plan. Un beau matin, notre homme s'en vint choisir à la ville de H*** un habile maître-maçon, et le pria de conduire dès le jour suivant à son jardin le nombre d'ouvriers nécessaire pour édifier sa maison. Le maître-maçon, qui voulait naturellement discuter ses prix d'entreprise et de main-d'œuvre, resta fort ébahi lorsque Krespel l'assura gravement que pareille précaution n'était rien moins qu'utile, et que tout s'arrangerait de soi-même, sans conteste et sans embarras. A l'aube du lendemain, quand le maître-maçon arriva aux lieu et place indiqués avec ses travailleurs, il trouva un fossé tracé en forme de carré régulier, et Krespel lui dit : - « C'est ici que les fondements de ma maison doivent être creusés ; puis vous ferez élever les quatre murs d'enceinte jusqu'à ce que je les juge assez hauts... » - « Sans fenêtres ni portes, et sans murs de traverse ? Y songez-vous ? » s'écria le maître-maçon en fixant Krespel comme on regarde un fou. - « Veuillez faire ce que je vous dis, mon brave homme, » reprit froidement le conseiller ; chaque chose aura son tour. »

La certitude d'être payé généreusement put seule décider le maître à entreprendre cette construction, qui lui semblait absurde ; les ouvriers se mirent gaiement à la besogne en faisant des gorges chaudes aux dépens du propriétaire ; ils travaillèrent jour et nuit, buvant bien et mangeant même aux frais du conseiller, qui ne les quittait guère. Les quatre murailles montaient, montaient toujours, jusqu'à ce qu'un matin Krespel

cria : - « C'est assez ! » Aussitôt les travailleurs s'arrêtèrent comme de véritables automates, et, quittant leurs échafaudages, vinrent se ranger en cercle autour de Krespel, et d'un air goguenard chacun semblait lui dire : « Maître, qu'allons-nous faire ?... » - « Place ! place ! » s'écria le conseiller après deux minutes de réflexion ; et, courant à un bout du jardin, il revint ensuite à pas comptés vers son carré de murailles ; puis, hochant la tête d'un air mécontent, il renouvela cette pantomime sur chaque face de l'enceinte, jusqu'à ce qu'enfin, comme frappé d'une idée subite, il se rua tête baissée contre un point de la muraille, en criant de toutes ses forces : - « Par ici, par ici, mes gaillards, prenez la pioche et me trouez une porte ! » Il charbonnait en même temps sur le mur la dimension exacte de l'issue qu'il demandait. Ce fut l'affaire d'un moment. Alors il entra dans la maison, et sourit en homme ravi de son chef-d'œuvre, lorsque le maître-maçon lui fit observer que les quatre murailles avaient tout juste la hauteur d'une maison à deux étages. Krespel se promenait dans l'espace intérieur, suivi des maçons portant marteaux et pioches ; il mesurait, calculait, ordonnait tour à tour : - « Ici une fenêtre, six pieds de haut, quatre de large ; là une moindre ouverture, trois pieds de haut, deux de large ! » Et l'œuvre suivait la parole.

Or donc, mes bons amis, c'est au moment de ce bizarre travail, dont tout le monde causait, que j'arrivai à H*** ; et rien, en vérité, n'était plus réjouissant que de voir quelques centaines de badauds, le nez collé aux grilles du jardin de Krespel, et poussant des hurrahs chaque fois qu'une pierre se détachait sous le pic, chaque fois qu'une nouvelle fenêtre trouait le mur çà et là, comme par enchantement. Tous les autres travaux de cette fameuse maison s'exécutèrent de la même manière, sans plan raisonné d'avance, et selon les inspirations toutes spontanées du cerveau de maître Krespel. La singularité piquante de cette entreprise, la persuasion acquise qu'elle réussirait en définitive au-delà de toute espérance, et, plus que toute autre chose, la générosité du conseiller Krespel, animaient le zèle de ses ouvriers ; aussi, grâce à leur activité, la maison fut-elle bientôt terminée ; elle offrait au dehors la plus bizarre irrégularité ; car pas une fenêtre ne ressemblait à l'autre, et chaque détail semblait disparate ; mais, examinée intérieurement, c'était en vérité l'habitation la plus commode qu'il fût possible

d'imaginer ; et j'en tombai d'accord moi-même quand, après quelques jours de plus ample connaissance, maître Krespel m'en fit les honneurs. Il couronna son œuvre par un repas de cérémonie auquel furent seuls admis les maçons, compagnons et apprentis qui avaient exécuté ses plans. Ce festin splendide dut offrir le coup d'œil le plus original. Les mets les plus recherchés y furent dévorés à belles dents par des bouches assez peu faites pour apprécier de telles friandises ; après le gala, les femmes et les filles de ces braves gens improvisèrent un bal, auquel M. Krespel ne se fit pas faute de danser en personne ; puis, quand ses jambes un peu revêches lui refusèrent leur service, il s'arma d'un violon, et fit sauter ses hôtes jusqu'au jour, comme de vraies marionnettes.

Le mardi suivant, je rencontrai maître Krespel chez le professeur M***. Rien n'était plus étrange que la figure qu'il faisait ce soir-là. Chacun de ses mouvements était empreint d'une si brusque gaucherie, que je tremblais à chaque instant de lui voir causer quelque accident ; mais on était sans doute accoutumé à ses lubies, car la maîtresse du logis ne s'effraya pas le moins du monde de le voir tantôt s'agiter auprès d'un cabaret de porcelaine de Chine, tantôt jouer des jambes en face d'une glace de plain-pied, ou bien traîner ses longues manchettes parmi des cristaux qu'il faisait tourner l'un après l'autre à la clarté des bougies. Au souper, la scène changea. De curieux qu'il était, Krespel devint bavard ; il sautillait sans cesse d'une idée à une autre, et causait de tout avec volubilité, d'une voix tour à tour glapissante ou voilée, brève ou traînante. On parla de musique et d'un compositeur à la mode. Krespel sourit et dit en gazouillant : - « Je voudrais que cent millions de diables emportassent ce croque-notes au fond de l'enfer ! » Puis il s'écria tout à coup d'une voix de tonnerre : - « C'est un séraphin pour l'harmonie ! c'est le génie du chant ! » Et, en disant cela, ses yeux s'humectaient de larmes furtives. Il fallait, pour ne pas le croire plutôt fou que distrait, se rappeler qu'une heure auparavant il avait parlé avec enthousiasme d'une célèbre chanteuse. Un lièvre ayant paru sur la table, Krespel mit à part les os, et réclama les pattes, que la fille du professeur, charmante enfant de cinq ans, lui porta joyeusement. Les enfants du logis semblaient affectionner le conseiller, et je ne tardai pas à en savoir la cause, quand, après le souper, je vis

Krespel tira de sa poche une boîte qui contenait un tour d'acier, avec lequel il se mit à tourner, dans les os du lièvre, une foule de jouets lilliputiens que ses petits amis, rangés en cercle à trois pas de lui, se partageaient avec des cris de plaisir.

Tout à coup la nièce du professeur M*** s'avisa de dire : - « Que devient donc, cher monsieur Krespel, notre bonne Antonia ? » Le conseiller fit la grimace comme un gourmand qui mord une orange aigre ; ses traits se rembrunirent, et sa mine devint fort désagréable quand il répondit entre ses dents : - « Notre... notre chère Antonia ?... » Le professeur, qui s'aperçut de l'effet qu'avait produit la malencontreuse question, jeta sur sa nièce un regard de reproche, et, comme pour faire diversion à la mauvaise humeur de Krespel : - « Comment vont les violons ? » s'écria-t-il en serrant avec amitié les mains de son convive. Krespel se dérida sur-le-champ : - « Ils vont au mieux, cher professeur. J'ai commencé de démonter le célèbre violon d'Amati, qu'un heureux hasard m'a procuré dernièrement ; j'espère qu'Antonia aura fait le reste. » - « Antonia est une aimable enfant, » reprit le professeur. - « Oui, certes, c'est un ange ! » s'écria Krespel en sanglotant ; et, prenant brusquement sa canne et son chapeau, il s'en alla précipitamment, comme un homme désolé. Tout saisi de cette étrangeté, je questionnai le professeur sur l'histoire du conseiller.

- « Ah ! me dit-il, c'est un homme bien singulier, qui fait des violons aussi habilement qu'il rédige ses mémoires ; dès qu'il a fini un de ces instruments, il l'essaie pendant une heure ou deux, et c'est une délicieuse musique à entendre ; puis il l'accroche au mur à la suite des autres, et n'y touche plus. S'il parvient à se procurer le violon d'un maître célèbre, il l'achète, en joue une fois, le démonte pièce à pièce, et en jette les morceaux dans un grand coffre qui en est déjà rempli. » - « Mais qu'est-ce qu'Antonia ? » demandai-je avec impatience. - « C'est un mystère, reprit gravement le professeur. Le conseiller vivait, il y a quelques années, dans une maison isolée de la rue ***, avec une vieille gouvernante. La singularité de ses mœurs excita la curiosité de son voisinage. Pour s'y soustraire, il fit quelques connaissances et se montra dans quelques salons. Il se fit aimable, on l'aima ; on le croyait célibataire, il ne parlait jamais de sa famille. Au bout d'un certain temps, il fit une absence de plusieurs mois. Le soir du jour qu'il revint ici, on

remarqua que son appartement était comme illuminé ; puis une ravissante voix de femme mêla ses accords à ceux d'un clavecin qu'accompagnait un violon puissamment animé sous l'archet. Les passants s'arrêtaient dans la rue, et les voisins écoutaient aux fenêtres dans un silence plein de charmes. Vers minuit, le chant cessa ; la voix du conseiller s'éleva dure et menaçante ; une autre voix d'homme semblait lui faire des reproches, et, de temps en temps, les plaintes d'une jeune fille interrompaient la discussion. Tout à coup, un cri perçant, poussé par la jeune fille, termina cette crise ; puis un bruit singulier, comme de gens qui se heurtent, s'entendit sur l'escalier. Un jeune homme sortit de la maison en pleurant, se jeta dans une chaise de poste qui l'attendait à quelques pas, et tout rentra dans un morne silence. Chacun se demandait le secret de ce drame. Le lendemain, Krespel parut calme et serein comme à son ordinaire, et nul n'osa le questionner. Mais la vieille gouvernante ne put résister à la tentation de dire tout bas, à qui voulut l'entendre, que M. le conseiller avait amené avec lui une belle jeune fille qu'il appelait Antonia ; qu'un jeune homme, éperdument amoureux d'Antonia, les avait suivis, et qu'il n'avait fallu rien moins que la colère du conseiller pour le chasser de la maison. Quant aux rapports d'Antonia avec le conseiller, c'était un secret dont la bonne vieille n'avait pas la clef. Seulement, elle disait que maître Krespel la séquestrait odieusement, ne la quittant jamais de l'œil, et ne lui permettant même plus de chanter, pour se distraire, en s'accompagnant du clavecin. Aussi le chant d'Antonia, qui ne s'était fait entendre qu'une seule fois, devint la légende merveilleuse du quartier ; et pas une cantatrice ne parviendrait aujourd'hui à se faire applaudir dans notre ville : il n'y a, dit-on, qu'Antonia qui sache chanter. »

Tout ce que m'avait dit le professeur fit une si forte impression sur mon esprit, que j'en rêvais chaque nuit. Je devins follement amoureux, et je ne songeais plus qu'aux moyens de m'introduire, à quelque prix que ce fût, dans la maison de Krespel, pour y voir la mystérieuse Antonia, lui jurer un amour éternel, et la soustraire à son tyran. Malheureusement pour mon roman, les choses tournèrent d'une façon très-pacifique ; et à peine eus-je rencontré deux ou trois fois le conseiller et flatté sa manie en causant de violons, qu'il me pria lui-même, et tout à fait simplement, de venir le

voir à son logis. Dieu sait ce que j'éprouvai alors ; je crus que le ciel s'ouvrait. Maître Krespel me fit examiner en détail tous ses violons, sans me faire grâce d'un seul, et certes il y en avait plus de trente ! L'un d'eux, de très-vieille structure, était suspendu plus haut que les autres, et orné d'une couronne de fleurs. Krespel m'apprit que c'était le chef-d'œuvre d'un maître inconnu, et que les sons qu'on en tirait exerçaient sur les sens un magnétisme irrésistible, dont l'influence forçait le somnambule à révéler tous les secrets de sa pensée. – « Je n'ai jamais eu le courage, me disait-il, de démonter cet instrument pour en étudier la structure. Il me semble qu'il y a en lui une vie dont je serais le meurtrier ; j'en joue bien rarement, et seulement pour mon Antonia, qui éprouve, en l'écoutant, les sensations les plus douces. » Au nom d'Antonia, je tressaillis. – « Mon bon monsieur le conseiller, lui dis-je avec l'accent de l'insinuation la plus caressante, ne me feriez-vous point la grâce d'en jouer devant moi un seul instant ? » Krespel prit un air ironique, et, d'une voix nasillarde, il me répondit en appuyant sur chaque syllabe : - « Non, mon bon monsieur l'étudiant. » Cette façon me décontenança. Je ne répliquai rien, et Krespel acheva de me montrer les curiosités de son cabinet.

Avant de nous séparer, il tira d'une cassette un papier plié, qu'il me remit en disant fort gravement : - « Jeune homme, vous aimez les arts ; acceptez donc ceci comme un précieux souvenir. » Puis, sans attendre de réponse, il me poussa tout doucement du côté de la porte, qu'il me ferma au nez. J'ouvris le papier ; il contenait un petit morceau d'une quinte, long d'un huitième de pouce, avec cette inscription : « Fragment de la quinte à laquelle le divin Stamitz avait monté son violon lorsqu'il joua son dernier concert. » Malgré le congé un peu fantasque dont m'avait gratifié le conseiller, je ne pus résister au désir de retourner chez lui ; et bien m'en prit, car, dès cette seconde visite, je trouvai Antonia près de lui, occupée à ranger les pièces d'un violon qu'il démontait. C'était une jeune fille d'une extrême pâleur, qu'un souffle eût fait rougir, et qui redevenait après blanche et froide comme l'albâtre. Je fus tout étonné de trouver dans Krespel, ce jour-là, une aisance et une cordialité qui contrastaient fort avec la jalousie tyrannique dont m'avait parlé le professeur. Je causai librement devant lui avec Antonia, sans qu'il parût s'en fatiguer ; mes visites se

succédèrent et furent bien accueillies ; une douce et franche intimité s'établit même entre nous, à l'insu des bavards qui n'auraient pas manqué d'en médire. Les bizarreries de Krespel m'égayaient assez souvent ; mais j'avoue qu'Antonia seule était l'aimant qui m'attirait chez lui, et qui me faisait tolérer ce que son caractère avait parfois de trop quinteux. Chaque fois que j'amenaï l'entretien sur la musique, il s'irritait comme un chat qu'on agace, et, bon gré mal gré, il fallait lui céder la place et m'en aller l'oreille basse.

Certain soir, je le trouvai d'humeur gaïe ; il avait démonté un vieux violon de Crémone, et découvert un secret important pour l'art. Profitant de sa vive satisfaction, je parvins cette fois à le faire causer de musique ; nous critiquâmes le jeu prétentieux d'une foule de virtuoses que la foule admirait. Krespel riait de mes saillies ; Antonia fixait sur moi ses grands yeux. - « N'est-ce pas, lui dis-je, que, pour le chant ni l'accompagnement, vous ne suivez l'exemple d'aucun de nos prétendus vainqueurs de difficultés ? » Les joues pâles de la jeune fille se nuancèrent d'un doux incarnat ; et, comme si quelque chose d'électrique eût parcouru tout son être, elle s'élança près du clavecin... ouvrit les lèvres... elle allait chanter... lorsque Krespel, la tirant en arrière et me poussant par les épaules, me cria d'une voix stridente : - « Petit ! petit ! petit ! » Puis, reprenant tout à coup ses façons cérémonieuses de l'autre jour, il ajouta : - « Je suis vraiment trop poli, cher monsieur l'étudiant, pour prier le diable qu'il vous étrangle ; mais il est assez tard, comme vous voyez, et il fait assez sombre pour que vous puissiez vous rompre le cou sans que je prenne la peine de vous jeter au bas de l'escalier. Ainsi donc, faites-moi l'amitié de retourner chez vous, et gardez un bon souvenir de votre vieil ami, si... comprenez-vous bien ?... si par hasard vous ne le retrouviez plus chez lui. » A ces mots, il m'embrassa comme la première fois, et me conduisit dehors sans que je pusse adresser à Antonia un triste et dernier regard. Le professeur M*** ne se fit pas faute de me railler et de me répéter que j'étais à jamais rayé des tablettes du conseiller. Je partis de H***, l'âme navrée ; mais peu à peu l'absence, l'éloignement, adoucirent ce chagrin violent ; l'image d'Antonia, le souvenir de ce chant céleste qu'il ne m'avait pas été permis d'ouïr, s'effacèrent, se voilèrent insensiblement d'un mystérieux sommeil au fond de ma pensée.

Deux ans plus tard, je voyageais dans le midi de l'Allemagne. La ville de H*** se retrouva sur ma route ; à mesure que j'en approchais, une sensation d'angoisse opprimait ma poitrine ; c'était le soir ; les clochers de l'église m'apparaissaient à l'horizon dans la brume d'azur qui précède la nuit close ; l'air me manqua tout à coup, il me fallut quitter la voiture pour achever la route à pied. Peu à peu, cette sensation prit un caractère plus étrange ; je crus ouïr dans les airs les modulations d'un chant doux et fantastique ; puis je discernai des voix qui psalmodiaient. - « Qu'est-ce que cela ? qu'est-ce que cela ? » m'écriai-je, avec un accent effaré qui surprit un passant. - « Eh ! ne voyez-vous pas, dit cet homme, le cimetière à votre gauche ? C'est un enterrement qui s'achève ! » En ce moment, la route en pente dominait le cimetière, et je vis, en effet, combler une fosse. Mon cœur se brisa ; il me semblait qu'on enfermait dans cette tombe toute une vie de bonheur et d'espérance. A quelques pas de la ville, je trouvai le professeur M*** appuyé sur le bras de sa nièce ; tous deux revenaient de cette lugubre cérémonie. Ils passèrent près de moi sans me voir. La jeune fille pleurait.

Je ne pus contenir l'impatience qui me dévorait. Au lieu d'entrer en ville, j'envoyai mon valet avec le bagage à une hôtellerie que je connaissais, puis je courus à perdre haleine vers la petite maison de Krespel. En ouvrant la grille du jardin, je vis sous une allée de tilleuls le conseiller conduit par deux personnes vêtues de deuil, au milieu desquelles il se débattait comme un homme désespéré. Il portait son vieil habit gris, qu'il avait taillé lui-même sur un patron si bizarre ; il n'y avait rien de changé dans sa personne, si ce n'est un long crêpe qui pendait de son petit chapeau à trois cornes. Il avait bouclé sur son ventre un ceinturon noir, dans lequel se balançait un archet au lieu d'épée. Je frissonnai à cet aspect. - « Il est fou ! » me disais-je. Les hommes qui l'accompagnaient s'arrêtèrent à la porte de la maison. Là, Krespel les embrassa, en riant d'une voix gutturale ; puis ils se retirèrent, et son regard alors tomba sur moi... : - « Soyez le bienvenu, monsieur l'étudiant ; vous me comprendrez, vous !... » Et, m'entraînant par la main, il me conduisit dans le cabinet où ses violons étaient rangés. Un large crêpe noir les couvrait ; mais le violon du maître inconnu n'était plus là ; une couronne de cyprès marquait sa place... Je compris

tout. - « Antonia ! Antonia ! » m'écriai-je avec des cris de délire. Mais Krespel restait devant moi, l'œil fixe, les bras croisés.

- « Lorsqu'elle expira, me dit-il d'une voix dont il contenait en vain l'émotion, l'âme de ce violon rendit, en se brisant, un son douloureux, et la table d'harmonie se fendit en éclats. Ce vieil instrument, qu'elle aimait, ne pouvait lui survivre ; je l'ai enfermé près d'elle, dans sa bière. » En achevant ces mots, le conseiller changea tout à coup de physionomie ; il se mit à écorcher d'une voix rauque et fêlée une chanson bouffonne ; et c'était affreux de le voir sautant sur un pied tout autour de la chambre, tandis que le crêpe flottant de son chapeau, accrochant tous les violons, vint aussi frôler mon visage. Je ne pus retenir un cri perçant ; il s'arrêta court : - « Petit, petit, pourquoi cries-tu ? As-tu vu l'ange de la mort ? Il précède toujours la cérémonie.... » Puis il vint au milieu de la chambre, et, levant à deux mains au-dessus de sa tête l'archet qu'il traînait à son côté, il le brisa violemment et en jeta les tronçons loin de lui... - « Ah ! s'écria-t-il, à présent je suis libre, libre, libre ! Je ne ferai plus de violons ! non ! plus de violons ! jamais de violons ! » Le malheureux Krespel hurlait ces mots sur une cadence infernale, et reprit sa course à cloche-pied autour de la chambre. Glacé d'effroi, je voulus fuir ; il m'arrêta d'un bras nerveux : - « Restez, monsieur l'étudiant, ne prenez pas mes convulsions pour de la folie ; tout cela m'est infligé, parce que, il y a quelques jours, je me fis tailler une robe de chambre dans laquelle je voulais ressembler au Destin, ou à Dieu !... » L'infortuné me débita encore une foule d'extravagances, jusqu'à ce que, épuisé par son exaltation, il tomba presque mort. Sa vieille gouvernante accourut à mes cris ; - je le laissai dans ses bras.

Quand je revis le professeur M***, je lui soutins que le conseiller Krespel était fou. - « J'espère le contraire, répondit-il. La fermentation de la pensée, qui brûlerait le cerveau d'un autre homme, se dégage par l'action chez notre pauvre ami. Son agitation désordonnée, en épuisant l'excitation de ses nerfs, le sauvera. La mort subite d'Antonia l'a foudroyé. Mais laissez passer un jour, et je parie qu'il reprendra, de lui-même, ses habitudes et sa vie de chaque jour. » La prédiction du professeur fut réalisée. Le lendemain, Krespel était fort calme ; il répétait seulement qu'il ne ferait plus de violons, et qu'il n'en

toucherait de sa vie.

Tout cela n'avait point éclairci pour moi le mystère qui enveloppait les relations d'Antonia avec le conseiller Krespel. Plus j'y songeais, plus je ne sais quel instinct me disait sans cesse qu'il avait existé entre ces deux êtres quelque chose d'odieux à connaître. Antonia m'apparaissait toujours dans mes rêves comme une victime. Je ne voulus pas quitter H*** sans provoquer une explication qui devait peut-être amener la révélation d'un forfait. Ma tête s'exaltait d'heure en heure. J'allai tomber comme la foudre dans le cabinet du conseiller. Je le trouvai calme et souriant comme un juste ; assis près d'une petite table, il tournait des jouets d'enfant. - « Homme exécration, m'écriai-je, comment peux-tu goûter un seul instant de paix, tandis que ta conscience doit te mordre le cœur comme un serpent ?... »

Le conseiller me fixa d'un air étonné, et, posant près de lui son ciseau : - « Qu'est-ce à dire, mon très-cher ? Prenez donc la peine de vous asseoir. » Tant de sang-froid m'irritait davantage ; et je l'accusai hautement du meurtre d'Antonia, jurant qu'en ma qualité d'avocat j'allais, par tous les moyens en mon pouvoir, provoquer une enquête juridique sur les causes de ce malheur. Mon exaltation s'exhala peu à peu dans un flux de paroles. Quand j'eus fini, le conseiller n'avait pas cessé de me regarder fort tranquillement. - « Jeune étourdi, » me dit-il alors d'une voix dont la gravité solennelle me confondit, « jeune homme, de quel droit veux-tu pénétrer les secrets d'une vie qui te fut toujours étrangère ? Antonia n'est plus !... Que t'importe le reste ?... » Il y avait à cette heure, dans le calme de cet homme, quelque chose de profondément triste. Je sentis que j'avais agi en insensé ; je lui demandai grâce, en le suppliant de m'apprendre quelques détails de la vie de l'ange que je pleurais. Il me prit alors par la main, m'attira sur le balcon, et, les yeux penchés sur le jardin, il me confia une histoire dont mes souvenirs n'ont gardé que ce qui touchait Antonia.

Le conseiller Krespel avait, dans sa jeunesse, la passion d'acquérir à tout prix les violons des vieux maîtres. Ses recherches le conduisirent en Italie, à Venise, où il entendit, au théâtre de San-Benedetto, la fameuse cantatrice Angela ***. Sa ravissante beauté ne fit pas moins d'impression que son talent de virtuose sur le cœur du conseiller. Un mariage secret les

unit ; mais la belle cantatrice, ange au théâtre, était le diable en ménage ; Krespel, après mille et une scènes orageuses, prit le parti de se réfugier à la campagne, où il se consolait de son mieux avec un excellent violon de Crémone. Mais la signora, jalouse autant qu'Italienne de pur-sang, vint le relancer impitoyablement dans sa retraite. Un jour, elle entra dans le salon d'été où Krespel improvisait tout un monde musical. Elle posa sa jolie tête sur l'épaule de son mari, et le regarda d'un œil plein d'amour. Le conseiller, perdu dans les régions idéales, faisait voler l'archet avec tant d'ardeur, qu'il effleura, sans le vouloir, le cou de satin d'Angela. Elle bondit furieuse : - « *Bestia tedesca !* » s'écria-t-elle ; et, saisissant avec colère le violon de Crémone, elle le brisa en mille pièces sur la table du marbre. Le conseiller resta pétrifié ; puis un de ces mouvements nerveux qui ne s'analysent point crispa ses membres ; il lança la belle cantatrice par la fenêtre de sa propre maison, et s'enfuit en Allemagne. Mais, chemin faisant, quand il se représenta l'étrangeté de cet événement, et bien qu'il n'eût pas agi avec la moindre préméditation, il éprouva les regrets les plus cuisants ; car il se souvenait aussi que la signora l'avait caressé du doux espoir d'être père incessamment. Imaginez donc sa surprise lorsque, huit mois après, il reçut, au fond de l'Allemagne, une lettre des plus tendres, dans laquelle sa chère femme, sans rappeler d'aucune façon l'accident de la villa, lui annonçait la naissance d'une fille, et le rappelait avec instance à Venise. Krespel, soupçonnant quelque piège, fit prendre des informations ; il apprit, en effet, que la belle Italienne était tombée sur des plates-bandes fleuries qui avaient amolli sa chute, et que l'unique résultat de la volée que ce rossignol avait prise par la fenêtre était l'heureux changement de son caractère. La signora n'avait plus ni caprices, ni colères ; le remède conjugal avait fait merveille. Le bon conseiller fut si touché de cette nouvelle, qu'il ordonna de prime-saut qu'on mît les chevaux à sa berline. Mais, à peine était-il en voiture, qu'il se ravisa. - « Diable ! se dit-il, si la dame n'était pas radicalement guérie, faudrait-il encore la jeter par la croisée ? » Cette question était difficile à résoudre.

Krespel rentra chez lui, écrivit à sa chère épouse une longue lettre où il la félicitait de ce que sa fille portait, ainsi que lui, un petit signe velu derrière l'oreille ; puis.... il resta en Allemagne.

De nouvelles lettres s'échangèrent. Les protestations d'amour, les projets d'avenir, les plaintes, les douces prières voltigeaient, comme des tourtereaux, de Venise à H***.... Un beau jour Angela vint en Allemagne, et fit admirer son gosier sur le grand théâtre de F*** Quoiqu'elle ne fût plus extrêmement jeune, elle alluma des passions, fit quelques heureux et une infinité de victimes.

Cependant la petite fille de Krespel avait grandi ; on l'appelait Antonia, et sa mère devinait en elle une cantatrice de sa force. Krespel, sachant sa femme si près de lui, mourait d'envie d'aller embrasser son enfant ; mais la crainte des folies de la signora le retenait, et il restait chez lui, parmi ses violons, qui ne le contrariaient jamais.

En ce temps-là, un jeune musicien, qui donnait de grandes espérances, devint amoureux d'Antonia ; Krespel, consulté, trouvait charmant que sa fille épousât un artiste qui n'avait point de rival sur le violon ; et il attendait de jour en jour la nouvelle du mariage, quand une lettre, cachetée de noir par une main étrangère, vint lui apprendre qu'Angela venait de mourir d'une pleurésie, la veille des noces d'Antonia ; la dernière prière de la cantatrice invitait Krespel à venir chercher l'orpheline : - il partit sans perdre une minute.

Le jeune fiancé, qui n'avait pas quitté Antonia dans un moment si douloureux, se trouva présent à l'arrivée du père. Un soir qu'ils étaient réunis, et que Krespel rêvait de la défunte, Antonia se mit au clavecin, et chanta un air mélancolique ; on eût dit, à l'entendre, que l'âme de sa mère frémissait dans sa voix. Krespel n'y put tenir ; des sanglots étouffaient sa poitrine ; il se leva, prit la jeune fille dans ses bras, et, la serrant étroitement : - « Oh ! non, s'écria-t-il, si tu m'aimes, ne chante plus ! Cela me brise le cœur ! Ne chante plus jamais ! »

Antonia leva sur son père un long regard ; et dans ce regard il y avait des larmes pour un rêve de bonheur prêt à s'évanouir. Ses cheveux noirs ruisselaient, en flots d'ébène, sur ses épaules de neige ; - sa taille s'inclinait comme un lis qui va se briser.... Krespel pleurait, en la voyant si belle ; car un instinct fatal venait de lui révéler l'avenir. Antonia devenait plus pâle, et parmi ses traits le conseiller avait surpris un signe de mort. Il contemplait avec effroi ce germe que chaque heure allait développer.

- « Non, non, mon ami, » disait plus tard le conseiller au docteur R***, un fameux médecin, « non, ces taches d'un rouge vif qui colorent, dès qu'elle chante, les pommettes de ses joues, ne sont pas de l'animation !... Non, c'est ce que je craignais ! » - « Eh bien donc, reprit le docteur, je n'ai plus à vous dissimuler ma propre inquiétude ; soit que cette jeune fille ait fait, pour chanter, des efforts prématurés, soit que la nature ait laissé dans une si belle œuvre un défaut organique, je crois que cet éclat sonore de la voix, qui dépasse les facultés de son âge, est un indice de danger, et je ne lui donne pas six mois à vivre, si vous permettez qu'elle chante. »

Le conseiller tressaillit sous cette menace ; il lui semblait voir un bel arbuste tout couvert de ses premières fleurs, et qu'une main sans pitié va couper à la racine. Sa résolution fut rapide ; il ouvrit à Antonia les deux routes de l'avenir : l'une, passant par le mariage et les séductions de la vie d'artiste, irait dans peu de jours s'abîmer dans la tombe ; l'autre conserverait à son vieux père une enfant chérie, son unique joie et son dernier bonheur. Antonia comprit le sacrifice que son père implorait. Elle se jeta dans ses bras sans trouver une seule parole. Krespel congédia le fiancé, et, deux jours après, il arrivait à H***, avec sa fille, son trésor. Mais le jeune homme ne pouvait ainsi renoncer à la félicité qu'il s'était promise. Il partit sur les traces de Krespel, et le rejoignit à sa porte. Le conseiller le repoussait rudement. - « Oh ! s'écria la pauvre Antonia, le voir, l'entendre encore une fois, et puis mourir ! » - « Mourir !... mourir !... répétait le conseiller avec égarement ; te voir mourir, ô mon enfant ! toi le seul être qui m'attache au monde ! Eh bien ! qu'il soit donc fait selon ta volonté ; et si tu meurs, ne maudis pas ton malheureux père !... »

Le sacrifice était décidé. Il fallut que le musicien prît place au clavecin. Antonia chanta ; Krespel prit son violon et ne cessa de jouer, l'œil fixé sur sa fille, jusqu'à ce qu'il vît apparaître les taches pourpres sur ses joues pâles. Alors il interrompit violemment le concert, et fit signe au musicien de se retirer. Antonia, le voyant partir, poussa un cri déchirant et tomba évanouie.

- « Je crus un moment, me disait Krespel en achevant de me conter cette triste histoire, que ma pauvre enfant était morte. Je saisis le maudit fiancé par les épaules : « Partez, lui criai-je,

partez vite ! car ma fille est si pâle, que je ne sais à quoi il tient que je ne vous plonge un couteau dans le cœur, pour la réchauffer et colorer ses joues avec votre sang !... » J'avais sans doute, en lui jetant ces mots, un si terrible aspect, que le misérable se jeta comme un fou à travers les escaliers, et je ne l'ai jamais revu. »

Quand le conseiller releva sa fille, elle ouvrit les yeux et les referma presque aussitôt. Le médecin qu'on courut chercher dit que l'accident, bien que grave, n'aurait probablement aucune suite fâcheuse. Quelques jours après, elle sembla même presque rétablie. Son amour filial pour son père offrait le tableau le plus touchant ; elle s'était dévouée, avec la plus admirable résignation à ses manies et à ses caprices ; elle l'aidait avec une patience angélique à démonter les vieux violons qu'il achetait, et à en fabriquer de neufs. - « Non, cher père, lui disait-elle souvent avec un mélancolique sourire, je ne chanterai plus, puisque cela t'afflige ; je ne veux plus vivre et respirer que pour toi ! » Et Krespel, en l'écoutant, se sentait heureux.

Quand il eut fait emplette du fameux violon qu'il renferma dans le cercueil d'Antonia, la jeune fille, voyant qu'il allait aussi le démonter, le regarda tristement : - « Quoi ! celui-là aussi ? » disait-elle. Krespel, en même temps, sentit au dedans de lui je ne sais quelle voix qui l'engageait à épargner et même à essayer cet instrument. A peine eut-il préludé, que la fille s'écria, en battant des mains : - « Eh ! mais c'est ma voix, c'est ma voix ! Je chante encore ! » Et c'était vrai ; les notes perlées du merveilleux violon semblaient tomber du ciel. Krespel était tout ému ; l'archet, sous ses doigts, créait des prodiges. Quelquefois Antonia lui disait, avec un doux sourire : - « Père, je voudrais bien chanter. » Et Krespel prenait le violon, et chaque fois il en tirait des variations délicieuses.

Peu de jours avant mon second voyage à H***, le conseiller crut entendre, pendant une nuit calme, le clavecin s'animer dans la chambre voisine ; il crut entendre les doigts du fiancé d'Antonia parcourir rapidement les touches d'ivoire. Il voulut se lever ; mais une main de fer semblait l'enchaîner... Puis il lui sembla que la voix de sa fille murmurait faiblement, comme dans un lointain ; peu à peu les modulations se rapprochèrent, c'était un *crescendo* fantastique, dont chaque vibration lui perçait le cœur comme une flèche. Tout à coup une auréole

bleuâtre effaça les ténèbres au fond de la chambre ; il vit Antonia dans les bras de son fiancé, qui la soutenait dans ses bras. Leurs lèvres se mêlaient, et pourtant le chant céleste continuait toujours.... Frappé d'un effroi surnaturel, le conseiller Krespel resta là, jusqu'à l'aube, dans un état d'angoisse indéfinissable. Une torpeur de plomb paralysait sa pensée...

Quand le premier rayon de l'aurore glissa ses teintes roses sous les rideaux de sa couche, il se leva comme d'un rêve pénible, et courut à la chambre d'Antonia. Elle était étendue sur le sofa, les yeux fermés, les mains jointes ; un sourire doux, mais fixe, effleurait ses lèvres pâles.

Elle ressemblait à l'ange de la virginité endormi... - Son âme était retournée à Dieu !...

LE REFLET PERDU.

I.

J'AVAIS la fièvre, jusqu'au délire ; le froid de la mort me perçait le cœur, et malgré la furie de l'orage je courais dans les rues, la tête nue, sans manteau, comme un échappé de maison de fous. Les girouettes criaient sur les toits comme des hiboux effarés, et les rafales du vent de la nuit se succédaient dans l'espace comme le bruit sourd des rouages éternels qui marquent les chutes des années dans le gouffre du temps.

C'était pourtant la veille de la joyeuse fête de Noël.

Or, chaque année le diable choisit précisément cette époque pour me jouer quelque tour de sa façon. En voici un entre mille. Le conseiller de justice de notre ville a coutume de donner, à la Saint-Sylvestre, une soirée brillante pour fêter l'approche du nouvel an. Dès que j'entrai dans le salon d'attente, le conseiller m'apercevant courut à ma rencontre, et me barrant le passage : - « Cher ami, » me dit-il avec un sourire animé d'une étrange malice, « cher ami, vous n'imaginez pas quelle délicieuse surprise vous attend ici ce soir ! » En même temps il me prit la main et m'attira dans le salon.... Parmi des dames de la plus exquise élégance assises sur des sofas disposés en cercle autour de la cheminée, où pétillait un feu clair, j'aperçus ses traits adorés ! C'était ELLE, elle que je n'avais pas vue depuis plusieurs années ! Par quel miracle m'était-elle rendue ?.... Je restai, à son aspect, immobile et muet. - « Eh bien ! » fit le conseiller en me poussant un peu, - « eh bien donc ? » J'avançai machinalement. - « Mon Dieu ! » m'écriai-je, « est-ce bien vous, Julie ? vous ici ?.... » A ces mots, elle se leva et dit d'un ton froid : - « Je suis ravie de vous voir ici ; votre santé me paraît extrêmement bonne. » Puis, reprenant sa place, elle se pencha vers sa voisine sans s'occuper de moi davantage, et lui dit en minaudant : - « Chère belle, aurons-nous la semaine prochain un beau spectacle ?.... »

J'étais atterré. La peur du ridicule acheva de compromettre la piteuse figure que je faisais là. En saluant les dames pour m'éclipser au plus vite, je reculai sur le conseiller, qui humait sa

tasse de thé, dont la secousse fit jaillir le contenu brûlant sur son jabot de dentelle et ses manchettes plissées. On rit beaucoup de ma maladresse. Pourtant je repris contenance pour lutter contre la fatalité ; car Julie seule n'avait point ri, son regard s'attachait sur moi avec une expression qui me rendit une lueur d'espoir.

Quelques moments après, elle se leva pour passer dans le salon voisin, où un improvisateur amusait la société. La parure blanche de Julie faisait admirablement ressortir les charmes de sa taille, l'éclat de ses épaules de neige et l'élégance des contours de toute sa personne. Il y avait en elle des séductions excessives ; elle ressemblait, par la pureté de sa pose, à une vierge de Miéris. Avant d'entrer dans le salon voisin, elle se retourna de mon côté ; - il me sembla alors que ce visage, d'une si parfaite et si angélique beauté, se ridait d'une légère expression d'ironie. Je fus saisi d'un malaise inexprimable. Cependant, quelques minutes après, Julie se trouva tout près de moi. - « Je voudrais, » me dit-elle à demi-voix, et du ton le plus suave, « je voudrais que vous prissiez place au clavecin pour faire entendre un de ces airs tendres que j'aimais tant autrefois... » Comme j'allais lui répondre avec l'enivrement que me rendait nos souvenirs, plusieurs personnes passèrent entre nous, et nous fûmes séparés. Je cherchai long-temps tous les moyens de renouer notre tête-à-tête sans pouvoir y parvenir ; on eût dit que Julie cherchait, de son côté, toutes les possibilités de m'éviter. Un peu de temps après, il n'y avait plus entre nous deux que le valet chargé d'offrir les rafraîchissements. Julie prit un verre de la plus fine ciselure et plein d'un sorbet délicieux, elle me le présenta en disant : « Ami, l'acceptez-vous de ma main avec autant de bonheur que vous en eussiez autrefois ressenti ?... » - « Oh ! Julie ! Julie ! » m'écriai-je en effleurant ses doigts d'albâtre, dont le contact fit courir dans mes veines un frémissement électrique, « ô Julie !... » Je ne pus ajouter un mot de plus ; un voile glissa sur ma vue, tous les objets tournèrent autour de moi, je perdis le sens de l'ouïe ; et quand je revins à moi, je me trouvai avec surprise à demi couché sur un sofa dans un boudoir parfumé.... Julie, penchée vers moi, me regardait avec amour comme autrefois. - « Oh ! » lui dis-je en cherchant à l'attirer sur mon cœur, « je t'ai retrouvé, n'est-ce pas, pour toujours, ô mon bel ange d'amour et de poésie ! Ta vie

est la mienne, et rien ne nous séparera plus !.... »

En ce moment, une hideuse figure, montée sur de longues pattes d'araignée, avec des yeux de crapaud qui lui sortaient du front, ouvrit brusquement la porte du boudoir en criant d'une voix glapissante : - « Où diable a donc passé ma femme ?.... »

Julie, effrayée, s'échappa d'auprès de moi. Julie mariée ! Julie à jamais perdue pour moi !

Je m'élançai comme un fou hors de cette maison maudite, et voilà pourquoi je courais à perdre haleine, tête nue, sans manteau, à travers la furie de l'orage. Les girouettes criaient sur les toits comme des hiboux effarés, et les rafales du vent de la nuit, qui fouettaient dans l'espace des tourbillons de neige, semblaient des voix de démons qui se moquaient de ma fièvre et de mon désespoir.

II.

Emporté de rue en rue comme un cheval sauvage, j'arrivai en face de la taverne des *Chasseurs*. Un groupe de joyeux compagnons en sortait avec des chants guillerets et de bruyants éclats de rire. Dévoré d'une soif ardente, j'entrai dans le cabaret, et me laissai tomber tout essoufflé sur un banc.

- « Que faut-il servir à monsieur ? » dit l'hôte en ôtant son bonnet de renard. - « Un pot de bière et du tabac ! » m'écriai-je. Grâce au liquide chéri de nos bons Allemands, je me trouvai bientôt dans un état de satisfaction inerte si profond que le diable, qui m'avait ensorcelé tout ce soir-là, jugea qu'il ferait sagement de remettre au lendemain la prochaine malice qu'il me préparait.

Mon équipage de bal, joint à ma physionomie singulière, devait produire un effet incroyable sur mes voisins de tabagie. J'imagine que l'hôte allait me questionner, lorsqu'une main vigoureuse frappa aux volets du cabaret, tandis qu'une voix criait : - « Ouvrez, ouvrez, c'est moi !.... »

A peine la porte fut-elle entrebâillée, car il était pour lors heure indue, qu'un grand personnage qui semblait n'avoir que les os et la peau se glissa dans la chambre en affectant de marcher le dos collé au mur. Il vint s'asseoir en face de moi. L'hôte posa sur la table deux flambeaux. Ce nouveau venu avait une figure distinguée, mais fort mélancolique. Il demanda,

comme j'avais fait, un pot de bière et une pipe de tabac : puis il parut s'abîmer dans ses réflexions, tout en rejetant d'énormes bouffées de fumée qui, mêlées aux miennes, nous enveloppèrent en peu d'instant d'une atmosphère de brume narcotique. Je le contemplai, sans mot dire, à travers ce nuage. Ses cheveux noirs, séparés sur le front, retombaient en boucles à la manière des têtes de Rubens. Il portait une redingote étroite ornée de brandebourgs, et, ce qui ne me surprit pas médiocrement, il avait mis par-dessus ses bottes de larges pantoufles fourrées. Quand il eut achevé de fumer sa pipe, il tira d'un étui de fer-blanc une grande quantité de plantes qu'il étala sur la table et qu'il se mit à examiner les unes après les autres avec une éminente satisfaction. Pour entrer en conversation, je lui fis compliment sur les connaissances qu'il paraissait posséder en botanique. Il sourit d'une façon bizarre et me répondit : - « Ces herbes que vous voyez n'ont de prix réel que leur rareté. Je les ai cueillies moi-même sur les flancs et la cime du Chimborazo. »

Comme j'allais lui adresser une nouvelle question, quelqu'un frappa de nouveau à la porte du cabaret. L'hôte alla ouvrir, et une voix cria du dehors : - « Faites-moi le plaisir de couvrir votre miroir. » - « Ah ! » fit l'hôte, « le général Suvarow arrive bien tard ce soir. » En même temps un petit homme sec, roulé dans les plis d'un manteau brun, entra en sautillant dans la taverne, et vint s'asseoir entre moi et le voyageur du Chimborazo - « Quel froid dehors, » dit-il, « et quelle fumée ici ! Je voudrais bien une prise de tabac. » Je m'empressai de lui présenter une tabatière d'acier poli comme une glace, cadeau d'une amitié qui m'est bien chère. A peine le petit homme y eut-il jeté les yeux qu'il fit un saut en arrière, et s'écria en la repoussant de ses deux mains : - « Au diable, au diable votre maudit miroir !... » Je le regardai avec stupeur ; tous ses traits étaient bouleversés, il était pâle comme un mort. Je n'osai lui demander la cause du malaise qu'il éprouvait ; je ne sais quoi de fantastique et d'inférieur me semblait attaché à ce petit homme brun. Je me rapprochai de mon voisin du Chimborazo, et nous continuâmes notre glose à propos de botanique. Tout en causant, je regardais de temps en temps le petit homme avec anxiété, et, voyant sa figure changer à chaque minute, un frisson glacial parcourait toutes mes veines.

De phrase en phrase, et sans doute par suite de notre

rencontre si bizarre, la conversation tomba sur la métaphysique du bonheur. - « Ma foi, » disait l'homme du Chimborazo, « toute ma philosophie se résout à opposer la patience aux mille et une tracasseries dont la vie est semée. Nous laissons chaque jour, et partout, un lambeau de notre pauvre existence accroché à quelque mésaventure dont toute la prudence humaine n'aurait pu nous préserver. » - « Ma foi, mon cher maître, » répartit-il, « je suis un exemple incontestable de la vérité de ce que vous dites : car cette nuit même j'ai perdu, par un incident fort désagréable, mon chapeau et mon manteau, qui sont restés accrochés dans le vestiaire de M. le conseiller de justice ***. A ces mots, je vis mes deux voisins tressaillir, comme s'ils avaient reçu tous deux une violente secousse. Le petit homme brun me décocha un regard fauve dans lequel il y avait quelque chose d'éminemment diabolique. Il sauta sur une chaise et rajusta soigneusement le rideau de serge rouge dont l'hôte avait couvert le miroir du cabaret, tandis que le citoyen du Chimborazo mouchait les chandelles de manière à ne pas laisser la moindre ombre se former. L'entretien se renoua difficilement, et tomba sur les œuvres d'un jeune peintre fort en vogue alors. - « Son talent, » disait le grand homme sec, « saisit la ressemblance avec un art admirable ; il ne manque à ses portraits que la parole : à tel point qu'on les prendrait, tant ils sont animés, pour un reflet dérobé au miroir. » - « Quelle stupidité ! » s'écria le petit homme brun en se démenant sur sa chaise ; « comment supposer que l'image rétrécie dans un miroir puisse être dérobée ? par qui, je vous le demande, à moins que le diable ne s'en mêle ? Oui, oui, monsieur le savant, monsieur le grand juge en matière d'art, faites-moi, je vous prie, toucher au doigt un reflet dérobé au premier miroir venu, et je vous fais sur l'heure une pirouette de cent pieds de haut ! » Le grand sec se leva, et s'approchant du petit homme brun : - « Tout beau ! l'ami, » lui dit-il ; « ne faites pas tant le revêche, ou l'on vous fera pirouetter de la simple hauteur de l'escalier qui mène à la cour. Parbleu, je vous conseille d'être fier ! votre figure doit produire un plaisant effet dans un miroir.... » Il n'avait pas achevé, que le petit homme brun se roulait sur son banc en proie à un rire convulsif, et criant du fond de son gosier : - « Ha ! ha ! ha ! mon pauvre camarade, qu'importe mon reflet ? j'ai du moins une ombre que personne ne m'a volée !.... » Et en disant cela, il s'en

alla en cabriolant et se jeta hors de la taverne. Le grand sec était retombé sur son siège comme un homme anéanti. - « Qu'avez-vous, cher monsieur ? » lui dis-je avec un accent plein de compassion. - « Ce que j'ai ! » me répondit-il avec des sanglots, « ce que j'ai !... Hélas ! ce petit homme que vous avez vu là tout à l'heure est un méchant sorcier qui vient me réclamer dans le dernier asile où j'avais cru trouver un refuge contre l'affreux malheur d'avoir perdu mon.... Adieu, monsieur, adieu ! »

Et l'étranger se levant, gagna rapidement la porte en traversant toute la taverne sans projeter la moindre ombre sur les murailles. - « Peter Schlemihl ! Peter Schlemihl ! » m'écriai-je en courant après lui, car je venais de reconnaître ce célèbre maudit ; mais il avait pris déjà trop d'avance, et disparut dans les ténèbres.

Quand je voulus retourner à ma place, l'hôte me poussa dehors par les épaules et me ferma la porte au nez, en disant : - « Que le bon Dieu préserve ma maison de pareils revenants ! j'aimerais autant verser à boire au diable en personne ! »

III.

M. Mathieu est mon ami intime, et son portier le plus stylé cerbère que je sache. Celui-ci m'ouvrit au premier coup de la clochette que j'agitai à la porte de l'Aigle-d'Or. Je lui racontai en deux mots les petites misères de ma soirée ; et comme la clef de ma chambre était restée dans mon manteau chez le conseiller de justice, il m'ouvrit une autre chambre, y posa un flambeau, et se retira discrètement après m'avoir souhaité bonne nuit. Il y avait dans cette chambre une grande glace couverte d'un rideau. Je posai les flambeaux en face de la glace, dont j'écartai le voile pour contempler la triste figure que je devais faire. Mais à peine avais-je fixé les yeux sur mon image, qu'il me semblait voir une figure vague et flottante sortir du fond de perspective du miroir et s'avancer vers moi. Peu à peu cette figure devint plus distincte, et bientôt je reconnus les traits adorés de Julie. Je ne pus retenir un cri de surprise et d'amour ; j'étendis les bras vers cette apparition en appelant : - « Julie ! Julie ! »

Aussitôt j'entends derrière moi un soupir prolongé ; je cours au fond de la chambre, j'écarte vivement les courtines du lit, et j'aperçois plongé dans un sommeil de marmotte le petit homme

au manteau brun. De sa poitrine, agitée par un lourd cauchemar, s'échappait par intervalles un nom de femme : - « Giulietta ! Giulietta ! » murmurait-il. J'éprouvai un frisson ; mais reprenant du cœur, je secouai rudement le petit homme en lui criant : - « Hé ! l'ami, quel diable vous a fourré dans mon lit ? tâchez, s'il vous plaît, de chercher gîte ailleurs. » Le petit homme étendit ses membres, se réveilla lentement, et me dit : - « Ah ! merci, monsieur ; Vous m'avez tiré d'un mauvais rêve. » Il paraissait, en disant cela, si triste et si accablé, que j'en eus pitié ; Je compris d'ailleurs que le portier pouvait bien m'avoir ouvert par mégarde cette chambre occupée de droit, et que j'aurais tort de troubler le repos de son locataire.

- « Monsieur, » me dit le petit homme en s'accoudant sur l'oreiller, « ma conduite au cabaret a dû vous paraître bien absurde ; mais que puis-je y faire ? je suis soumis à une cruelle influence qui, fort souvent, m'expose à commettre une foule d'impolitesses. » - « Eh ! mon cher monsieur, » repris-je, « je suis précisément dans le même cas ; et ce soir, quand j'ai revu Julie.... » - « Julie ! dites-vous ? » s'écria le petit homme en prenant une physionomie convulsive. « Ah ! monsieur, je vous en supplie, laissez-moi dormir, et veuillez bien rabaisser le voile de cette glace ! » En achevant ces mots, le petit homme brun cacha son visage dans les plis de l'oreiller. - « Mais, mon cher inconnu, » repris-je en élevant la voix pour le forcer de m'écouter, « pourquoi ce nom de femme que je viens de prononcer vous cause-t-il une impression si pénible ? J'espère que vous me ferez cette confiance quand, après avoir recouvert la glace selon votre désir, j'aurai pris place au lit à vos côtés ; car voici sérieusement l'heure de se reposer. »

Le petit homme se releva sur son séant, comme si un ressort l'eût fait agir : - « Vous voulez donc absolument, » me dit-il, « connaître le secret de ma misérable vie ? Eh bien ! voici mon histoire. » En même temps il sortit du lit, s'emballa dans une espèce de robe de chambre, et voulut s'approcher de la cheminée ; mais le voile de la glace n'était pas encore remis, mes yeux s'y fixèrent. - O surprise ! debout à côté de lui je ne voyais pas son reflet à côté du mien ! Le petit homme tourna vers moi son regard empreint d'une douloureuse émotion. - « Monsieur, » me dit-il en sanglotant, « je suis plus à plaindre que Peter Schlemihl. Schlemihl a vendu son ombre : c'est sa

faute, et d'ailleurs il en a reçu le prix. Moi, monsieur, je lui avais donné mon reflet par amour, à ELLE, à Giulietta ! Hélas ! hélas !... » Et il courut se rejeter dans le lit en poussant des gémissements étouffés.

Toutes sortes de sensations contraires s'agitaient dans mon âme à la vue d'un spectacle si tristement grotesque. Je restais là cloué à la même place, comme un véritable automate, lorsque j'entendis mon interlocuteur ronfler comme un tuyau d'orgue. La tentation de l'imiter me gagna si fortement, que dix minutes après je dormais comme un bienheureux sur la moitié du lit qu'il me cédait.

Une heure avant l'aube, je fus réveillé par le rayonnement d'une clarté très vive. En ouvrant les yeux, j'aperçus le petit homme brun à demi vêtu, et fort occupé à écrire à la lueur de deux flambeaux. Son aspect fantastique me donna le vertige ; je tombai dans une sorte d'hallucination qui me transporta chez le conseiller de justice, assis sur le sofa, comme la veille, près de Julie. Le conseiller me paraissait être une poupée de sucre parmi des arbustes chargés de fruits et des touffes de roses. Julie m'offrait, comme la veille, un verre de cristal d'où jaillissaient, en phosphoresçant, de petites flammes bleuâtres ; puis quelqu'un me tira par derrière : c'était précisément le petit homme brun qui me chuchotait à l'oreille : - « Ne bois pas, ne bois pas. » - « De quoi avez-vous peur ? » me dit Julie ; « n'êtes-vous pas tout à moi, *vous et votre reflet* ? » Je pris le verre de ses mains ; j'allais boire, quand le petit homme brun me sautant sur l'épaule, métamorphosé en écureuil, me répéta : - « Ne bois pas ! ne bois pas ! » et de sa queue frétilante il cherchait à éteindre les petites flammes bleuâtres. Julie reprit la parole : - « Pourquoi, » me dit-elle, « refuses-tu de prendre ce verre, ô mon bien-aimé ? Cette petite flamme pure et brillante que tu vois lucioler à sa surface est l'emblème du premier baiser de notre ancien amour ! » Au son de cette voix si douce je me sentis ému et transporté : j'allais presser sur mon cœur cette femme idolâtrée, lorsque Peter Schlemihl passa tout à coup entre nous deux et se prit à nous rire au nez. Au même instant, toutes les personnes qui remplissaient le salon du conseiller de justice me parurent changées en figurines de sucre, et toutes se mirent à sautiller en bourdonnant comme des abeilles, et en grimant de tous côtés après moi comme après un mât de

cocagne. - Je m'éveillai. Il était grand jour, midi sonnait au beffroi de l'église voisine, et je me demandais, en me frottant les paupières, si l'histoire de mes apparitions nocturnes n'était pas un cauchemar, lorsque le domestique de l'hôtellerie, entrant avec mon chocolat, m'informa que l'étranger qui avait partagé ma chambre et mon lit était parti dès le point du jour, en priant qu'on me fit ses compliments.

Voici ce que ce singulier personnage avait écrit pendant mon sommeil, et laissé, par oubli peut-être, sur la table.

IV.

Il arriva qu'un jour Erasmus Spicker se trouva au comble de la joie : pour la première fois de sa vie il lui était permis de voyager. Il garnit de pièces d'or une ceinture de cuir, et monta en berline pour aller visiter la poétique Italie. Sa chère femme lui dit adieu eu pleurant, tendit vingt fois le petit Rasmus à la portière de la voiture pour que son tendre père lui donnât les baisers du départ ; puis elle recommanda par-dessus toutes choses à son cher époux de ne pas perdre le bonnet de voyage qu'elle lui avait elle-même tricoté de fine laine.

Erasmus arriva à Florence, où il trouva plusieurs de ses compatriotes livrés sans réserve à toutes les voluptés de la vie. Il se mit bravement à partager leurs orgies, et voulut être de toutes leurs aventures. Or, il advint qu'une nuit tous les joyeux compagnons s'étaient donné rendez-vous dans une *villa* des faubourgs pour y faire fête complète. Chacun d'eux, Erasmus excepté, avait amené sa maîtresse. Les hommes portaient le costume national de la vieille Allemagne, les femmes étaient parées de leurs plus frais atours à la mode de leur pays. On mangea, on but, on chanta les plus délicieuses romances italiennes. Les orangers en fleurs secouaient leurs parfums dans l'air ; la brise nocturne emportait à travers les espaces lointains des flots de voluptueuse harmonie ; la joie des convives s'exaltait jusqu'aux limites du délire.

Soudain, Friedrich, le plus franc viveur de la troupe, se lève ; d'un bras il soutient la taille de sa maîtresse, de l'autre il élève au-dessus de sa tête son verre plein jusqu'au bord de vin doré : - « O mes amis, » s'écrie-t-il, « en quel lieu du monde trouverait-on mieux qu'ici tout ce qui fait aimer la vie ? Femmes d'Italie, si

l'amour n'existait pas depuis le berceau du monde, vous l'auriez inventé ! - Mais toi, Erasmus, pourquoi donc es-tu venu seul ici ? pourquoi, seul, ne partages-tu pas notre ivresse ? pourquoi nous attrister par la mélancolie de ton visage ? »

- « Que vous dirai-je, ô mes amis ! » répondit Erasmus ; « mon cœur ne partage pas vos joies, parce que mon esprit ne place pas le bonheur dans l'ivresse des sens. D'ailleurs j'ai laissé dans notre pays une femme fidèle dont je ne dois pas tromper la confiance. Vous êtes libres, mais moi j'ai une famille à laquelle il me faut penser sans cesse.... »

Les jeunes gens se moquèrent de la sagesse d'Erasmus, dont la jeune physionomie semblait encore si peu faite pour s'altérer par les soucis du ménage. La maîtresse de Friedrich se fit traduire de l'allemand le discours de Spicker, puis elle dit en souriant : - « Voilà un sage à qui Giulietta pourrait bien faire perdre son âme ! » Comme elle disait cela, on vit entrer dans la salle du festin une femme d'une merveilleuse beauté. On eût cru voir une vierge de Rubens ou de Miéris.

- « Giulietta ! » s'écrièrent les jeunes filles.

Giulietta promena sur les convives un malicieux regard. - « Braves Allemands, » leur dit-elle, voulez-vous me faire place à votre banquet joyeux ? Tenez, voilà justement l'un de vous qui me paraît seul et triste ; je vais tâcher de le dérider ! » Et prenant place avec une coquetterie ravissante auprès d'Erasmus, elle rendit, par ses minauderies, tous les jeunes gens jaloux de la bonne fortune de Spicker.

Erasmus avait senti, à l'aspect de Giulietta, un feu dévorant circuler dans ses veines. Quand il la sentit si près de lui, l'ivresse du désir exalta son imagination. La belle Italienne se leva, prit une coupe et la lui offrit. A peine eut-il avalé d'un trait le breuvage perfide, qu'il tomba aux genoux de la sirène : - « Oh ! » s'écriait-il, « c'est toi, toi seule au monde qui es digne d'amour, ange du ciel ! c'est toi que je cherchais dans mes rêves de jeune homme ! Je t'ai trouvée enfin ; tu es ma vie, mon âme et mon dieu !.... »

Les jeunes gens se regardèrent ; quelques-uns croyaient qu'Erasmus était devenu fou ; on ne l'avait jamais vu ainsi. Toute la nuit s'écoula parmi des chants de plaisir et des serments d'amour. Quand l'aurore parut, chacun des convives emmena sa maîtresse. Erasmus voulait accompagner Giulietta ;

mais elle repoussa son instante prière, et se borna à lui indiquer une maison dans laquelle il pourrait la revoir. Force fut au pauvre Spicker de regagner son logis solitaire, escorté d'un petit domestique armé d'une torche. Comme il arrivait dans sa rue, le domestique éteignit la torche contre les dalles, parce que déjà le jour succédait à l'aurore. Tout à coup un grand homme sec à nez crochu, à mine sardonique, et vêtu d'un pourpoint écarlate garni de boutons d'acier, parut devant Erasmus et lui dit en riant d'une voix chevrotante : - « Ohé ! maître Spicker serions-nous échappé de quelque vieux livres d'estampes, avec ce costume du temps passé, ce bonnet à plumes et cette rapière ? Voulez-vous que les enfants de la rue vous poursuivent avec des huées ? Mieux vaut rentrer bien vite dans votre livre. » - « Eh ! que vous importe mon costume ? » s'écria Erasmus ; et poussant du coude le faquin qui l'interpellait, il voulut passer outre ; mais l'homme rouge l'arrêtant, lui dit très-haut : - « Tout doux, mon maître, n'allez pas si vite, et ne poussez pas les gens : ce n'est pas l'heure d'entrer chez la belle Giulietta ! » - « Giulietta !... » Le rouge monta au front d'Erasmus ; il voulut sauter au collet de l'homme rouge pour l'étrangler ; mais celui-ci fit une pirouette et disparut comme un éclair. - « Monsieur, » dit le valet, « n'ayez nul souci de cette aventure ; vous venez de rencontrer le docteur merveilleux de Florence, signor Dapertutto.

Le même jour, Erasmus se rendit au lieu que lui avait indiqué Giulietta. La belle italienne l'accueillit avec une coquetterie encore plus raffinée que la veille. Elle prit plaisir à observer les progrès de la passion qu'Erasmus avait conçue pour elle ; mais elle le tenait à une distance respectueuse, et opposait à tous ses efforts un flegme imperturbable. Cette résistance ne fit qu'enflammer davantage son fol amour. Il cessa de voir ses amis pour consacrer tout son temps à suivre les pas de Giulietta. Un jour Friedrich le rencontra, s'empara de son bras et lui dit : - « Sais-tu, pauvre Spicker, que tu es tombé dans un piège bien dangereux ? Comment n'as-tu pas déjà reconnu que Giulietta n'est qu'une fille galante, et par-dessus tout la plus rouée de celles qui aient jamais plumé un amoureux ? On raconte d'elle les anecdotes les plus scabreuses. Est-ce pour une pareille créature que tu peux renoncer à tes amis et oublier ta femme et ton enfant ?... » A ces mots, Erasmus comprit sa faute ; il se couvrit le visage de ses deux mains et pleura amèrement. -

« Viens, Spicker, » reprit Friedrich, « quittons Florence, cette ville dangereuse ; viens, retournons dans notre bonne patrie ! »
- « Oui, » dit Erasmus, « partons aujourd'hui même ! »

Mais comme Friedrich entraînait son ami, voilà que le signor Dapertutto passa près d'Erasmus, et lui rit au nez en lui criant :
- « Bonne chance, mon jeune ami ; mais courez donc, Giulietta se meurt d'impatience et d'amour en accusant votre négligence. » Erasmus s'arrêta court et tout saisi. - « Par Dieu ! » dit Friedrich, ce docteur Dapertutto est un charlatan fort digne de quelque correction ; on n'a jamais vu un singe plus insolent depuis qu'il empoisonne de ses pilules à la mode la fameuse Giulietta.... » - « Giulietta ? » s'écria Erasmus ; « quoi ! ce drôle va chez Giulietta !.... »

Les deux amis arrivaient sous le balcon de la déesse. Une voix douce appela Erasmus, qui, se dégageant violemment du bras de Friedrich, s'élança dans la maison. - « Notre pauvre ami Spicker est tout à fait perdu, » se dit Friedrich en retournant chez lui.

Ce jour-là une fête brillante appelait aux environs de la ville tous les élégants de Florence. Giulietta voulut qu'Erasmus l'y accompagnât. Ils y rencontrèrent un petit Italien fort laid qui fit à Giulietta la cour la plus assidue. Erasmus, blessé de la coquetterie qui empêchait sa belle compagne d'éloigner cet avorton, eut un accès de jalousie, et s'éloigna brusquement de la société. Giulietta, ne le voyant pas revenir, se mit à sa recherche et, l'ayant trouvé dans une allée solitaire des jardins, lui fit de doux reproches, et, enlaçant à son cou ses bras de neige, déposa sur ses lèvres un baiser de feu. Erasmus perdit la tête : il allait oublier l'univers entier si Giulietta ne l'eût tout à coup rappelé à lui par un regard d'une froideur et d'une sévérité désespérantes. Tous deux revinrent au salon.

Cependant le jeune Italien avait vu la manœuvre de Giulietta. La jalousie le piquant à son tour, il se vengea par un feu roulant de sarcasmes contre les Allemands. Erasmus alla droit à lui : - « Je vous prie, monsieur, » lui dit-il, « de mettre un terme à vos impertinences contre mes compatriotes, ou je vous jette par la fenêtre. » A cette menace, l'Italien furieux fait briller un stylet : mais Spicker le prévient et le terrasse si rudement, que le malheureux expire le front brisé. On se précipite sur Erasmus, qui, saisi d'horreur à la vue du meurtre qu'il vient de

commettre, pâlit, chancelle et s'évanouit. Quand il reprend ses sens, il est couché sur un petit lit de repos dans un boudoir éclairé par un voluptueux demi-jour. Giulietta le soutient dans ses bras. - « Oh ! méchant Allemand », lui dit-elle avec l'accent d'un doux reproche, « quelles inquiétudes vous m'avez causées ! Il n'y a plus de sûreté pour vous à Florence ni dans toute l'Italie ; il faut partir et me quitter pour toujours. » - « Non, » répondit Spicker, « plutôt mourir ici ; car n'est-ce pas mourir que d'aller vivre loin de vous ? » Mais tout à coup il lui sembla qu'une voix lointaine l'appelle tristement : c'est la voix de sa chère femme. Erasmus frissonne, il a honte de lui-même ; la parole expire sur ses lèvres... mais un baiser de Giulietta renouvelle son ivresse : - « Ange adoré, » s'écrivit-il, « je ne veux point me séparer de toi ; que ne pouvons-nous être unis dès cette heure par des liens éternels ! »

En ce moment, deux candélabres chargés de bougies éclairaient au fond du boudoir une superbe glace de Venise. - « Ami, » dit Giulietta en pressant Erasmus sur son cœur, « ce que tu désires est impossible ! mais du moins laisse-moi ton *reflet*, ô mon bien-aimé, afin que je ne reste pas toute seule à jamais privée de toi ! » - « Qu'est-ce à dire ? » s'écria Erasmus ; « *mon reflet* ? » Et en même temps il entraîne Giulietta devant la glace, qui reproduit leur pose amoureuse. - « Comment, » lui dit-il, « pourrais-tu garder mon reflet ? » - « Ami, » répond Giulietta, « cette apparence fugitive qu'on nomme reflet, et que retracent toutes les surfaces polies, peut se détacher de ta personne et devenir la propriété de l'être que tu aimes le plus au monde. Refuseras-tu de me laisser ce souvenir ? veux-tu me priver cruellement du faible gage qui pourrait me rappeler le trop fugitif bonheur de nos tendresses ? » - « A toi ! à toi maintenant et toujours ! » s'écria Erasmus en proie à un délire d'amour frénétique. « Prends mon reflet, et que nulle puissance du ciel ni de l'enfer ne puisse le séparer de toi !... » Cette exclamation ayant épuisé ses forces, il se pâma sous les étreintes de la belle Italienne : il lui sembla que son image se détachait de son *moi*, de son individualité, et que s'unissant étroitement à celle de Giulietta, qui lui tendait les bras, toutes deux fuyaient dans la perspective créée par le miroir et s'abîmaient dans une vapeur fantastique. Une terreur mystérieuse lui ôta presque l'usage de ses sens ; un moment il crut se voir seul ; et cherchant

à tâtons une issue à travers des ténèbres infernales, pleines de voix sataniques et menaçantes, il descendit en chancelant un escalier qui semblait prêt à crouler sous ses pieds. Dès qu'il fut dans la rue, à deux pas de la maison de Giulietta, il fut pris, bâillonné et jeté dans une voiture qui partit au galop. Un homme se trouvait placé à côté d'Erasmus, et lui dit : - « Ne craignez rien, cher monsieur, la signora Giulietta vous a remis à mes soins pour que je vous dépose en sûreté hors du territoire italien. Il est fâcheux pour vous d'être forcé d'abandonner une si belle créature ; et si vous vouliez vous abandonner à moi sans réserve, je me ferais fort de vous soustraire à la vengeance de vos ennemis et aux recherches de la justice, et vous pourriez rester tout à votre aise auprès de votre bien-aimée.... »

Cette proposition fit tressaillir Erasmus. « J'accepte, » dit-il à son conducteur ; « mais par quels moyens ?... » - « Que cela ne vous inquiète pas, » reprit l'inconnu. « Dès qu'il fera jour, vous vous regarderez long-temps et très-attentivement dans un miroir ; j'exécuterai pendant ce temps-là certaines opérations avec votre reflet, et ensuite vous jugerez par vous-même de l'efficacité de mes moyens. » - « Dieu du ciel ! quel affreux malheur ! » s'écria Erasmus. - « De quel malheur parle monsieur ? » fit l'inconnu. - « Hélas ! » reprit Erasmus, « j'ai... j'ai laissé... » - « Ha ! ha ! ha ! ha ! c'est fort plaisant ! » interrompit en ricanant l'homme aux secrets. « Je comprends à merveille ! vous avez laissé votre reflet chez Giulietta. Fort bien, mon ami ; et, de ce pas, vous pouvez tout à votre aise courir par monts et par vaux, jusqu'à ce que vous retrouviez votre digne femme et votre petit Rasmus. »

En ce moment, une troupe de jeunes gens qui chantaient sur la route passa auprès de la voiture avec des flambeaux. A la clarté fugitive qui déchira les ténèbres, Erasmus reconnut à ses côtés le docteur Dapertutto. D'un coup de poing il le blottit au fond de la berline, ouvre la portière et s'élança d'un bond sur le chemin, appelant à grands cris Friedrich et ses compatriotes, car ce sont eux qui viennent de passer si près de lui. A la nouvelle des poursuites qui menacent Erasmus, Friedrich le ramène en ville au plus vite, afin d'aviser aux moyens de l'y soustraire ; et dès le lendemain, Erasmus est expédié à cheval sur la route d'Allemagne.

Vers le milieu de son voyage, il arrive dans une hôtellerie de

grande ville, harassé de fatigue et mourant de faim. Il prend place à table ; mais le garçon de service apercevant dans une grande glace que la chaise occupée par Erasmus s'y reflète sans le reflet du voyageur, en fait tout bas la remarque à l'oreille du voisin ; celui-ci la communique à un autre, et dans un clin d'œil toute la table en chuchote à qui mieux mieux. Erasmus, mangeant et buvant comme quatre, ne se doutait pas qu'il était devenu l'objet de la curiosité générale, lorsqu'un homme âgé vint le prendre par la main, l'amena devant la glace et lui dit : - « Monsieur, vous n'avez pas de reflet ; vous êtes le diable ou quelqu'un des siens !.... »

Erasmus, furieux et confus, courut s'enfermer dans une chambre, où des officiers de police vinrent bientôt lui signifier l'ordre de comparaître devant les magistrats muni de son reflet, sous peine d'être chassé de la ville. Erasmus jugea plus prudent de s'esquiver ; mais son histoire courait déjà toute la ville, et la populace, ameutée devant l'hôtellerie, le poursuivit en lui jetant des pierres et de la boue, et criant : - « Voilà, voilà le maudit qui a vendu son reflet au diable ! »

Depuis cet accident, partout où il s'arrêtait, Erasmus faisait en arrivant voiler les glaces et les miroirs ; et c'est pour cela qu'on l'appelait par dérision le général Suvarow, parce que ce personnage avait la même habitude.

En arrivant dans ses foyers, le pauvre Spicker trouva près de sa femme l'accueil le plus tendre. Il crut qu'il pourrait, dans le calme de la vie domestique, oublier son reflet perdu ; et depuis quelque temps, le souvenir de Giulietta s'était presque effacé de son esprit. Mais un soir qu'il jouait avec son fils auprès du poêle, l'enfant lui barbouilla le visage avec de la suie et lui cria : - « Père ! père ! vois donc comme tu es noir ! », et courant prendre un miroir de poche, il le présenta à Erasmus en y regardant lui-même. Frappé d'effroi en n'y voyant pas la figure de son père à côté de la sienne, il se sauva en pleurant, et raconta son chagrin à la mère. Le reflet perdu détruisit la paix du ménage. La femme d'Erasmus poussa les hauts cris, les voisins accoururent. Erasmus, ivre de fureur et de désespoir, s'enfuit de sa maison et courut à perdre haleine bien loin dans la campagne. L'image de Giulietta lui apparut alors dans tout l'éclat de ses charmes. - « O Giulietta ! Giulietta ! » s'écria-t-il ; « celle à qui je t'ai sacrifiée m'a repoussé ! Giulietta, je n'ai plus

que toi au monde ! je me donne à toi ! prends-moi tout entier et pour toujours !.... »

« Et vous allez être satisfait, mon maître, » s'écria la voix de signor Dapertutto, qui parut tout à coup à ses côtés comme par enchantement. - « Hélas ! » dit Erasmus, « comment pourrai-je la retrouver ?... » - « Elle est tout près d'ici, et plus éprise de vous que jamais, » reprit Dapertutto. « Heureuse de vous posséder tout entier et à tout jamais, elle se fera, mon cher, un plaisir de vous rendre votre reflet. » - « Oh ! menez-moi près d'elle au plus vite, » interrompit Spicker. - « Doucement, s'il vous plaît, » répliqua le docteur avec son ricanement d'autrefois et son sourire sardonique. « Il faut, avant tout, que les liens qui vous unissent à votre femme et à votre enfant soient brisés, afin que Giulietta ait l'assurance de vous posséder sans partage. Prenez cette fiole.... » - « Homme exécration ! » s'écria Erasmus avec un geste d'horreur, « quoi ! tu veux que j'empoisonne ma femme et mon enfant ? » - « Eh ! qui parle de poison ? » fit Dapertutto ; « ce que je vous remets là est un élixir d'un goût exquis, une vraie liqueur de famille, dont je soutiens que vous serez content. »

Erasmus avait déjà la fiole entre ses mains et la considérait machinalement. Il retourna, toujours machinalement, jusqu'à sa maison, et trouva sa femme et son enfant inquiets de ce qu'il était devenu. La bonne femme ne voulait plus le reconnaître, et soutenait qu'un démon avait pris sa figure pour venir l'abuser. Erasmus, poussé à bout, eut un moment la pensée de faire usage de la fiole ; une tourterelle privée vint en sautillant becqueter le bouchon et tomba morte. Cet incident rappelant à lui le pauvre ensorcelé, il lança par la fenêtre l'élixir de Dapertutto. Une odeur balsamique s'échappa de la fiole brisée. Erasmus courut s'enfermer dans sa chambre et pleura.

Vers l'heure de minuit, l'image de Giulietta lui apparut. Son amour et son désespoir n'avaient plus de bornes. « O Giulietta, » s'écria-t-il, « te voir une dernière fois, et puis mourir !.... »

La porte de la chambre s'ouvrit sans bruit, et Giulietta, plus belle que jamais, se trouva dans les bras d'Erasmus. Après les premiers transports du plus vif amour : - « O mon adorée ! » s'écria-t-il, « si tu ne veux pas que je devienne fou, prends ma vie, mais rends-moi mon reflet ! » - « Mais, » dit Giulietta, « je

ne puis le faire que quand tous les liens qui t'attachent au monde seront brisés sans retour... » - « En ce cas, » reprit Erasmus en pleurant, « si je ne puis t'appartenir comme tu le veux que par un crime, j'aime mieux mourir.... » - « Mon bon Erasmus, » dit Giulietta en passant un bras autour du cou de son amant, et fixant sur lui un regard plein de fascination, « nul ne veut te faire commettre le crime qui t'épouvante ; mais si tu veux, mon bien-aimé, être l'époux éternel de ma beauté, prends ce parchemin et écris ces paroles : - « Je donne à Dapertutto tout pouvoir pour briser les liens qui m'enchaînent à la terre ; je ne veux plus appartenir qu'à Giulietta, que j'ai librement choisie pour la compagne de mon corps et de mon âme pendant toute l'éternité.... »

Erasmus sentait le froid de la mort crispier ses nerfs, tandis que ses lèvres brûlaient sous les baisers de l'enchanteresse. Tout à coup il vit derrière elle se dresser Dapertutto, vêtu de rouge, et qui lui présenta une plume de fer en disant : - « Écris et signe ! » En même temps une petite veine de la main gauche d'Erasmus se rompit et le sang jaillit. - « Signe, mon bien-aimé, » murmurait Giulietta.

L'œuvre allait s'accomplir. Erasmus avait trempé sa plume dans le sang, et il se penchait pour écrire, lorsqu'une ombre blanche sortit du plancher et s'éleva entre lui et Giulietta. - « Au nom du Sauveur, » dit l'ombre en sanglotant, « n'achève pas ! »

C'était l'ombre de sa mère.

Erasmus jeta la plume à ses pieds et déchira l'écrit. Aussitôt les yeux de Giulietta lancèrent des flammes sanglantes ; son beau visage se décomposa, et de tout son corps jaillirent des étincelles verdâtres. Erasmus Spicker fit le signe de la croix, et Giulietta et Dapertutto s'évanouirent en grondant dans un tourbillon de fumée sulfureuse qui éteignit les lumières.

Le pauvre homme resta long-temps évanoui. Au lever de l'aurore, une fraîche brise le ranima ; il se rendit auprès de sa femme, qu'il trouva encore au lit. Elle lui tendit la main et lui dit : - « Pauvre ami, j'ai appris cette nuit, en songe, l'aventure qui t'a privé de ton reflet en Italie. Je te plains, et je te pardonne. La puissance du démon est grande, mais Dieu est plus fort que lui. J'espère qu'à cette heure le charme est détruit, car j'ai prié pour toi toute cette nuit. Tiens, prends un peu ce miroir et regarde.... »

Erasmus pâlit. La glace ne reproduisait pas ses traits ; il laissa tomber le miroir. - « Ah ! » reprit la femme, « il paraît que tu n'as pas fait suffisante pénitence. Eh bien ! mon cher époux, il faut retourner en Italie à la recherche de ton reflet. Quelque bon saint forcera peut-être le diable à te le rendre. Embrasse-moi, Erasmus, et bon voyage ! Quand tu seras de nouveau un homme complet, tu pourras revenir au logis ; on t'y fera bon accueil. »

A ces mots, madame Spicker se retourna dans son lit du côté du mur, ferma les yeux et ronfla presque aussitôt. Erasmus, le cœur serré, voulut embrasser son enfant ; mais le petit magot se débattit en criant comme un chien qu'on fouette. Le pauvre père le posa à terre sans mot dire, prit son bâton de houx et s'en alla sans mot dire. Depuis ce temps il court le monde. Il rencontra un jour Peter Schlemihl, et ces deux infortunées créatures projetèrent de voyager à frais communs, en cachant mutuellement leur infirmité ; de telle sorte qu'Erasmus Spicker eût fourni l'ombre nécessaire à son compagnon de route, qui, en revanche, aurait prêté le reflet qui manquait. Mais ils ne purent s'accorder, et se quittèrent en s'injuriant l'un l'autre, comme deux sonneurs en goguette.

LE CŒUR D'AGATE.

TOUT près de la ville de G..., en arrivant du côté sud, on aperçoit un château de style moyen âge qui semble, comme un géant de pierre, observer la route à travers les éclaircies d'un bois de pins qui l'entoure. Derrière cette résidence, se déroule un grand parc tout couvert d'ombre et de mystère. La solitude qui règne dans le château vous saisit au cœur comme le froid de la tombe, et c'est à peine si le vieux concierge daigne répondre au voyageur curieux que c'était ici la demeure de feu M. le conseiller privé Reutlinger.

La décoration intérieure du château rappelle les peintures, les arabesques, et tous les bizarres caprices des artistes français du siècle de Louis XIV. Cette mode a présidé jusqu'à l'arrangement des jardins, tout remplis de grottes artificielles, de ponts suspendus et de courants d'eau vive qui s'épanouissent en gerbes limpides sur des pelouses taillées symétriquement. Au bout des jardins, dans un bosquet de saules pleureurs aux branches échevelées, se dresse un petit monument en marbre de Silésie, et au milieu de cette espèce de cippe funéraire est incrusté un cœur en agate veinée de lignes rougeâtres. On dirait un cœur sanglant. En l'examinant de plus près, on lit ces mots gravés au burin sur l'agate : « Repose en paix ! »

Long-temps avant que cette inscription fût gravée, et si j'ai bonne mémoire, le huitième jour de septembre de l'an 180-, un homme et une femme déjà avancés en âge contemplaient ce petit monument. - « Cher conseiller, » disait la vieille dame, « par quelle singulière fantaisie avez-vous fait ériger ce petit pavillon larmoyant sous lequel, dites-vous, votre pauvre cœur doit reposer un jour dans cette enveloppe d'agate ? » - « Chut ! » fit le conseiller en serrant le bras de sa compagne ; « appelez ma conduite fantaisie, manie, bizarrerie ; mais songez qu'il m'a fallu bien souffrir pour arriver à ne plus trouver un peu de repos qu'auprès de ce simulacre de la mort ! Vous-même à qui je parle, ô Julie ! Julie, ne vous souvenez-vous pas que vous m'avez causé un chagrin mortel au temps où nos cœurs, jeunes tous deux, auraient pu épancher l'un dans l'autre tant de fleurs d'espérance et de si doux fruits d'amour ?... » A ces mots, le

conseiller et la vieille dame échangèrent un regard plein d'émotion. - « Ce n'est pas moi, c'est vous seul, Max, qu'il faut accuser, » reprit-elle. « Si vous n'aviez pas été si cruellement fataliste, si vous n'aviez pas cherché sans cesse à créer autour de vous mille sujets d'inexplicables tourments de cœur et d'esprit, je n'aurais pas été forcée de confier le calme de mon avenir à un homme moins brillant que vous, mais doué de qualités paisibles. Oh ! Max, ne me reprochez point de ne vous avoir pas assez aimé ! c'est vous seul, je le répète, qui vous êtes créé des souffrances. » - « C'est vrai, » dit le conseiller après un moment de silence. « Je suis forcé de reconnaître que mon pauvre cœur est incapable d'affectueux épanchements ; l'imagination qui le domine a desséché ses fibres. Nul être ne peut m'aimer, car il n'y a plus rien en moi de sympathique et de doux. Tous les dévouements viendraient échouer contre ma vie, comme ils se briseraient contre ce cœur de pierre ! » - « Et pourquoi donc cette aigreur qui vous excite contre vous-même ? » répliqua la vieille dame. « Vous qui répandez le bien autour de vous, et qui savez consoler les souffrances d'autrui, comment ne trouvez-vous pas de baume pour vos afflictions ? comment vous défiez-vous sans cesse de vos amis ? » - « Ah ! » s'écria le conseiller en se frappant le front, « c'est qu'il a plu à Dieu de me donner la *seconde vue* qui fait percer l'avenir, qui devine les dangers, et qui n'aide à les prévenir qu'au prix de continuelles anxiétés ! Je crois qu'il y a toujours à côté de nous une puissance occulte ennemie de notre bonheur, qui fait son unique étude de nous séduire et de nous entraîner vers l'abîme des chutes irréparables. Je souffre et je lutte, et je suis malheureux au milieu de mon bonheur apparent, comme si je portais au front le signe de Caïn ! » - « Toujours les mêmes rêveries ! » fit la dame en laissant échapper un profond soupir. « Mais, dites-moi, cher conseiller, dites-moi, pour quitter cet entretien si lugubre, ce qu'est devenu ce jeune et charmant enfant, le fils de votre jeune frère, que vous accueilliez, il y a quelques années, avec les témoignages d'une affection toute paternelle ? » - « Je l'ai chassé, » cria le conseiller ; « C'était un monstre !... »

- « Un monstre ! y pensez-vous ? un enfant de six ans !... »

- « Oui, » reprit le conseiller ; « vous savez l'histoire de ce frère dont vous parlez ; je vous ai raconté plus d'une fois les tours infâmes qu'il m'avait joués, et tout le mal qu'il s'efforçait

de me faire en échange de mes services. Vous savez comment, plongé dans une extrême misère, grâce à son inconduite, il feignit à mon égard les plus hypocrites dehors pour me faire croire à son repentir et pour capter mon appui ? Vous savez comment il profita de son séjour dans ma maison pour soustraire de mes papiers certains documents... Mais il est inutile de vous fatiguer de ces détails. L'infâme disparut un jour, pour se soustraire aux effets de mon juste ressentiment. Je recueillis son enfant qu'il avait abandonné, et je ne songeais qu'à lui préparer pour l'avenir une destinée tranquille et honnête, lorsqu'un avis du destin m'est arrivé à temps pour me faire secouer ce serpent que je réchauffais dans mon sein. » - « Allons donc, » dit la dame ; « c'était encore quelque rêve de votre esprit inquiet ! » - « Vous allez me juger, » poursuivit le conseiller. « L'esprit bourrelé de chagrins que rien ne pouvait adoucir, j'avais conçu la triste pensée de faire ériger dans ce jardin le monument que vous voyez, et sous lequel je veux que mon cœur soit déposé quand je ne serai plus. Eh bien, un jour que je venais de visiter les ouvriers, j'aperçus ce maudit enfant, qui se nommait Max, comme moi, jouant avec ce cœur d'agate, dont il se servait comme d'une boule de jeu de quilles. Une sombre terreur glaça mon âme ; j'entrevois dans cet acte d'enfant le présage des maux qu'il pourrait me causer un jour ; et pour couper court à nos rapports, qui ne m'offraient plus que méfiance et danger, j'ordonnais à l'intendant de mes biens de me débarrasser de la présence de ce petit scélérat. Je sais qu'il est en lieu sûr, mais de ma vie je ne consentirai à le revoir. »

- « Quelle dureté ! quelle folle vengeance pour un mal imaginaire ! » s'écria la dame. - « Ne vous déplaît, Julie, » dit le conseiller en s'inclinant, « les coups du sort ont un peu plus d'importance que les délicatesses imprudentes de votre sexe. » A ces mots, monsieur le conseiller privé Reutlinger offrit la main à madame la présidente Foerd, et la conduisit hors du jardin.

A quelque temps de là, le château de Reutlinger réunissait dans son enceinte une brillante société conviée à une fête triennale que le conseiller appelait la fête du bon vieux temps. Tous les invités devaient s'y présenter costumés à la mode de 1760, avec perruques à marteau, justaucorps galonnés, robes à paniers et frisures à l'oiseau royal. C'était une sorte de raout

carnavalesque dont l'aspect était fort piquant.

Deux jeunes gens, Ernest et Willibald, s'abordèrent dans une allée écartée. Ils se regardèrent un moment de la tête aux pieds, puis éclatèrent tous deux d'un fou rire à l'examen de leur physionomie respective, sous l'accoutrement qu'ils avaient emprunté dans la garde-robe du conseiller. - « Ma foi, » dit Willibald, qui rattrapa le premier son sérieux, « l'idée de ce digne Reutlinger n'est pas dépourvue de bon sens. Regarde un peu si ces belles dames ne sont pas adorables de coquetterie sous leurs oripeaux, qui leur donnent l'air de duchesses de théâtre. C'est à nous faire improviser sous nos perruques toutes les galanteries du genre Pompadour, qui a fait fureur en France. Mais vois donc comme est charmante cette jeune fille ; c'est Julie, la fille du président Foerd. Je ne sais qui me retient d'aller lui faire une déclaration à brûle-pourpoint, en style tout à la fois amphigourique et délicat. Je lui dirais : « O chère amie ! l'eau qui creuse le marbre à la longue en tombant goutte à goutte, - l'enclume qui s'endurcit à mesure qu'elle subit les chocs mille fois redoublés des marteaux, - le rayon du soleil qui..... » - « Ah ! que le diable t'emporte, » interrompit Ernest ; « grâce à tes extravagances, cette belle Julie, qui venait en rêvant de notre côté, s'est sauvée à ton aspect comme une gazelle effarouchée. Nul doute à présent qu'elle ne s'imagine que nous passions le temps à nous moquer des dames en général, et d'elle-même en particulier. Elle va nous faire mettre au ban de toute la société féminine ! » - « Bah ! » s'écria Willibald, « on sait bien que j'ai la réputation d'un franc étourneau, et les filles se garent de moi comme d'un dangereux démon ; mais, fatuité à part, je sais les chemins qui mènent au but en dépit de tout obstacle, et j'ai des procédés sûrs qui m'amènent les gens quand il m'en coûte de leur faire des avances. Livrons-nous à la joie, et fêtons notre ami Reutlinger, que je vois arriver là-bas tout pimpant. »

En causant ainsi, les deux amis arrivèrent sur une pelouse en face du château. Une douzaine de personnages, lassés du cérémonial de rôles qui ne les amusaient plus, avaient accroché habits et perruques aux branchages d'un massif de sureaux, et faisaient une partie de paume à laquelle le grave conseiller lui-même n'avait pas dédaigné de se mêler. Les joueurs furent tout à coup distraits par un charivari musical ; chacun courut en hâte reprendre sa perruque et l'habit galonné. - « Qu'est-ce encore

que cela ? » dit Ernest. - « Belle demande ! » s'écria Willibald, « je gage que c'est l'arrivée de l'ambassadeur turc ; c'est ainsi qu'on appelle, si tu l'ignores, le baron d'Exter, le plus cocasse original qui ait, de mémoire d'homme, cabriolé sous la voûte céleste. Il a été jadis ambassadeur à Constantinople, et à l'entendre il a mis en action dans ce pays-là toutes les aventures, tous les prestiges des *Mille et une Nuits*. Il va jusqu'à se vanter de posséder les merveilleux secrets du grand roi Salomon, le patron des charlatans qui s'intitulent magiciens. Ce baron d'Exter affecte des formes mystiques qui produisent grand effet sur les gens simples, et grâce à ses grimaces il a pris sur le conseiller Reutlinger un énorme ascendant. Tous deux sont enthousiastes furibonds des doctrines de Mesmer, et je te les donne pour des visionnaires comme on n'en voit peu. »

Willibald achevait à peine ce panégyrique, lorsque l'ex-ambassadeur turc fit son entrée dans le jardin. C'était une manière d'homme sculpté en boule et vêtu à l'orientale, à l'exception d'une vaste perruque poudrée à frimas, et d'une paire de bottes fourrées dont il s'affublait par des considérations d'hygiène intime. Les gens qui l'accompagnaient en jouant du fifre et du tambourin n'étaient rien moins que son maître-d'hôtel et trois ou quatre valets haut perchés, tous graissés d'une couche épaisse de teinture noire qui leur donnait une mine africaine, et coiffés de bonnets pointus assez semblables à des sanbenitos espagnols.

Le baron d'Exter s'appuyait sur le bras d'un vieil officier qui paraissait ressuscité des champs de bataille de la guerre de sept ans. C'était M. le général Rixendorf, autorité militaire de la ville de G..., et qui s'était affublé pour la solennité de ce jour-là de son vieil uniforme chamarré de broderies. - « Salama milek, » dit le conseiller au baron d'Exter, en venant au-devant de lui les bras ouverts. Le baron ôta son turban de dessus sa perruque pour rendre le salut à son digne hôte et ami. En même temps quelque chose de brillant comme un mannequin chargé de paillettes dorées, s'agita derrière les rameaux d'un grand cerisier : cet objet représentait le conseiller de commerce Harscher en habit officiel de cérémonie. Il se fit jour à travers les assistants pour venir donner l'accolade à M. l'ambassadeur turc, dont il était un des plus passionnés admirateurs. Ce personnage avait habité l'Italie pendant sa jeunesse, et il en était

revenu avec des manies musicales qui rendaient encore plus ridicule son fausset chevrotant, qu'il prétendait aussi habile à faire des roulades que le gosier du maestro Farinelli. - « Je gage, » dit Ernest à son ami, « que M. Harscher a bourré ses poches de cerises pour les offrir aux dames ; mais, comme lesdites poches sont incrustées de tabac d'Espagne, je doute qu'on accorde un doux accueil à ses puantes galanteries. »

On reçut l'ambassadeur avec un vif empressement. La jolie Julchen Foerd s'approcha pour baiser la main du général avec une affection toute filiale ; mais aussitôt l'ambassadeur se jeta à son cou pour la baiser sur les deux joues, sans se soucier par son brusque mouvement d'écraser les orteils du conseiller Harscher, qui poussa un miaulement douloureux de l'effet le plus comique. M. d'Exter tira la jeune fille à l'écart, et se mit à causer avec elle en animant cet entretien des gestes les plus impatientes. - « Ce gaillard a donc le diable au corps ? » dit Ernest à son ami. - « Je le crois, » répondit Willibald, « car bien qu'il soit le parrain de la fillette, je sais qu'il en raffole, et il se pourrait bien qu'il eût sur elle quelques projets bien dangereux. » Tout à coup M. l'ambassadeur s'arrêta court au milieu de son colloque, étendit sa main droite en avant, et cria de toute sa force : « Apporte ! » - « Bon, » dit Willibald, « ce damné bavard raconte pour la millième fois l'histoire de son chien de mer ! »

Or, il faut savoir que le baron d'Exter habitait en Turquie un palais de marbre élevé sur les côtes du Bosphore. Un jour qu'il se promenait sur la galerie, il entend un cri perçant, regarde et voit au bord de l'eau une femme turque dont un chien de mer venait de ravir le petit enfant. La pauvre mère au désespoir se tordait les mains en pleurant. Exter s'élança au rivage, entre dans l'eau jusqu'aux genoux, étend le bras et crie : - Apporte !... Aussitôt le chien de mer reparaît tenant sa proie dans la gueule, et dépose l'enfant sain et sauf aux pieds du grand enchanteur ; puis il se replonge dans les flots, et Exter rentre majestueusement chez lui, sans laisser à la bonne femme le temps de le remercier.

Ernest accueillit ce conte avec un rire homérique. - « Ce n'est pas tout, » ajouta Willibald qui tenait à mener à fin son récit. « Le baron d'Exter, non content de sa belle action, ayant appris que la mère de l'enfant était la femme d'un pauvre ouvrier depuis long-temps infirme, lui envoya une somme considérable.

La femme, en reconnaissance de tant de bienfaits, vint le supplier d'accepter comme témoignage de sa gratitude un petit saphir qu'elle portait au doigt. Exter, croyant ce cadeau d'une mince valeur, ne l'accepta que pour ne pas désobliger celle qui l'offrait de si bon cœur ; mais quelle ne fut pas sa joie lorsque, plus tard, examinant cette bague, il déchiffra, grâce à sa profonde science, des caractères arabes dont l'interprétation lui apprit qu'il était l'heureux possesseur de l'anneau magique dont se servait le grand Ali pour attirer les colombes de Mahomet avec lesquelles il entretenait souvent des conversations en langage de l'autre monde. » - « Voilà certes bien des merveilles. » dit Ernest, « mais allons donc savoir ce qui se passe là-bas dans ce cercle où les curieux se font la courte échelle pour voir des choses probablement bien intéressantes. »

En s'approchant du groupe, les deux amis distinguèrent au milieu une petite femme à tournure de Bohême, haute de quatre pieds au plus, avec une tête en citrouille, et qui sautait, gambadait avec une étrange vélocité, en chantant sur un air criard : « Amenez vos troupeaux, bergères ! » - « Croirais-tu, » dit Willibald, « que cette figure rabougrie est la sœur de la belle Julie Foerd ? Quelle mystification de la nature !... » Ce spectacle était aussi triste que ridicule ; les deux amis s'en éloignèrent pour ne pas gâter leur joie par des réflexions trop philosophiques ; d'ailleurs, le prélude d'un concert les appelait d'un autre côté du jardin. Reutlinger avait pris un violon sur lequel il joua fort habilement une sonate de Corelli, avec accompagnement sur le clavecin par le général Rixendorf, et sur le théorbe par maître Harscher. Puis, madame la présidente Foerd chanta une romance italienne d'Anfossi, au milieu de laquelle la porte du kiosque où se donnait le concert s'ouvrit brusquement. - Un jeune homme de bonne mine s'élança parmi les assistants et, tombant aux genoux du général Rixendorf, s'écria d'une voix haletante : - « O monsieur le général, je vous dois mon salut ! comment pourrai-je m'acquitter jamais envers vous ? » Le général parut très-embarrassé de cette scène, il releva le jeune homme, et l'entraîna doucement derrière une charmille, en s'efforçant de calmer son exaltation. Tout le monde était fort intrigué de cette aventure ; chacun avait reconnu dans le jeune homme le secrétaire du président Foerd, qui attira en ce moment tous les regards ; mais celui-ci prisait

gravement son tabac, et causait en français avec madame la présidente. Cependant l'ambassadeur turc ne pouvant plus maîtriser sa curiosité et lui ayant demandé un mot d'explication, le président se contenta de répondre qu'il ne pouvait deviner ce qui avait inspiré à son jeune Max l'idée d'une pareille algarade. Puis, pour se soustraire à d'autres questions, il s'esquiva du kiosque, et Willibald le suivit de près.

La famille Foerd se composait de trois demoiselles, qui n'imitèrent pas la bonne contenance de leur père. La laide Nannette agitait son éventail en accusant l'inconvenance du jeune homme. Julie s'était retirée dans un coin, où elle semblait fuir tous les regards et cacher sa rougeur. Quant à mademoiselle Clémentine, elle faisait du sentiment romanesque avec un jeune et beau gentilhomme qui semblait l'écouter avec trop de distraction en lorgnant du coin de l'œil les rafraîchissements qu'apportait un valet.

Willibald rentra ; tous les curieux se pressèrent autour de lui, en allongeant le cou et multipliant tous les monosyllabes qui peuvent constituer une question. L'ami d'Ernest, tout en répondant qu'il ne savait rien, affectait un air de finesse qui voulait dire : « J'ai appris bien des choses. » Enfin, comme on le pressait trop vivement : - « Messieurs, » dit-il, « si vous exigez absolument que je vous fasse ici tout haut quelque confidence, permettez qu'avant tout je pose à la société deux ou trois questions importantes. Le jeune Max, secrétaire du président Foerd, ne vous a-t-il pas toujours paru doué d'une foule des meilleures qualités ? » - « Sans nul doute, » s'écrièrent les dames d'une commune voix. - « Son instruction, son assiduité au travail ne sont-elles pas chose notoire ? » - « D'accord ! » dirent les hommes. - « N'est-ce pas enfin ce qu'on appelle un garçon d'esprit et d'avenir, plein de charme dans ses relations, et du caractère le plus heureux ? » Il n'y eut qu'un cri d'affirmation. - « Eh bien donc, écoutez, » reprit Willibald.

« Il y a peu de temps qu'un jeune maître du corps de métier des tailleurs d'habit célébrait ses fiançailles. Johan, le valet favori de M. le président Foerd, regardait par les fenêtres ce qui se passait dans la salle de bal. Tout à coup il aperçut Henriette, une jeune fille qu'il aimait. Transporté de jalousie et d'amour, il courut mettre sa plus belle livrée, et vint se présenter à la porte du bal. On ne refusa point de le laisser entrer, mais à la

condition cruelle que pour danser le premier compagnon tailleur venu aurait droit d'inviter avant lui la jeune fille qu'il lui plaisait de choisir, ce qui réduisait le pauvre diable à se contenter des filles dont personne ne se souciait. Henriette fut invitée et accepta ; Johann, furieux, culbuta son cavalier et rossa la moitié des danseurs qui voulaient l'expulser ; mais il fut contraint de céder à la force, car tous les assistants se réunirent pour le jeter à la porte. Max passait en ce moment dans la rue, et délivra Johann des mains d'une patrouille accourue au bruit et qui allait le traîner en prison. Mais il ne put parvenir à calmer son exaspération qu'en lui promettant de s'employer pour venger son affront. Or, voici ce qui arriva : Max prit le lendemain une feuille de papier, et avec un morceau de fusain et un peu d'encre de Chine il dessina un bouc magnifique. Ce bouc paraissait occupé à mettre au monde une infinité de petits tailleurs armés des outils de leur profession, et s'escrimant à qui mieux mieux, dans les postures les plus grotesques. Au bas de cette caricature il écrivit une légende en style passablement grivois, dont j'aurais quelque peine à me souvenir... » - « Faites-nous-en grâce ! » s'écrièrent les dames. - « Je continue, » poursuivit le joyeux Willibald. « Max donna son dessin à Johann. Johann courut l'afficher sur la porte de l'auberge où les tailleurs vont prendre leurs repas. Tous les polissons du quartier s'attroupèrent, et les tailleurs ne pouvaient plus se montrer dans les rues sans être couverts de huées. On rechercha l'auteur de cette criminelle plaisanterie, qui avait failli occasionner une grave émeute, et il fut question de fourrer provisoirement M. Max en prison. Le pauvre secrétaire, après avoir vainement consulté vingt avocats, courut chez son protecteur le général Rixendorf.

Le général reçut Max avec bonté et lui dit : - « Mon ami, tu as fait une sottise, mais la caricature est excellente ; il y a de l'original et du spontané dans sa composition, mais l'idée n'est pas neuve, et c'est ce qui te sauvera de toute poursuite. » En disant cela, le général fouilla dans un vieux carton, et en tira un sac à tabac sur lequel la caricature de Max était presque entièrement et exactement reproduite. Max prit le sac à tabac, et, par le conseil du général, il alla trouver les juges et leur tint ce discours : - « Messieurs, je n'ai jamais eu l'intention d'offenser l'honorable corporation des tailleurs ; mon dessin

n'est qu'une copie dont l'original existe sur ce vieux sac à tabac qui appartient à M. le général Rixendorf. Cet ouvrage m'a été soustrait par quelque malicieux individu que j'ai le regret de ne pas connaître, afin de le corriger comme il le mériterait. Au surplus je défie qui que ce soit d'alléguer le moindre motif qui aurait pu m'engager à jouer un mauvais tour à la vénérable corporation des plaignants. » Or, comme la conduite antérieure de Max se trouvait irréprochable, il fut acquitté sans dépens. Voilà ce qui causait tout à l'heure sa joie et l'effusion de sa gratitude. »

Tout le monde ne parut pas satisfait de cette anecdote, qui avait assez l'air d'une mystification du cru de Willibald. Mais le conseiller Reutlinger ayant donné le signal du bal, le vacarme de l'orchestre étouffa les conversations ; chacun se mit en place pour figurer le plus avantageusement possible, et il ne fut plus question de Max.

Le jour suivant devait voir se renouveler les mêmes amusements. Mais voilà qu'au moment où la société réunie n'attendait plus que monsieur le conseiller pour donner le branle à la fête, on entendit des cris d'angoisse, et des domestiques arrivèrent du fond du jardin, portant le pauvre Reutlinger, qu'ils avaient trouvé évanoui non loin du pavillon sépulcral qu'il avait fait bâtir dans son bosquet de saules pleureurs. On lui prodigua l'éther et les sels les plus énergiques ; mais rien ne parvenait à le ranimer, lorsque l'ambassadeur turc s'écria : - « Finissez, finissez, maladroits que vous êtes tous ! laissez-moi faire !... » Et aussitôt, jetant loin de lui turban, perruque, etc., il se mit à décrire avec ses mains autour du conseiller des cercles singuliers, qu'il resserrait de plus en plus en approchant graduellement de la région de l'estomac ; puis il souffla son haleine sur les tempes de Reutlinger, qui ouvrit les yeux après dix bonnes minutes de syncope, et murmura d'une voix faible : - « Exter, pourquoi m'avoir éveillé ? une puissance infernale m'a révélé ma mort prochaine, et j'allais peut-être passer de vie à trépas sans souffrir... » - « Bah ! bah ! ton heure n'est pas venue, » fit le baron d'Exter ; « chasse-moi ces idées saugrenues ; tu es entouré de joyeux vivants qui ne te laisseraient pas déménager de ce monde sans tambour ni trompette. » - « Non, » reprit en gémissant Reutlinger, « non, mon ami, je ne m'abuse pas sur ma position. Je suis sûr que je

touche à la fin de mes jours, et qu'ils se termineront par un affreux malheur. » - « Mais, » s'écria le général Rixendorf en lui serrant les mains, « que s'est-il donc passé ? d'où vous viennent ces terreurs que rien ne justifie ? »

- « Écoutez, » répondit le conseiller en essuyant son front blême, que baignait une sueur froide. « J'allais tout à l'heure vers le bosquet de saules pleureurs ; il me semble, en approchant, qu'une voix faible et plaintive a frappé mon oreille. J'avance tout ému, et qu'aperçois-je ? j'en frémis d'horreur... je me trouve en face d'un autre moi-même ! Oui, moi-même, tel que j'étais il y a trente ans, revêtu du même habit que je portais à pareil jour, lorsqu'au moment de finir ma vie désespérée par un suicide, je vis apparaître mon unique aimée, Julie, dans tout l'éclat d'une beauté céleste. Eh bien ! tout à l'heure, cette scène s'est offerte vivante à mes yeux. Un froid mortel s'est glissé dans mes veines, et je suis tombé sans connaissance. »

- « Quel conte bleu nous faites-vous là ? » s'écria Rixendorf. « Il faut, mon pauvre ami, que votre cervelle soit bien malade pour enfanter de pareilles visions ; tâchez de vaincre ces hallucinations et de vous distraire ; vous avez l'âme chevillée dans le corps, et vous êtes capable, malgré vos accès d'hypochondrie, de nous enterrer tous. D'ailleurs, je vais vous prouver dans un instant le peu de réalité du songe qui vous a si fort effrayé. » En achevant ces mots, le général sortit du salon aussi vite que ses vieilles jambes pouvaient le lui permettre. Monsieur l'ambassadeur turc s'approcha de Reutlinger et lui dit : - « Ce cher général ne croit pas à la puissance des effluves magnétiques ; c'est un matérialiste déterminé ; mais nous savons, vous et moi, à quoi nous en tenir au sujet des apparitions. »

Bientôt l'on vit arriver la présidente Foerd escortée de son mari et de mademoiselle Julie. Le conseiller voulut alors se lever de son fauteuil, assurant qu'il se sentait parfaitement guéri. Comme la société allait quitter le salon pour faire un tour de promenade, la porte s'ouvrit, et Rixendorf reparut accompagné du jeune Max en costume militaire. Reutlinger, à son aspect, fut saisi d'un frisson fébrile. - « Voilà ton double et ta ressemblance, mon vieil ami, » dit Rixendorf en poussant Max dans les bras du conseiller. « C'est Max que tu as rencontré dans le bosquet, revêtu d'un costume de ta garde-robe sous lequel j'ai

voulu qu'il fit sa rentrée dans ce château, où s'était passée sa première enfance. Oncle dur et sans pitié, qui avait chassé de ton foyer le fils de ton frère sous l'influence d'une maudite superstition, je te rends aujourd'hui, à la place de l'enfant que tu détestais, un jeune homme accompli, tout prêt à t'aimer comme un fils. Allons, que ce cœur cède une fois aux plus doux sentiments de la vie ; bannis les fantômes qui obsèdent ton cerveau pour voir la vie sous ses aspects consolants. Il n'y a qu'AIMER qui puisse rendre heureux ici-bas ! »

Reutlinger était en proie à une crise nerveuse ; ses traits se décomposaient, sa bouche béante semblait exhiler ce qui lui restait de vie ; ses yeux effarés fixaient tour à tour Max et Rixendorf avec une indéfinissable expression de colère. Sur un signe du général, Max prit la parole : - « Cher oncle, » dit-il, « ne m'avez-vous pas assez long-temps repoussé de votre sein ? voulez-vous me condamner à traîner jusqu'à la mort le poids de l'aversion que vous aviez conçue pour mon malheureux père ? S'il fut coupable envers vous, ses souffrances vous ont bien vengé. Je l'ai vu expirer sur le grabat de la plus cruelle misère, et à son dernier soupir il me parlait de vous, et me suppliait de réconcilier avec vous sa mémoire en devenant votre fils, l'appui le plus tendre et le plus dévoué de votre vieillesse. Ne rejetez pas son dernier vœu, n'ayez pas un cœur de pierre, Dieu vous maudirait !... »

Et Max tombait aux genoux du conseiller, et Julie Foerd s'y jetait en même temps et couvrait ses mains de baisers et de larmes. Le secret de l'amour de ces deux jeunes gens fut connu alors pour la première fois. Ce touchant spectacle attendrit Reutlinger ; il éclata en sanglots ; puis un torrent de pleurs soulagea sa poitrine oppressée. - « Puissances du ciel, » s'écria-t-il, « saintes affections dont j'ai méconnu les dévouements, vous venez à mon aide, vous m'arrachez à l'influence des esprits invisibles qui torturaient mon âme et me montraient sans cesse un abîme ouvert à mes côtés ! Soyez bénis pour le bien qui s'opère en moi, pour le soulagement que vous m'apportez et qui me promet la guérison des blessures de mon cœur. Et toi, Max, mon neveu, mon fils d'adoption, et vous Julie, vous qu'il aime et qui l'aimez, serrez-moi entre vos deux cœurs, afin que je ne vive plus que de votre affection ! »

Les assistants se trouvaient tout émus. Madame la présidente

Foerd ne savait si elle rêvait ; elle ne reconnaissait plus le Reutlinger des anciens jours. Le mariage de Max et de sa fille la comblait d'une douce joie. Le président Foerd épuisait sa tabatière avec une visible béatitude. On chercha les sœurs de Julie pour leur apprendre la nouvelle de cet événement ; les autres personnages allaient féliciter les jeunes fiancés de leur bonheur, lorsque l'ambassadeur turc passa entre eux, prit Max par la main et lui dit : - « Pas si vite ! le mariage doit être la fin d'une vie complète, et malgré tes talents tu es encore à l'ABC de la jeunesse. Tu marches les pieds en dedans, tu fais des caricatures, et tu ne sais pas encore les usages du monde au milieu duquel tu aspires à créer une nouvelle famille. Il faut, mon garçon, que ton éducation se complète par les voyages. Ainsi donc, ne t'en déplaie, en route pour Constantinople ; tu apprendras dans ce pays-là bien des choses qu'il est utile de savoir, et au retour tu seras digne et capable d'épouser ma jolie filleule. »

La société se récriait très-fort à propos de l'avis donné par le baron d'Exter ; mais celui-ci ayant tiré à l'écart son ami Reutlinger, lui chuchota quelques mots arabes qui le décidèrent tout de suite. - « Va à Constantinople, cher neveu, fais-moi ce plaisir, dont je te saurai un gré infini ; et au retour, dans six mois, nous ferons la noce !... » Julie fit une petite moue bien séduisante ; mais il fallut, malgré tout, que Max fit ses paquets, qu'il allât visiter le palais de marbre du Bosphore, et peut-être aussi une foule d'autres endroits non moins intéressants.

Six mois après, les deux fiancés étaient époux, mais ils pleuraient sous le bosquet des saules ; car le conseiller Reutlinger était mort d'attendrissement. Son cœur de pierre s'était brisé, et sur le cœur d'agate incrusté dans le monument du pavillon, Max avait gravé ces seuls mots : « Repose en paix maintenant et toujours ! »

LA BANQUE DE PHARAON.

PYRMONT, pendant l'été de 18.., était plus que jamais encombré par les visiteurs étrangers qui ont de l'or et du temps à user. Ce fut une bonne année pour les spéculateurs de tout genre qui cherchent leur fortune dans la poche des autres. Les banquiers des jeux de hasard, pour mieux allécher les hôtes nouveaux qu'ils comptaient plumer, avaient dressé à découvert leurs meilleures batteries, et les tapis verts s'étonnaient de toutes les piles de ducats qui chatoyaient à la clarté des bougies pour tenter la cupidité des barons de tous pays.

La saison des bains donne chaque année aux maisons de jeux une activité nouvelle, une puissance d'attraction vraiment irrésistible. On y voit des gens qui de toute l'année n'ont pas touché une carte, et qui passent là des heures et des jours autour du tapis comme des pontes émérites. Le bon ton exige d'ailleurs que chaque soir les gens comme il faut sachent perdre avec aisance quelques pièces d'or.

Pourtant ce charme irrésistible et cette mode n'avaient pu séduire un jeune baron allemand que nous nommerons Siegfried. Au lieu de suivre l'exemple général, notre ami préférait les longues promenades du soir parmi les sites pittoresques de la contrée ; plus souvent il restait enfermé dans sa chambre, occupant la mélancolie de ses loisirs à des lectures ou à des méditations dont il eût été bien difficile aux plus fins de deviner le secret.

Notre héros était jeune, beau, bien fait, riche et de noble souche, comme sont à peu près tous les héros de roman. On racontait de lui mille aventures galantes dont il était sorti avec tous les honneurs de la victoire ; et les vieilles gens qui l'avaient vu naître ne se lassaient pas de répéter, entre mille autres, l'historiette que voici.

Siegfried, avant l'âge où la loi donnait la libre disposition de son bien, s'était un jour trouvé, voyageant par monts et par vaux, comme un vrai fils de famille, mais dans une telle disette de fonds, que, pour payer un écot d'hôtellerie, force lui fut de chercher à vendre une montre d'or garnie de pierres de haut prix. Mais, au lieu d'avoir affaire pour ce marché avec quelque

juif avare et voleur, il fit rencontre d'un jeune seigneur qui, désireux depuis long-temps d'acquérir une montre en tout pareille, acheta la sienne sans marchander. Un an après, Siegfried lisait dans une gazette l'avis de la mise en loterie d'une montre ; il prit un billet et gagna : cette montre était précisément la sienne. Un peu plus tard il l'échangea pour une riche bague dont il avait fantaisie. Quelque temps après il entra comme secrétaire intime au service du prince de G..., et la première gratification que lui offrit son altesse fut de nouveau sa même montre garnie de pierres fines et accompagnée, cette fois, d'une chaîne qui pouvait bien en doubler la valeur.

Je ne sais comment il se fit qu'en racontant cette anecdote on en vint à parler du dégoût prononcé de Siegfried pour tout jeu de hasard, et les causeurs en concluaient que le beau gentilhomme était avare au dernier point.

Il y avait dans cette calomnie de quoi piquer au vif son amour-propre. Aussi, pour donner un éclatant démenti à la médisance, il entra un jour chez le banquier du pharaon, décidé à jouer et à perdre tout son argent. Mais la chance était pour lui et lui fut si obstinément fidèle, qu'en dépit des coups les plus hardis, les moins calculés, il gagnait chaque fois des sommes considérables ; et, à chaque gain qu'il empochait, grande était la surprise de ses partenaires en voyant le dépit qu'il semblait éprouver de ne pouvoir mettre en défaut son heureuse chance. Il en résulta que tous ceux qui d'abord l'avaient proclamé avare s'accordèrent à dire qu'il était fou. La persistance inexplicable de son bonheur au jeu lui en fit contracter l'habitude d'abord, et puis bientôt la passion. Il devint en peu de temps joueur forcené.

Une nuit, comme le banquier venait finir une taille, Siegfried, en levant les yeux, aperçut en face de lui un homme d'âge mûr qui attachait sur lui un regard froid et sérieux ; l'impression de ce regard devint plus forte chaque fois que notre héros cessait de suivre le jeu ; toujours l'œil de l'inconnu était là fauve et pénétrant comme un stylet d'acier.

Ce bizarre personnage ne quitta sa place pour sortir de la salle de jeu qu'après que tout l'or engagé eut disparu du tapis vert.

Le jour suivant il revint s'asseoir à la même place, et fixa sur Siegfried le même regard. C'était une fascination diabolique dont le jeune baron ne pouvait plus s'affranchir. A la fin, lassé

de cette obsession, il se leva et lui dit : - « Monsieur, je vous prie de choisir une autre place ou de ne plus me regarder ; vous gênez mon jeu. »

L'inconnu sourit tristement, salua Siegfried, et sortit du salon sans répondre.

Mais, la nuit Suivante, Siegfried le retrouva vis-à-vis de lui posé dans la même attitude qu'il prenait d'ordinaire ; cette fois son œil avait quelque chose de plus incisif.

Siegfried sentit le rouge lui monter au front ; cette persistance d'un homme qu'il ne connaissait pas, et avec lequel il ne se souciait de lier aucun rapport, lui parut injurieuse. - « Monsieur, » lui dit-il de manière à être entendu de tous les assistants, « s'il vous contient de me regarder ainsi, il me déplaît de le souffrir davantage.... »

Et, en disant cela, d'un geste impérieux il montra la porte du salon, comme pour intimer à son ennemi inconnu l'ordre de sortir.

L'étranger sourit tristement comme la première fois, salua sans mot dire, et se retira.

L'excitation produite par le jeu et le gain, jointe à quelques chaudes libations, causait à Siegfried une longue insomnie. Vers l'aube du jour, comme il s'agitait sur sa couche sans pouvoir trouver le repos, il lui sembla tout à coup qu'il voyait apparaître devant lui l'ombre de son mystérieux inconnu. C'était bien le même visage creusé par les chagrins ; c'était le même regard profond et dévorant. Sa mise pauvre décelait néanmoins les façons d'un homme distingué, qui avait dû traverser de meilleurs jours ; et Siegfried se souvenait avec regret de l'avoir traité aussi cavalièrement. Il finit par se persuader que l'expression de la physionomie de l'inconnu trahissait les angoisses d'une misère secrète augmentée par l'aspect d'un homme déjà riche, et que la fortune s'amusait à gorger d'or autour d'un tapis vert. Il résolut d'aller à la rencontre de l'étranger, de s'excuser cordialement de ses brusqueries, et de lui offrir ses services avec toute la délicatesse possible.

Le hasard voulut que la première personne que Siegfried rencontra le lendemain sur la promenade des baigneurs fût précisément l'étranger.

- « Monsieur, » lui dit-il, « j'ai été ces jours-ci brusque et impoli envers vous. Je vous prie d'agréer mes excuses. »

L'étranger répondit que Siegfried ne lui devait aucune réparation ; que tous les torts, s'il y en avait, étaient de son côté.

Le baron Siegfried, piqué au jeu par la froide tenue de son interlocuteur, se mit, pour le sonder, à parler de certains embarras de la vie qui rendent le caractère difficile et font oublier involontairement les convenances de la bonne société. Il essaya de faire comprendre à l'étranger, avec toute l'adresse nécessaire en pareil cas, qu'il serait heureux de mettre à son service la somme qu'il avait gagnée, si son bonheur au jeu pouvait se transmettre.

- « Monsieur, » répondit l'étranger, « vous me prenez pour un pauvre diable, et vous faites acte de libéralité ; mais je ne suis pas encore dépourvu de toute ressource, car j'ai si peu de besoins qu'il m'est aisé de les satisfaire à peu de frais. Si vous croyez m'avoir offensé, ce n'est pas de l'argent qui peut réparer la peine que vous m'avez causée. »

- « Je crois vous comprendre, » reprit le baron sans se troubler, « et je suis à vos ordres pour toute satisfaction qu'il vous plairait d'exiger. »

- « Mon Dieu, mon cher monsieur, » poursuivit l'inconnu, « les chances d'un duel ne seraient guère égales entre nous. Le duel ne me paraît d'ailleurs, en général, qu'un pauvre jeu auquel les enfants se blessent. Mais il y a des circonstances dans la vie où la terre devient trop étroite pour deux hommes, et où, l'un de ces deux hommes vécût-il sur le Caucase et l'autre au bord du Tibre, il faut que l'un des deux s'efface des vivants pour que l'autre puisse respirer à son aise. Dans ces cas bien rares le duel, mais un duel sans merci, peut devenir utile, indispensable. Quant à nous, je ne pense pas que nous en soyons réduits là. Un combat singulier serait une folie. Si je vous tuais, je briserais peut-être des jours riches d'espoir et d'avenir ; si je succombais, vous auriez terminé une existence des plus déplorables. Vous voyez bien que les chances ne seraient jamais égales. D'ailleurs, pour en finir, je vous assure que je ne me tiens pas pour offensé. Vous m'avez prié de sortir, et..... j'ai obtempéré à ce désir..... voilà tout. »

L'accent de l'étranger décelait à ces mots, malgré lui, une souffrance intime contre laquelle il s'efforçait de lutter. Siegfried renouvela avec plus d'effusion ses franches protestations, rejetant toute sa vivacité sur l'impression pénible

que lui avait fait ressentir le regard si singulièrement triste de l'étranger.

- « Puisse donc ce regard, » s'écria le vieillard, « rester à jamais gravé dans vos souvenirs pour vous préserver des dangers qui creusent un abîme dans votre avenir. Défiez-vous des inconstances du jeu avant qu'il ne soit trop tard pour conjurer la fascination qu'il exerce déjà sur vous ; car, dans moins de temps que vous ne voudriez le croire, je vous vois d'avance ruiné et perdu d'honneur !... »

Le baron ne put s'empêcher de repousser bien loin cette fatale menace ; tout ce qu'il voulait perdre se montait, disait-il, à deux cents louis d'or ; et son obstination à jouer ne provenait que de la volonté formelle qu'il s'était créée de triompher de son bonheur au jeu, dont il s'ennuyait au-delà de toute expression.

- « Ah ! » s'écria l'étranger, « c'est précisément ce maudit bonheur qui vous mène à votre perte. L'intérêt de curiosité que vous y prenez se changera en délire de cupidité, en rage de parier, dès qu'une seule fois vous aurez vu votre mise disparaître sous le râteau du banquier ou dans la poche de vos voisins. Votre manière d'être et d'agir dans la salle du pharaon me rappelait, ces jours passés, la malheureuse destinée d'un jeune homme qui débuta dans cette funeste carrière sous les mêmes auspices que vous. Voilà pourquoi, mon cher monsieur, je vous contemplais l'autre jour avec un regard fixe et incisif ; je me souvenais d'une vie écrasée dans sa fleur par la plus atroce passion qui ait jamais ravagé un cœur d'homme. Tenez, puisque nous avons fait connaissance, permettez que je vous raconte cette histoire, non pour vous offrir une leçon, mais pour vous donner un conseil d'ami à côté d'un exemple. »

Il s'assit alors sur un banc de pierre qu'ombrageaient les ormes de la promenade ; le baron Siegfried prit place à ses côtés, et voici ce qui lui fut raconté :

- « Le chevalier Ménars possédait comme vous, monsieur le baron, les qualités les plus distinguées du cœur et de l'esprit. La nature, en le créant pour réussir, l'avait seulement traité moins libéralement sous le rapport des dons de la fortune. Son état touchait à la gêne, et ce n'était qu'à force d'économie qu'il parvenait à faire face aux dépenses qu'exigeait son rang. Mais s'il ne pouvait se permettre les distractions du jeu, du moins était-il à l'abri des atteintes de cette dangereuse passion. Vivant

ainsi, sans sacrifices comme sans éclat, il pouvait passer pour un homme à peu près heureux.

Certaine nuit quelques amis parvinrent à l'entraîner dans une maison de jeu. La partie s'engagea sous ses yeux, mais il en suivit les chances avec une impassibilité qui eût fait honneur au dieu Terme ; il regardait, sans sourciller, les piles de ducats rouler sur le tapis, puis disparaître sous le râteau du banquier. - « Pardieu ! » s'écria tout à coup un vieux colonel, « voilà le chevalier de Ménars, un homme heureux s'il en fut. S'il voulait bien parier pour moi, je ferais tout à l'heure sauter la banque. » Le chevalier eut beau s'en défendre, force lui fut de se rendre aux vœux du colonel et de prendre place autour du tapis vert. Une chance ineffable guida son jeu, si bien qu'en peu de temps il gagna pour le colonel une somme assez notable. Mais, au lieu de prendre goût pour lui-même aux émotions du jeu, il sentait s'accroître de jour en jour son antipathie pour ce divertissement, et, dès le lendemain, il prit la résolution de ne plus remettre le pied dans aucun tripot. Le colonel, qui avait toujours mauvaise chance, fit d'inutiles efforts pour l'engager à revenir et à l'assister de nouveau ; et il fallut, pour terminer les assauts que lui livrait cet enragé joueur, que le chevalier Ménars déclarât formellement qu'il aimerait mieux avoir mille duels que de toucher de sa vie une seule carte.

A un an de là l'arrivée de la chétive somme qui subvenait tant bien que mal aux besoins du pauvre Ménars se trouvant retardée par quelque accident, il tomba dans une pénurie des plus cruelles, et, en dépit des combats de son amour-propre, il se vit réduit à tâter la bourse d'un ami, qui, du moins en cette occasion, n'hésita pas à lui rendre service en lui reprochant seulement de ne savoir point user des ressources que son bonheur au jeu pouvait lui créer. Cette remarque, faite en passant et dans un moment où la pauvreté le serrait de si près, fit rêver le chevalier Ménars ; et toutes les nuits il entendait bourdonner à son oreille les mots sacramentels usités dans les maisons de jeu, et spécialement dans les banques de pharaon. Le son des pièces d'or vibrerait autour de lui, partout ; c'était une tentation diabolique. L'honnête Ménars raisonnait avec lui-même : - « Une seule nuit, », se disait-il, « peut me soustraire à la misère et faire la fortune de toute ma vie ; au lieu de dépendre de mes amis, c'est moi qui pourrai quelque jour leur venir en

aide ; et puis je serais considéré, respecté, honoré !... Pour tout cela il ne faut que m'abandonner au destin, à la chance.... »

L'ami prêteur, qui l'entendait parler de la sorte, le prit au mot et glissa dans sa poche vingt louis d'or pour l'entraîner au pharaon. Ménars joua, et gagna mille louis d'or sans étude, sans combinaisons de cartes. Il jouait à colin-maillard avec la fortune ; elle mit à se laisser prendre une excessive bonne volonté.

Quand le chevalier se réveilla chez lui le lendemain de cette nuit fiévreuse, son premier regard tomba sur les piles de louis rangées avec soin sur sa table de nuit. Il crut rêver d'abord, il étendit le bras pour attirer plus près la table ; puis sa main caressa les séduisantes petites pièces qui reluisaient avec coquetterie aux premiers rayons du soleil levant. L'impression qu'il ressentit alors décida de sa vie. Le poison de la cupidité pénétra dans ses veines. Ménars devint tout à coup un joueur effréné, et attendit, avec une mordante impatience l'heure qui rouvrirait chaque soir les salons du jeu. La chance lui resta fidèle, et en peu de semaines il eut gagné des sommes énormes. Dès lors le chevalier ne jugea plus personne digne de risquer quelques ducats contre ses tas d'or. Il lui fallut un théâtre plus vaste ; il ouvrit une banque, qui devint en peu de temps la plus riche de Paris. Les joueurs y affluèrent, et la fortune de Ménars y prit domicile. Mais la vie déréglée du joueur usait de jour en jour l'âme et le cœur du pauvre homme. Il ne resta bientôt plus rien en lui du gentilhomme ; ce n'était plus qu'un croupier d'une sordide avarice.

Il arriva qu'une nuit la chance commença de tourner contre lui. Un petit vieillard décharné, mal vêtu, s'approcha du tapis vert, et jeta timidement sur une carte un louis d'or bien usé. Il perdit, renouvela sa mise, et perdit encore ; cela dura ainsi quelque temps, jusqu'à ce que le vieillard, qui malgré ses pertes doublait toujours les mises, finit par perdre d'un seul coup cinq-cents louis. - « Vive Dieu ! signor Vertua, » s'écria un des joueurs, « continuez, je vous en prie ; car, au jeu que vous menez si bien, vienne une chance pour vous, vous ferez sauter la banque ! »

Le vieillard jeta un fauve regard à l'homme qui lui parlait ainsi, puis il disparut un moment ; mais on le revit bientôt, debout à sa place, et fort bien muni de nouvelles pièces d'or qui

allèrent successivement rejoindre les premières.

A la fin de la séance, le chevalier Ménars retint le joueur qui s'était moqué du vieillard, et lui reprocha de compromettre la dignité et le calme qui devaient régner dans la maison.

- « Eh quoi, » répondit le joueur, « vous ne connaissez donc pas encore le vieux Francesco Vertua ; car autrement vous auriez trouvé nos quolibets tout à fait naturels. Sachez, mon cher, que ce vieux Vertua, né à Naples, mais qui depuis quinze ans tourmente le pavé de Paris, est le plus scélérat usurier de la terre, et je sais mille individus dont il a dévoré la dernière ressource. Il est bien juste qu'à son tour il sache par expérience ce que vaut la misère à laquelle il a réduit tant de familles. C'est la première fois que ce gaillard-là fourre son nez dans une maison de jeu ; mais comme les suppôts de Satan ne doutent de rien, l'idée lui sera venue de plumer votre banque, et, sans tenir compte des chances, il s'est obstiné à perdre jusqu'à son dernier écu. Cette fois du moins j'espère qu'on ne le verra plus, et qu'il ira chercher plus loin quelque moyen de refaire son magot. »

Pourtant, dès la nuit suivante, Vertua reparut, joua et perdit plus qu'il n'avait perdu la veille. Ce nouveau revers ne diminua rien de son impassibilité ; seulement un sourire d'ironie amère crispa le coin de ses lèvres. Chacune des nuits suivantes il revenait toujours, et perdait sans cesse ; on calcula au bout d'une semaine qu'il avait fait passer trente mille louis dans la caisse du croupier. Quelques jours s'écoulèrent alors sans qu'on le revît ; mais un soir il arriva, pâle et tout effaré ; il regarda quelque temps le jeu sans mot dire, mais avec des yeux étincelants. Puis, au moment où le banquier Ménars allait faire une nouvelle taille, Vertua se fait jour jusqu'auprès de lui, et lui jette ces mots d'une voix sourde : - « Monsieur, je possède, rue Saint-Honoré, une maison richement meublée ; j'ai de la vaisselle d'or et des bijoux pour une somme de quatre-vingt mille francs. Voulez-vous tenir la mise ? » - « Soit, » répondit Ménars sans tourner la tête, et il continua de tailler. - « La dame ! » s'écria l'usurier. La dame perdit : Vertua chancela comme un homme ivre, et alla s'appuyer contre la muraille, immobile et glacé comme une statue. Personne ne fit plus attention à lui.

Quand vint l'heure de fermer le salon de jeu, Vertua se ranima, et se traînant d'un pas mal assuré jusqu'en face du

banquier : - « Monsieur Ménars, » lui dit-il, « j'ai un dernier mot à vous dire. » - « Faites vite, je suis pressé, » répondit Ménars d'un ton dédaigneux, en retirant la clef de sa caisse qu'il serra dans sa poche. - « Monsieur, » reprit le vieillard, « toute ma fortune s'est engloutie dans vos mains ; je n'ai plus rien ; je ne sais pas même où demain je reposerai ma tête, ni comment je me procurerai un morceau de pain. Eh bien, c'est à vous que j'ai recours. Prêtez-moi le dixième de la somme que vous m'avez gagnée depuis une semaine, afin que je puisse recommencer quelques affaires et tâcher de gagner ma pauvre vie. » - « Ah ça, êtes-vous fou ? » interrompit Ménars. « Imaginez-vous qu'un banquier s'avise jamais de prêter de l'argent aux joueurs qu'il a mis à sec ? » - « Vous avez raison, » répliqua le vieillard ; « mais l'argent que je vous demande n'est pas pour jouer contre vous. » - « Qu'importe ! » dit Ménars, « je ne prête pas. - « Eh bien, mon digne monsieur, » continua le vieillard, dont la pâleur devint plus livide, « eh bien, ne me prêtez pas... accordez-moi une aumône... » - « Une aumône ! mais allez donc la demander à ceux que votre infâme usure a mis sur la paille. »

A ces mots le vieux Vertua cacha son front dans ses mains, et tomba sur ses genoux en pleurant amèrement. Le chevalier Ménars fit porter dans sa voiture la cassette où était entassé l'or de ses gains, puis il dit froidement à l'usurier : - « Quand comptez-vous, signor Vertua, me remettre votre maison, votre vaisselle et vos bijoux ? » - « A l'instant même, » s'écria Vertua en reprenant, comme par ressort, sa fermeté. « Venez, monsieur, suivez-moi !... » - « En ce cas, » reprit Ménars, « ma voiture peut nous conduire tous deux jusque-là, et je vous donne jusqu'à demain pour déguerpir. »

Chemin faisant, ils gardèrent tous deux un morne silence. Quand ils furent arrivés, Vertua sonna doucement : une vieille femme ouvrit la porte. - « Bon Jésus ! » s'écria-t-elle, « c'est vous enfin ! la pauvre demoiselle Angèle est dans une inquiétude mortelle. » - « Silence ! » dit à demi-voix Vertua. « Puisse-t-elle n'avoir pas entendu la sonnette ; il faut qu'Angèle ignore mon retour. »

Quand il fut seul avec le chevalier, dans une chambre écartée : - « J'ai ma fille, monsieur, » lui dit-il ; « c'est tout ce qui me reste d'une existence qui eût pu être heureuse si je n'étais devenu la victime de la passion du jeu. J'ai parcouru jadis la

moitié de l'Europe, ouvrant partout des banques, et gagnant comme vous des sommes énormes. Dieu sait combien de fortunes j'ai mises à néant, sans plus de pitié que vous ne m'en accordez aujourd'hui. Le ciel est juste, il m'a bien puni. Ce n'est point pour moi que je regrette la fortune, mais c'est pour Angèle, pour ma fille, le dernier objet de mon affection, que je viens de condamner à une affreuse indigence, elle innocente de mes fautes, et qui n'aurait pas dû porter la peine de mes passions. Hélas ! monsieur, ne permettez-vous pas que ma fille emporte ses vêtements, ses parures ? » - « Je ne m'y oppose nullement, » répondit le chevalier. « Vous pouvez même faire enlever d'ici les ustensiles de ménage qui vous sont indispensables. Je ne prétends exercer mon droit que sur les valeurs réelles que vous m'avez déclarées. »

Le vieux Vertua fixa quelque temps le chevalier avec des yeux humides, et sans trouver un seul mot. Enfin, suffoqué par l'émotion, il éclata en sanglots et en gémissements, et, se traînant à genoux devant le chevalier : - « Monsieur, » lui criait-il douloureusement, s'il vous reste quelque sentiment d'humanité, prenez pitié de ma pauvre enfant ; prêtez-lui, pour qu'elle vive, la vingtième partie de ma fortune que le sort a jetée dans vos mains ... »

- « Ah ! décidément, » reprit le chevalier, cette comédie me lasse et m'impatiente... finissons !... »

En ce moment la porte s'ouvrit ; une jeune fille éplorée, deminue, se précipita dans la chambre où cette scène se passait. - « Mon père ! mon père ! » s'écria-t-elle, « j'ai tout entendu. Vous avez donc tout perdu ? tout ? Et votre Angèle, vous l'aviez oubliée ? Vous ne pensiez donc pas que le jour où vous seriez malheureux il vous resterait une fille pour vous aimer et prendre soin de vos vieux jours ! Je travaillerai pour nous deux, mon père ; venez, quittons cette maison, fuyons l'aspect de cet homme cruel qui se repaît de votre désespoir ; nous trouverons bien quelque asile où avec mon travail, et Dieu aidant, je pourrai vous rendre une petite aisance.

Devant ce tableau d'angélique piété filiale, le chevalier Ménars sentit l'aiguillon du remords pénétrer dans son âme. Il lui semblait voir dans cette belle jeune fille l'ange des vengeances célestes qui condamnait sa dureté de cœur. Il ne put soutenir le regard énergique d'Angèle qui le couvrait de mépris. Elle était si

admirablement belle, qu'il était impossible de la voir ainsi sans éprouver l'ardeur d'un amour extrême. Le chevalier Ménars restait comme fasciné par le magnétisme de cette apparition ; et montrant du doigt la cassette qu'un valet venait d'apporter dans la chambre, il s'écria : - « Reprenez, Vertua, reprenez cet argent maudit ; je ne l'ai point gagné ; je ne puis le garder, et je veux même vous en donner davantage... Prenez, prenez.... »

Mais Angèle repoussa fièrement cette concession ; - « Ce n'est, » dit-elle, « ni l'or ni la fortune qui assurent le bonheur des êtres noblement doués de Dieu ; emportez ces viles richesses pour lesquelles vous sacrifiez sans honte tout ce qu'il y a de sacré parmi les hommes. Allez, et qu'elles soient autour de vous une malédiction que rien n'efface... » - « Oui, » s'écria alors le chevalier Ménars, tout hors de lui ; « oui, je suis maudit, je le sais ; mais est-ce bien vous qui pouvez ainsi prononcer un anathème sans retour ! O Angèle, votre seule vue a causé en moi un changement ineffable ; mais vous ne pouvez ni ne voulez me comprendre ; et pourtant il y va, pour moi, de la vie et de la mort. Car je vous aime, Angèle, je le sens et ne puis m'en défendre. Je puis renoncer, à cause de vous, à ma vie de joueur ; je puis, avec l'or que je possède, expier le passé de ma vie en répandant les bienfaits autour de moi. Mais si je ne parviens pas à vous fléchir, vous me verrez bientôt tomber à vos pieds le front brisé !... » Et, tout en proie à cette fougueuse exaltation, le chevalier de Ménars s'élança hors de la chambre comme un homme fou. Le vieux Vertua, qui comprenait avant toutes choses la nécessité de rétablir sa fortune, voulut tenter cette occasion, et presser Angèle de devenir l'ange sauveur du chevalier. Mais la noble jeune fille rejeta hautement cette proposition. Cependant, tandis que le banquier Ménars ne lui paraissait à jamais digne que de mépris, le sort, qui se joue si victorieusement de nos sentiments et de nos volontés, préparait peu à peu l'accomplissement de cette union si loin rejetée. Le chevalier Ménars s'était tout à coup décidé à changer de vie. Il avait fermé sa banque de pharaon, et on ne le rencontrait plus lui-même dans aucun cercle. Les bruits les plus étranges et les plus contradictoires circulèrent sur son compte ; mais au lieu de s'en soucier, il devint de plus en plus sauvage et inaccessible. Le changement qui s'était opéré en lui ne fut pas ignoré d'Angèle. Son amour-propre de femme, flatté d'une telle preuve de

passion, devint peu à peu un amour intime tout à fait sérieux. Lorsque, plusieurs mois après leur première entrevue, elle rencontra le chevalier dans une avenue du parc de Malmaison, elle ne put se défendre d'un tressaillement. Il était si pâle, si abattu, il paraissait si souffrant, si malheureux !... Vertua, qui ne perdait point de vue son projet de mariage, dont il espérait tirer une excellente spéculation, lui fit un accueil très-amical, et le pria de venir le visiter dans sa maison de la rue Saint-Honoré.

Le chevalier n'eut garde de refuser une offre si précieuse pour son amour. Ses visites devinrent de plus en plus fréquentes, et l'amour de la jeune fille faisait chaque jour de nouveaux progrès ; si bien qu'un jour, persuadée qu'elle aimait très-réellement le chevalier Ménars, elle consentit à lui donner sa main.

Quelques jours après les fiançailles, Angèle, appuyée sur le balcon de sa fenêtre, voyait défiler un beau régiment de cavalerie qui partait pour l'Espagne. En passant devant la maison de Vertua, un des cavaliers ralentit l'allure de son cheval, et, sortant des rangs, adressa à la jeune fille plusieurs signes d'adieu. Ce soldat était le fils d'un voisin de Vertua, nommé Duvernet. Élevé, presque dès l'enfance, tout près d'elle, ce jeune homme s'était habitué à aimer la jeune fille, qu'il voyait tous les jours ; et il n'avait cessé de se montrer chez Vertua qu'en apprenant le but des assiduités du chevalier Ménars et l'accueil dont il était l'objet. Il s'était fait soldat par désespoir d'amour.

La fille de Vertua ne put si bien cacher l'impression qu'elle avait ressentie que son père et le chevalier lui-même ne pussent deviner qu'il s'était passé quelque chose de singulier dans son cœur. Mais Angèle ne laissa point pénétrer son secret ; les égards empressés du chevalier effacèrent d'ailleurs de son esprit le souvenir de Duvernet, et le mariage, qui vint bientôt lui faire commencer une existence nouvelle, fut pour elle l'aurore d'un bonheur qui ne fut affligé que par la mort prochaine du vieux Vertua. L'ancien joueur mourut dans l'impénitence finale du péché de toute sa vie. A ses derniers moments ses doigts se crispaient comme pour tailler, couper et tirer des cartes ; et la dernière parole qui s'échappa de ses lèvres avec son dernier soupir fut un cri de croupier : - « Perd ! gagne ! »

Lorsqu'Angèle se vit seule sur la terre avec le chevalier, le

souvenir des derniers mots de son père et de cette crise d'agonisant, qui lui avait rendu avant de mourir ses funestes instincts de joueur, vint lui faire craindre que cette terrible passion ne fût chez son mari qu'un feu caché sous la cendre dont la moindre étincelle pourrait ranimer l'embrasement ; ses tristes prévisions se changèrent trop tôt en une funeste certitude. Quelque terreur qu'eût fait naître dans l'esprit du chevalier le genre de mort du vieux Francesco Vertua, l'effet de ce spectacle fut pourtant de réveiller en lui des pensées de jeu trop actives ; et, sans qu'il pût lui-même se rendre compte de ses sensations, chaque nuit il se voyait en rêve assis à la banque et récoltant de nouveaux monceaux d'or. Sa mauvaise étoile reprit son influence. La rencontre d'un homme pervers, ancien croupier à la banque du chevalier, acheva de lui faire trouver sa conduite puérile et ridicule ; il s'étonna d'avoir pu sacrifier à l'amour d'une femme les plaisirs d'une existence seule digne d'envie.

Quelques mois après, la banque du chevalier Ménars était réinstallée. Son bonheur ne s'était pas démenti, l'or pleuvait dans sa caisse ; mais le bonheur d'Angèle s'était évanoui comme un beau rêve. Le chevalier ne la traitait plus qu'avec indifférence, presque avec mépris. Des semaines, des mois entiers s'écoulaient sans qu'elle le vît ; un vieux maître d'hôtel prenait soin des affaires de la maison, et les domestiques étaient incessamment remplacés suivant le caprice du chevalier ; de sorte qu'Angèle, ainsi qu'une étrangère dans sa propre maison, ne trouvait nulle part la moindre consolation. Souvent lorsqu'elle entendait dans ses nuits d'insomnie la voiture du chevalier s'arrêter devant la maison, le chevalier faire déposer la lourde cassette avec des paroles brèves et rudes, et puis la porte de sa chambre écartée se refermer avec fracas, un torrent de larmes amères coulait de ses yeux ; cent fois, dans les angoisses de son désespoir, le nom de Duvernet s'échappait de ses lèvres, et elle suppliait la Providence de mettre fin à sa misérable existence empoisonnée par le chagrin.

Il arriva qu'un jeune homme de bonne maison, après avoir perdu toute sa fortune à la banque du chevalier, se tua d'un coup de pistolet dans la salle même du jeu. Le chevalier seul garda son sang-froid, et, voyant tout le monde prêt à fuir, demanda s'il était d'usage de quitter le jeu avant l'heure

prescrite à cause d'un fou qui ne savait pas garder les convenances. Cet accident fit une grande sensation. La conduite sans exemple du chevalier indigna les joueurs les plus endurcis ; ce fut une réprobation universelle, et la police supprima la banque de Ménars. On l'accusa, en outre, de supercheries frauduleuses ; son bonheur singulier ne donnait que trop de poids à cette accusation. Il ne put se disculper, et l'amende énorme qui lui fut infligée lui ravit une grande partie de sa richesse. Il se vit insulté, honni : - alors il revint dans les bras de sa femme, qui, malgré ses mauvais traitements, l'accueillit volontiers dans son repentir ; car le souvenir de son père, qui avait aussi abjuré les dérèglements du jeu, lui laissait entrevoir une lueur d'espérance, et l'âge mûr du chevalier était un motif de plus de croire sa conversion réelle et durable. Tous deux quittèrent Paris et se rendirent à Gênes, lieu de naissance d'Angèle.

Le chevalier y vécut dans les premiers temps assez retiré ; mais il ne put jamais rétablir ces douces relations de ménage que son mauvais démon avait détruites. Le calme fut de courte durée. Sa mauvaise réputation l'avait suivi de Paris à Gênes, et, malgré la tentation irrésistible qu'il éprouvait d'ouvrir une banque, il lui était absolument interdit d'en faire l'essai.

Vers cette époque la plus riche banque de Gênes était tenue par un colonel français que des blessures graves avaient forcé de quitter le service. Le chevalier se présenta à cette banque pénétré d'un profond sentiment d'envie et de haine, mais dans l'idée que son bonheur habituel le mettrait bientôt à même de ruiner son rival. A l'aspect du chevalier, le colonel, avec un accès de gaieté qui contrastait avec ses habitudes sérieuses, dit que, de ce moment seul, le jeu recevait pour lui un véritable attrait, dès qu'il s'agissait de lutter contre le bonheur du chevalier Ménars. Les cartes furent en effet favorables au chevalier pendant les premières tailles. Mais, aveuglé par l'excès de son bonheur, et s'étant écrié : - « Je ferai sauter la banque ! » il perdit d'un coup une somme considérable. Le colonel, ordinairement impassible dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, ramassa l'argent du chevalier avec d'évidents témoignages d'une joie excessive.

Dès ce moment l'étoile du chevalier s'éteignit sans retour. Chaque nuit il jouait, et perdait chaque nuit jusqu'à ce qu'il ne

lui restât plus que deux mille ducats en lettres de change. - Il avait couru toute la journée pour réaliser ce papier, et ne rentra que fort tard. La nuit venue, il se disposait à partir nanti de sa dernière ressource, lorsque Angèle, qui soupçonnait la vérité, se trouva sur son passage, se jeta à ses pieds, et, les yeux baignés de pleurs, le supplia de renoncer à sa funeste résolution, et de ne pas la précipiter dans la misère. Le chevalier la releva, la pressa sur son sein avec un attendrissement douloureux, et lui dit d'une voix étouffée : - « Angèle, ma chère Angèle, il faut que j'obéisse au destin qui m'entraîne ! Mais demain, - demain tous tes tourments seront finis ; car, je le jure, je joue ce soir pour la dernière fois ! - Calme-toi, ma douce amie ; dors, rêve de jours paisibles, rêve d'une heureuse vie dont tu jouiras bientôt.... cela me portera bonheur !... » En disant ces mots le chevalier embrassa sa femme et s'éloigna avec précipitation. Il joua et perdit tout. Il resta immobile près du colonel, et tenant fixé sur la table de jeu un regard morne et stupide.

- « Vous ne pontez plus, chevalier ? » dit le colonel en mêlant les cartes pour une nouvelle taille. - « Je ne suis plus qu'un mendiant, » murmura le chevalier d'une voix tremblante de fureur et de désespoir, et les yeux toujours baissés sur la table, sans voir que les joueurs gagnaient de plus en plus l'avantage sur le banquier.

Le colonel continua à jouer tranquillement. - « Mais vous avez une jolie femme, » dit-il à voix basse sans regarder le chevalier, et mêlant les cartes pour une autre taille. - « Qu'est-ce à dire ? » s'écria le chevalier avec colère. - « Dix mille ducats, ou... votre Angèle, » dit le colonel à moitié tourné pendant qu'il donnait à couper les cartes. - « Vous êtes fou ! » s'écria le chevalier, qui cependant ayant recouvré son sang-froid commençait à s'apercevoir que le colonel perdait continuellement.

- « Je joue vingt mille ducats contre Angèle, » redit tout bas le colonel au chevalier, en cessant pour un instant de battre les cartes. Le chevalier gardait le silence ; le colonel reprit son jeu, et presque toutes les cartes lui furent contraires. - « Ça va ! » dit le chevalier à l'oreille du colonel comme il recommençait la nouvelle taille ; et il poussa la dame sur la table du jeu.

Au premier coup la dame avait perdu. Le chevalier se retira en arrière en grinçant les dents, et alla s'appuyer contre la fenêtre, le désespoir et la mort peints sur tous ses traits.

Le jeu avait cessé. Le colonel s'approcha du chevalier et dit d'un air railleur : - « Eh bien ! qu'avez-vous donc ? » - « Ah ! » s'écria le chevalier hors de lui, « vous m'avez réduit à la mendicité : mais il faut que soyez fou pour supposer que vous ayez pu gagner ma femme. Une femme est-elle une esclave livrée au vain arbitre d'un maître qui dans un égarement infâme ait le pouvoir de la vendre ou de la jouer ? - Mais, en effet, vous auriez dû payer vingt mille ducats si la dame avait gagné. Venez donc, et ayez le désespoir de vous voir repoussé avec horreur par elle ! »

- « Désespérez vous-même, chevalier, » répliqua le colonel d'un ton sardonique ; « désespérez vous-même quand vous la verrez se précipiter dans mes bras joyeuse et ravie, quand vous apprendrez la consécration de notre union et le bonheur qui doit couronner nos plus chers désirs ! - Vous me traitez de fou ! Chevalier, je ne voulais gagner que le droit de vous imposer mes prétentions ! Le consentement de votre femme m'appartient : car sachez que votre femme m'aime depuis long-temps. Apprenez que je suis Duvernet, le fils du voisin de Vertua, élevé avec Angèle, uni à elle par un ardent amour, et séparé d'avec elle par vos séductions sataniques. - Ce ne fut, hélas ! qu'à mon départ pour l'armée qu'Angèle reconnut la sympathie qui nous liait ; j'ai tout appris, il était trop tard !... Une inspiration de l'enfer me dit que je parviendrais à vous ruiner au jeu, voilà pourquoi je m'y suis adonné. Je vous ai suivi jusqu'à Gênes et j'ai réussi ! A présent allons trouver votre femme ! »

Le chevalier était anéanti. Mille poignards lui déchiraient le cœur. Ce secret fatal lui était enfin révélé ; il comprit alors quel excès de souffrance cachée avait dû subir la pauvre Angèle. Il suivit machinalement le colonel, qui précipita ses pas. Lorsqu'ils furent arrivés, comme le colonel avait déjà posé la main sur la porte de la chambre d'Angèle, le chevalier le repoussant vivement s'écria : - « Ma femme dort, voulez-vous troubler son sommeil ? » - « Bah ! » répliqua le colonel, « croyez-vous qu'elle ait jamais goûté un sommeil paisible depuis que vous l'avez vouée à de si misérables angoisses ? » Et le colonel, l'écartant d'une main solide, se disposait à entrer, lorsque Ménars se prosternant à ses pieds s'écria dans un affreux désespoir : - « Par grâce !... par pitié !... après m'avoir réduit à la mendicité,

laissez, laissez-moi ma femme ! »

- « C'est ainsi que le vieux Vertua était devant vous sans qu'il ait pu attendrir votre cœur de pierre. Subissez donc la vengeance du ciel ! » Il dit cela et se dirigea de nouveau vers la chambre d'Angèle.

Le chevalier s'élança d'un bond, poussa la porte avec violence, courut ouvrir les rideaux du lit, et s'écriant : - « Angèle ! Angèle ! » il se pencha sur elle, prit sa main...

Puis s'arrêtant tout à coup saisi d'un tremblement convulsif, il se dressa de toute sa hauteur et cria d'une voix tonnante : - « Regardez ! vous avez gagné le cadavre de ma femme ! »

Le colonel approcha du lit en frémissant.

Angèle gisait froide et pâle. Elle était morte !... la douleur l'avait brisée.....

A cet aspect, le colonel Duvernet poussa un cri lamentable, et se précipita comme un fou hors de cette maison de deuil.

Nul ne l'a jamais revu.

LA VIE D'ARTISTE.

Un des meilleurs tableaux du célèbre Hummel représente une société dans une locanda italienne ; une treille chargée de grappes et de feuilles voluptueusement groupées, une table couverte de flacons et de fruits, auprès de laquelle sont assises, l'une en face de l'autre, deux femmes italiennes. L'une d'elles chante, l'autre joue de la guitare ; entre elles est un *abbate* qui joue le rôle de maître de chapelle. Sa *battuta* suspendue, il attend le moment où la signora achèvera par un long *trillo* la cadence qu'elle fait les yeux levés vers le ciel ; la guitariste suit ses mouvements avec attention, et se prépare à frapper fortement l'accord à la dominante. L'abbé est plein d'admiration ; il jouit délicieusement, et en même temps il attend avec anxiété. Pour rien au monde, il ne voudrait manquer le moment de frapper la mesure. A peine ose-t-il respirer, il voudrait lier les ailes à chaque mouche, à chaque insecte qui le fatigue de son bourdonnement. Aussi la venue de l'hôte affairé qui apporte dans le moment fatal le vin qu'on lui a demandé ne lui semble-t-elle que plus pénible. C'est le désespoir qui se peint pour la première fois sur ses joues vermeilles. Les accidents de la lumière se jouent à travers les pampres de la treille ; elle a une libre issue dans la campagne, et laisse voir un cavalier arrêté devant la locanda, et qui se rafraîchit sans quitter la selle.

J'ai toujours admiré ce charmant tableau ; mais il m'a surtout semblé merveilleux parce qu'il représente fidèlement une scène de ma vie, avec les portraits frappants des personnes qui y figurèrent. On sait que la musique a toujours fait mes délices. Dans mon enfance, je n'avais pas d'autres sentiments, et je passais mes jours et mes nuits à chercher des accords sur le vieux piano fêlé de mon oncle. La musique était peu en honneur dans le petit bourg qu'il habitait, et il ne s'y trouvait personne qui pût m'instruire dans cet art, qu'un vieil organiste opiniâtre, qui ne voyait que les notes mortes et qui me tourmentait avec ses fugues et ses toccades discordes et monotones. Je soutins courageusement ces épreuves, et mon ardeur ne put se ralentir. Souvent l'organiste me reprenait avec aigreur ; mais il n'avait

qu'à jouer un morceau avec sa vieille et vigoureuse manière, et j'étais réconcilié avec lui et avec la musique. Maintes fois, j'éprouvais des impressions singulières ; et certains morceaux du vieux Sébastien Bach produisaient sur moi l'effet d'une histoire de revenants bien terrible et me causaient de ces frissons de terreur auxquels on s'abandonne avec tant de ravissement dans les tendres années de l'enfance. Mais le paradis s'ouvrait devant moi, lorsque, dans les soirées d'hiver, la clarinette de la ville avec ses élèves, soutenus par une couple de dilettanti caducs, venaient donner un concert où je frappais les timbales, emploi qui m'était délégué à cause de la justesse de mon oreille. Depuis, j'ai vu combien ces concerts étaient fous et ridicules. D'ordinaire, mon maître jouait deux concertos de Wolff ou d'Emmanuel Bach, un amateur de clarinette se mettait aux prises avec les compositions de Stamitz, et le receveur des impôts dépensait tant de souffle dans sa flûte qu'il éteignait régulièrement les deux lumières placées sur son pupitre, qu'on était sans cesse forcé de rallumer. Pour le chant, il ne fallait pas y songer ; ce qui causait un grand déplaisir à mon oncle. Il parlait encore avec enthousiasme du temps où les quatre chantres des quatre églises se réunissaient dans la salle de concert pour exécuter l'opéra de *Charlotte à la cour*. Il vantait surtout la tolérance qui présidait à ces réunions ; car, outre les deux chantres des églises catholiques et protestantes qui consentaient à concerter ensemble, il s'en trouvait deux autres qui faisaient partie, l'un de la communion française et l'autre de la communion allemande. Au milieu de ses regrets, mon oncle se souvint qu'il existait dans le bourg une demoiselle de cinquante-cinq ans, qui vivait d'une faible pension qu'elle recevait comme ancienne cantatrice de la cour, et il pensa qu'elle pourrait encore embellir nos concerts. Elle reçut superbement son invitation et se fit long-temps prier. Enfin, elle céda, et consentit à exhumer ses anciens airs de bravoure. C'était une demoiselle singulière ; sa petite et maigre personne est encore vivante dans ma mémoire. Elle avait coutume d'entrer fort gravement, sa partie à la main, et d'incliner moelleusement le haut de son corps pour saluer l'assemblée. Elle portait une bizarre coiffure, au-devant de laquelle était attaché un bouquet de fleurs de pâte d'Italie, qui tremblotait et vacillait tandis qu'elle chantait. Quand elle avait terminé son

morceau au bruit des applaudissements, elle remettait sa partie à mon maître, à qui il était alors permis de puiser dans la tabatière de porcelaine de l'ancienne cantatrice de la cour ; faveur qu'il recevait en apparence avec toute l'humilité concevable : mais dès qu'elle s'était éloignée et que mon oncle, qui s'était déclaré son admirateur, s'était retiré dans sa chambre, le vieil organiste se mettait à parodier le chant défectueux de la cantatrice, ce qu'il faisait de la façon du monde la plus mordante et la plus burlesque.

Mon maître l'organiste méprisait souverainement le chant ; et je partageais ce mépris qui ne faisait qu'ajouter à ma rage musicale. Il m'instruisit avec le plus grand zèle dans le contrepoint, et bientôt, je composai les fugues les plus difficiles. J'étais un jour en train d'exécuter une de mes compositions - c'était le jour de la fête de mon oncle - lorsqu'un domestique de l'auberge voisine entra pour nous annoncer deux dames étrangères qui venaient d'arriver. Et avant que mon oncle eût pu quitter sa robe de chambre à fleurs, les deux dames entrèrent. On sait combien l'apparition des étrangers produit d'effet sur les habitants des petites villes ; la vue de ces deux femmes était bien faite pour causer quelque émotion, et leur présence m'agita d'une façon singulière. Qu'on se figure deux Italiennes sveltes et élancées, habillées de mille couleurs, selon la dernière mode, se présentant avec hardiesse comme des virtuoses, et cependant avec grâce ; elles s'avancèrent vers mon oncle et lui adressèrent quelques paroles harmonieuses et sonores. Mon oncle ne comprit pas un seul mot ; il se recula avec embarras et montra de la main le sofa. Elles prirent place, et se dirent l'une à l'autre quelques mots qui résonnaient comme de la musique. Enfin, elles firent comprendre à mon oncle qu'elles étaient cantatrices, qu'elles voyageaient pour donner des concerts, et qu'elles venaient s'adresser à lui pour qu'il les aidât dans leur entreprise musicale.

Tandis qu'elles se parlaient, j'avais entendu leurs prénoms, et il me semblait que je pouvais déjà mieux les comprendre. Laretta semblait la plus âgée ; elle regardait autour d'elle avec des yeux étincelants, et elle parlait à mon pauvre oncle abasourdi, avec une volubilité entraînante et en multipliant ses gestes vifs et gracieux. Elle n'était pas fort grande, mais voluptueusement arrondie, et mon œil se perdit plus d'une fois

dans des charmes qui ne m'avaient encore jamais frappé. Térésina, plus grande, plus élancée, au visage long et sérieux, parlait peu et se faisait mieux comprendre. De temps en temps, elle souriait d'un air singulier ; il semblait qu'elle prît plaisir à voir mon bon oncle qui s'efforçait de s'ensevelir au fond de sa robe de chambre de soie à grand ramage. Enfin elles se levèrent : mon oncle promit d'arranger le concert pour le troisième jour, et fut invité ainsi que moi qui leur avais été présenté comme un jeune virtuose, à venir le soir prendre la *ciocolata* chez les deux sœurs.

Nous descendîmes lentement les marches de l'escalier, et nous arrivâmes chez les deux Italiennes, un peu émus, comme des gens exposés à courir une aventure. Après que mon oncle, qui s'était longuement préparé, eût dit sur l'art beaucoup de belles choses que personne ne comprit ; après qu'un chocolat bouillant m'eût deux fois brûlé la langue, douleur que j'endurai sans mot dire avec la constance de Scévola, Lauretta annonça qu'elle voulait nous chanter quelque chose. Térésina prit la guitare, s'accorda et toucha quelques accords. Jamais je n'avais entendu cet instrument, et le son sourd et mystérieux que rendaient les cordes vibra profondément dans mes oreilles. Lauretta commença sur un ton très-bas qu'elle soutint jusqu'au fortissimo, et qui se termina brusquement par une octave et demie, en un jet hardi et compliqué. Je me souviens encore des paroles du début : « *Sento l'amica speme.* » Je sentais ma poitrine se nouer ; jamais je n'avais soupçonné de semblables effets ! Mais quand Lauretta s'éleva toujours avec plus de liberté et de hardiesse sur les ailes du chant, quand les tons devinrent de plus en plus éclatants, le sentiment de la musique, si longtemps mort et vide dans mon âme, se réveilla et embrasa mon cœur. Ah ! je venais d'entendre, pour la première fois, un accent musical. - Les deux sœurs se mirent à chanter ensemble les duos purs et graves de l'abbé Steffani. L'alto plein et sonore de Térésina pénétrait jusqu'au fond de mon âme. Je ne pouvais réprimer mes mouvements intérieurs, les larmes coulaient de mes yeux en abondance. En vain mon oncle me lançait-il des regards mécontents ; je n'y donnais nulle attention, j'étais hors de moi. Les deux cantatrices se complaisaient à mon émotion ; elles s'informèrent de mes études musicales : j'eus honte de mes leçons, et je m'écriai avec la hardiesse que donne

l'enthousiasme que j'entendais pour la première fois la musique ! - *Il bon fanciullo*, murmura Lauretta avec un accent doux et touchant. De retour au logis, je fus saisi d'une sorte de rage ; je ramassai toutes les toccades et toutes les fugues que j'avais rabotées, j'y joignis même quarante-cinq variations sur un canon composé par l'organiste, et je jetai le tout au feu, m'abandonnant à un rire infernal lorsque je vis ces milliers de notes courir en étincelles flamboyantes sur les cendres noires et carbonisées de mes cahiers. Alors je m'assis au piano, et j'essayai d'imiter d'abord les sons de la guitare, puis de répéter le chant des deux sœurs.

- Cesseras-tu bientôt de nous déchirer les oreilles ? s'écria mon oncle qui apparut subitement à minuit dans ma chambre. En même temps, il éteignit les deux lumières et regagna son appartement qu'il venait de quitter. Il fallut obéir. Le sommeil m'apporta le secret du chant. - Je le crus du moins, car je chantai miraculeusement : *Sento l'amica speme*. Le lendemain, dès le matin, mon oncle avait déjà recruté tout ce qui savait tenir un archet ou souffler dans une flûte. Il mettait de l'orgueil à montrer combien notre musique était bien organisée ; mais il joua de malheur. Lauretta mit une grande scène sur le pupitre ; dès le récitatif, tous les exécutants se trouvèrent en confusion ; aucun d'eux n'avait une idée de l'accompagnement. Lauretta criait, tempêtait ; elle pleurait de colère et d'impatience. L'organiste était au piano ; elle l'accabla des reproches les plus amers : il se leva, et gagna la porte en silence. La clarinette de la ville, que Lauretta avait traitée d'*asino maledetto*, mit son instrument sous son bras et son chapeau sur sa tête. Il se dirigea également vers la porte, et fut suivi des musiciens, qui mirent leurs archets dans les cordes et dévissèrent leurs embouchures. Les seuls dilettanti restaient à leur place, et le receveur des impôts s'écria d'un ton lamentable : - O Dieu, quel jour funeste ! - Toute ma timidité m'avait abandonné, je barrai le chemin à la clarinette, et je la suppliai, je la conjurai de rester, et je lui promis, tant ma crainte était grande, de lui faire six menuets avec un double trio pour le bal de la ville. - Je parvins à l'adoucir. Il revint à son pupitre, ses camarades l'imitèrent, et bientôt l'orchestre fut rétabli ; l'organiste seul manquait. Il traversait lentement le marché ; mais aucun signe, aucun cri ne le décidèrent à rétrograder. Térésina avait regardé toute cette

scène en se mordant les lèvres pour ne pas rire, et Lauretta, dont la colère était passée, partageait l'hilarité de sa sœur. Elle loua beaucoup mes efforts, et me demanda si je jouais du piano ; avant qu'il me fût possible de répondre, elle m'avait déjà poussé à la place de l'organiste. Jamais je n'avais accompagné le chant ni dirigé un orchestre. Térésina s'assit auprès de moi, et me donna chaque fois la mesure ; je recevais sans cesse de nouveaux encouragements de Lauretta ; l'orchestre s'échauffa, et le concert alla de mieux en mieux : dans la seconde partie, on s'entendit parfaitement, et l'effet que produisit le chant des deux sœurs paraissait incroyable. Elles étaient mandées à la Résidence, où de grandes solennités devaient avoir lieu pour le retour du prince ; elles consentirent à rester parmi nous jusqu'au jour de leur départ pour la capitale, et nous eûmes ainsi plusieurs concerts. L'admiration du public alla jusqu'au délire. La vieille cantatrice de la cour fut seule mécontente, et prétendit que ces cris impertinents ne méritaient pas le nom de chant. Mon organiste disparut complètement ; et moi, je fus le plus heureux des hommes ! - Je passais tout le jour auprès des deux dames, je les accompagnais et je transposais des partitions à leur voix, pour leur usage, pendant leur séjour à la Résidence. Lauretta était mon idéal ; ses caprices, ses humeurs, sa violence inouïe, ses impatiences de virtuose au piano, je supportais tout avec résignation ! Elle, elle seule m'avait ouvert les vraies sources de la musique.

Je me mis à étudier l'italien et à m'essayer dans la canzonetta. Quel était mon ravissement lorsque Lauretta chantait mes compositions ! souvent il me semblait que les chants que j'entendais ne m'appartenaient pas, et qu'ils avaient germé dans l'âme de Lauretta. Pour Térésina, j'avais peine à m'habituer à elle ; elle ne chantait que rarement, paraissait faire peu de cas de tous mes efforts, et quelquefois même il me semblait que j'étais l'objet de sa dérision. Enfin l'époque de leur départ approcha. Ce fut alors que je sentis tout ce que Lauretta était pour moi, et que je vis qu'il m'était impossible de me séparer d'elle. J'avais une voix de ténor assez passable, peu exercée il est vrai, mais qui s'était formée près d'elle bien rapidement. Souvent je chantais avec Lauretta de ces *duettini* italiens dont le nombre est infini. Le jour du départ nous chantâmes ensemble un morceau qui commençait ainsi : *Senza di te, ben mio, vivere*

non poss'io. Je tombai aux pieds de Lauretta ; j'étais au désespoir ! Elle me releva en me disant : « Mais, mon ami, faut-il donc que nous nous séparions ? » Je l'écoutai avec un étonnement extrême. Elle me proposa de partir avec elle et Térésina pour la Résidence : car, disait-elle, je serais toujours forcé de quitter ma petite ville si je voulais m'adonner à la musique. Qu'on se figure un malheureux qui se précipite dans un abîme sans fond, sans espoir de conserver la vie, et qui, au moment de recevoir le coup qui doit terminer ses jours, se trouve tout à coup dans un riant bocage, où des voix chéries le saluent des plus doux noms : telle était l'impression que je venais d'éprouver. Partir avec elle pour la Résidence ! ce fut là mon unique pensée. Je fis si bien que je parvins à persuader à mon oncle que ce voyage m'était indispensable. Il se rendit à mes instances, et il promit même de m'accompagner. Mon mécompte fut extrême. Je ne pouvais lui découvrir mon dessein de voyager avec les deux cantatrices ; un catarrhe qui survint à mon oncle me sauva. Je partis seul jusqu'à la première poste, où je m'arrêtai pour attendre ma déesse. Une bourse bien garnie me permettait de tout préparer convenablement. Je voulais accompagner les deux cantatrices à cheval, comme un paladin ; j'avais acheté une monture assez belle, et je courus à leur rencontre. Bientôt je vis s'avancer lentement leur petite voiture à deux places. Les deux sœurs en occupaient le fond, et sur le siège était assise leur soubrette, la courte et grosse Gianna, brune Napolitaine. En outre, la voiture était chargée d'une multitude de caisses, de cartons et de paniers, dont les deux dames ne se séparaient jamais ; deux petits épagneuls jappaient sur les genoux de Gianna, et me saluèrent de leurs aboiements. Tout se passa fort heureusement jusqu'à la dernière station de poste, où mon coursier eut la velléité de retourner au village où je l'avais pris. J'employai en vain tous les moyens pour mettre un terme à ses bonds et à ses courbettes, Térésina, penchée hors de la voiture, riait aux éclats, tandis que Lauretta se cachait le visage de ses deux mains, en s'écriant que ma vie était en péril. Son désespoir redoubla mon courage, j'enfonçai mes éperons dans les flancs du coursier ; mais, au même instant, je fus lancé à quelques pas sur la poussière. Le cheval demeura alors immobile, et me contempla, le cou tendu, d'un air passablement sardonique. Je ne pouvais me relever, le cocher vint à mon

aide ; Lauretta s'était élancée de la voiture ; elle criait, elle pleurait à la fois, et Térésina ne cessait de rire jusqu'aux larmes. Je m'étais foulé le pied, et il m'était impossible de remonter à cheval. Comment continuer le voyage ? On attacha ma monture derrière le carrosse, dans lequel je me plaçai à grand-peine. La voiture était étroite, déjà encombrée par les deux femmes et par le bagage, et l'on entendait à la fois les lamentations de Lauretta, les éclats de rire de Térésina, le bavardage de la Napolitaine, les aboiements des chiens et les cris que m'arrachait la douleur. Térésina s'écria qu'elle ne pouvait endurer plus long-temps cette situation ; d'un bond elle s'élança hors de la voiture, détacha mon cheval, s'assit de côté sur la selle et se mit à galoper devant nous. Je dois avouer qu'elle maniait son palefroi avec une habileté extrême ; la noblesse de sa tournure et la grâce de son maintien se déployaient avec plus d'avantage ; elle se fit donner sa guitare ; et, passant les rênes autour de son bras, elle chanta les premières strophes de la *Profecia del Pireneo*, cette altièra romance espagnole de don Juan Baptiste de Arriaza :

Y oye que el gran rugido
Es ya trueno en los campos de Castilla,
En las Asturias bèlico alarido,
Voz de venganza en la imperial Sevilla ;
Junto à Valencia es rayo,
Y terremoto horrisons en Moncàyo..

Mira en hares guerreras,
La España toda hieriendo hasta sus fines,
Batir tambores, tremolar banderas,
Estallar bronces, resonar clarines,
Y aun las antiguas lanzas
Salir del polvo à renovar venganzas !

Sa robe de soie, d'une couleur éclatante, flottait en plis ondoyants, et les plumes blanches qui surmontaient son chapeau, s'agitaient çà et là comme balancées par les accords de sa voix. Je ne pouvais me lasser de la contempler, bien que Lauretta la traitât de folle et d'écervelée ; elle vola ainsi sur la route en nous précédant, et ne rentra dans la voiture qu'après des portes de la ville.

On me vit alors dans tous les concerts, à tous les opéras ; je

nageais dans la musique ; j'étais le répétiteur assidu de tous les duos, de toutes les ariettes et de tous les morceaux qu'il leur plaisait d'exécuter. Une prompte et étonnante révolution s'était opérée en moi. J'avais dépouillé toute ma timidité de provincial, et je dirigeais la partition au piano, comme un maestro, chaque fois que ma dona chantait une scène. Mon esprit tout entier, mes pensées n'étaient plus que de douces mélodies. J'écrivais sans relâche des canzonnettes et des airs que Lauretta chantait dans sa chambre. - Mais, pourquoi refusait-elle de chanter en public des morceaux de ma composition ? Quelquefois, Térésina apparaissait à ma mémoire sur un cheval fougueux, avec une lyre, comme la muse elle-même ; et j'écrivais alors involontairement des chants graves et austères. Il est vrai que Lauretta jouait avec les tons comme une fée qui se balance en chantant sur la pointe des fleurs. Rien ne lui était impossible ; elle surmontait toutes les difficultés. Térésina ne faisait jamais une roulade ; la simple note, mais un ton pur, long-temps soutenu, qui pénétrait dans l'âme comme un rayon de vive lumière. Je ne sais comment j'avais pu la méconnaître aussi long-temps.

Le jour du concert, au bénéfice des deux sœurs, arriva ; Lauretta chanta avec moi une grande scène d'Anfossi. J'étais, comme d'ordinaire, au piano. Le dernier final arriva. Lauretta déploya toutes les ressources de l'art ; le rossignol n'eût pas trouvé des accents plus flexibles, des notes mieux soutenues, des roulades plus sonores. Cette fois même, cette perfection me sembla durer trop long-temps ; je sentais un léger frisson. Au même instant, Lauretta prit haleine pour passer au *a tempo* par une brillante fioriture. Le diable m'égara ; des deux mains je frappai un accord, l'orchestre suivit ; ce fut fait de la fioriture qui devait tout enlever. Lauretta, me jetant des regards de fureur, saisit la partition, me la lança si violemment à la tête, que les feuilles volèrent au hasard dans la salle, et s'échappa à travers l'orchestre en se renversant sur les musiciens et les instruments. Dès que le *tutti* fut achevé, je courus la rejoindre ; je la trouvai en larmes ; elle pleurait et trépignait à la fois.

- Loin de moi, misérable ! me cria-t-elle ; tu es le démon qui m'a ravi ma réputation et mon honneur ! éloigne-toi, monstre, ne reparais jamais devant mes yeux !

A ces mots, elle s'élança sur moi, et je m'échappai en toute

hâte. Pendant la seconde partie du concert, Térésina et le maître de chapelle parvinrent enfin à adoucir cette belle en furie ; et elle exigea seulement que je quittasse le piano. Dans le dernier duo que chantaient les deux sœurs, Laretta exécuta enfin son trille d'harmonie que j'avais fait manquer ; elle fut immensément applaudie, et recouvra sa bonne humeur. Cependant je ne pouvais oublier le mauvais traitement que j'avais reçu de Laretta en présence de tant de personnes étrangères, et je résolus de regagner dès le lendemain ma ville natale. J'étais occupé à préparer mon bagage, lorsque Térésina entra dans ma chambre. En me voyant ainsi occupé, elle s'écria avec étonnement : - Eh quoi ! veux-tu donc nous quitter ! Je lui déclarai que l'offense que j'avais reçue de Laretta ne me permettait plus de rester avec elle.

- Ainsi, dit Térésina, une folie dont Laretta se repent déjà, t'éloigne de nous ? Où pourras-tu mieux vivre dans ton art qu'avec nous deux ? Il ne dépend que de toi d'empêcher Laretta de te traiter ainsi à l'avenir. Tu es trop doux, trop faible avec elle ; et surtout, tu mets trop haut son talent. Elle a une voix assez agréable et beaucoup de charme, cela est vrai ; mais ces singulières et interminables fioritures, ces bonds aventureux, ces trilles évaporés, tout ce papillotage qu'elle emploie et qu'on admire, ne ressemble-t-il pas aux sauts périlleux d'un danseur de cordes ? Est-ce ainsi qu'on touche notre cœur et qu'on pénètre dans notre âme ? Pour moi, tous ces agréments dont elle fait tant de cas, je ne puis les souffrir ; ils m'obsèdent et m'oppressent. Et puis ce gravissement subit dans la région des trois traits, n'est-ce pas un abus de la voix humaine qui n'est touchante que lorsqu'elle reste vraie ? Pour moi, je ne prise que les tons moyens et la basse. Un son pénétrant, un *portamento di voce* me ravit par-dessus toutes choses : point de broderie inutile, une exposition ferme qui part de l'âme, c'est là le chant véritable, et c'est ainsi que je chante ! Si tu n'aimes plus Laretta, songe à Térésina qui t'aime tant parce que tu seras un maestro et un compositeur, d'après ta propre manière et selon l'impulsion de ton génie. Ne te fâche pas ; tous les airs maniérés et tes canzonnettes ne valent pas ce morceau.

Térésina me chanta alors, de sa voix pleine et sonore, une cantate sacrée que j'avais composée quelques jours auparavant.

Jamais je n'avais soupçonné que cette composition contiendrait autant d'effets. Les sons de sa voix agitaient tout mon être, des larmes de ravissement s'échappaient de mes yeux ; je pris la main de Térésina, je la pressai mille fois contre mes lèvres, et je jurai de ne jamais me séparer d'elle. Lauretta vit d'un œil jaloux ma liaison avec Térésina, mais elle se contenta ; elle avait besoin de moi, car, en dépit de tout son talent, elle n'était pas en état d'étudier seule ; elle lisait mal, et elle n'était pas fort assurée de la mesure. Térésina, au contraire, lisait tout à livre ouvert, et son tact musical tenait des prodiges. Jamais Lauretta ne montrait plus d'opiniâtreté et de violence que lorsque je l'accompagnais. Jamais, pour elle, je ne frappais un accord à propos ; elle regardait l'accompagnement comme un mal nécessaire ; jamais on ne devait entendre le piano, il devait toujours céder à la voix, et changer de mesure chaque fois qu'une autre fantaisie lui courait dans la tête. Je m'opposai avec fermeté à ses caprices, je combattis ses emportements ; je lui démontrai qu'il n'y avait pas d'accompagnement sans énergie, et que la mesure était le guide indispensable du chant. Térésina me secondait fidèlement. Je ne composais plus que des morceaux d'église, et je donnais tous les *sol*i à la voix de basse.

Nous parcourûmes tout le midi de l'Allemagne. Dans une petite ville, nous trouvâmes un tenor italien, qui venait de Milan et qui se rendait à Berlin. Les deux dames furent ravies de trouver un compatriote ; il ne se sépara plus d'elles, s'attacha particulièrement à Térésina et, à mon grand chagrin, je me vis réduit à un rôle secondaire. Un jour, je me disposais à entrer dans la chambre commune, une partition sous mon bras, lorsque j'entendis un colloque animé entre les deux cantatrices et le tenor. Mon nom fut prononcé ; je tressaillis et j'écoutai. Je comprenais déjà si bien l'italien, que pas un mot ne m'échappa. Lauretta conta la catastrophe du concert où je lui avais dérobé un succès par un accord frappé mal à propos.

- *Asino tedesco !* s'écria le tenor. J'eus peine à me contraindre, tant j'éprouvais l'envie d'entrer subitement et de jeter le chanteur italien par la fenêtre ! Je me retins. Lauretta continua : elle raconta qu'elle avait voulu me chasser, mais que mes prières l'avaient touchée, et qu'elle avait consenti par compassion à me laisser étudier le chant auprès d'elle. A mon grand étonnement, Térésina confirma les paroles de Lauretta.

- C'est un bon garçon, dit-elle. Maintenant, il est amoureux de moi, et il écrit tout pour l'alto. Il a quelque talent, mais il faut qu'il se débarrasse de ce je ne sais quoi de raide et d'empesé qui est particulier aux Allemands. J'espère faire de lui un compositeur qui écrira le contr'alto, car les morceaux nous manquent ; ensuite je le planterai là. Il est horriblement ennuyeux avec ses tendresses et ses soupirs, et il ne me tourmente pas moins avec ses compositions qui sont souvent misérables.

- Pour moi, dit Lauretta, Dieu merci, je suis débarrassée de lui. Tu sais, Térésina, comme il m'a obsédée avec ses duos et ses ariettes !

Lauretta commença alors un duo de ma composition, qu'elle avait fort vanté. Térésina prit la seconde voix, et elles se mirent à parodier mon chant et mes gestes de la façon la plus cruelle. Le tenor riait si brusquement que la salle retentissait des éclats de sa voix. Une sueur froide inonda tout mon corps ; je regagnai sans bruit ma chambre, dont la fenêtre donnait sur une petite rue voisine où se trouvait la maison de poste. Une voiture publique était déjà préparée, et les voyageurs devaient partir dans une heure. Je fis aussitôt mon bagage, je payai l'hôte, et je montai en voiture. En passant dans la grande rue, je vis les deux cantatrices à la fenêtre avec le tenor, je m'enfonçai dans le fond de la voiture, et je pensai avec joie à l'effet que produirait la lettre que j'avais laissée pour elles à l'auberge. Jamais je n'aurais soupçonné Térésina d'une telle fausseté ! cette charmante figure ne s'est jamais éloignée de ma pensée ; il me semble encore la voir, chantant des romances espagnoles, gracieusement assise sur le fougueux cheval gris pommelé, qui caracolait aux accords de la guitare. Je me souviens encore de la singulière impression que produisit sur moi cette scène, j'en oubliai le mal que je ressentais ; Térésina captivait tous mes sens ; je la voyais devant moi comme une créature supérieure. De tels moments pénètrent profondément dans la vie, et laissent une impression que le temps, loin d'affaiblir, ne fait que colorer plus vivement. Si jamais j'ai composé ma romance énergique et fière, assurément l'image de Térésina et de son palefroi s'est présentée en ce moment à ma pensée.

.....
.....

Il y a deux ans, lorsque j'étais sur le point de quitter Rome, je fis une petite tournée à cheval dans la campagne romaine. Je vis une jolie fille devant la porte d'une locanda, et j'eus la fantaisie de me faire donner un verre de vin par cette charmante enfant. J'arrêtai mon cheval devant la porte, sous l'épaisse tonnelle où se prolongeaient de longs jets de lumières. J'entendis de loin les sons de la guitare et un chant animé. J'écoutais attentivement, car les deux voix de femme produisaient sur moi une impression singulière, et réveillaient des souvenirs confus que je ne pouvais démêler. Je descendis de cheval, et je m'avançai lentement, m'enfonçant à chaque son dans la tonnelle d'où partaient ces accents. La seconde voix cessa de se faire entendre. La première chanta seule une canzonnetta. Plus je m'approchais, moins les accents de cette voix me semblaient inconnus. La cantatrice était engagée dans un final brillant et compliqué. C'était un labyrinthe de gammes ascendantes et descendantes, une pluie semée de notes disparates ; enfin elle soutint longuement un ton. Mais tout à coup une voix de femme éclata en reproches, en juréments et en paroles glapissantes. Un homme répondit, un autre se mit à rire. Une seconde voix de femme se mêla à la dispute, qui devenait de plus en plus folle, et s'animait de toute la *rabbia* italienne ! Enfin, je me trouve tout près de l'extrémité de la tonnelle ; un homme accourt et me jette presque à la renverse : il me regarde, et je reconnais le bon abbé Ludovico, un de mes amis de Rome.

- Qu'avez-vous donc ? au nom du ciel ! lui dis-je.

- Ah ! signor maestro ! signor maestro ! s'écrie-t-il, sauvez-moi ; défendez-moi contre cette furie, ce crocodile, ce tigre, cette hyène, cette diablesse de fille ! je lui marquais la mesure d'une canzonnette d'Anfossi ; il est vrai qu'en frappant trop tôt l'accord, je lui ai coupé son trille ; mais aussi pourquoi me suis-je avisé de regarder les yeux de cette divinité infernale ! Que le diable emporte tous les finals !

Je pénétrai fort ému, avec l'abbé, sous la vigne, et je reconnus, au premier coup d'œil, les deux sœurs, Lauretta et Térésina. Lauretta criait et tempêtait encore ; Térésina avait le teint moins animé : l'hôte, ses bras nus arrondis sur sa poitrine, les regardait en riant, tandis que la jeune servante garnissait la table de nouveaux flacons. Dès que les cantatrices m'aperçurent, elles vinrent se jeter dans mes bras.

- Ah ! signor Téodoro, s'écrièrent-elles à la fois ; et elles me comblèrent de caresses. Toutes les querelles cessèrent.

- Voyez, dit Lauretta à l'abbé, c'est un compositeur gracieux comme un Italien, énergique comme un Allemand. Les deux sœurs s'interrompirent tour à tour avec vivacité, se mirent à conter les heureux jours que nous avons passés ensemble, vantèrent mes profondes connaissances musicales, et convinrent qu'elles n'avaient jamais rien chanté avec autant de plaisir que les morceaux de ma composition. Enfin Térésina m'annonça qu'elle était engagée par un impresario comme première cantatrice tragique, pour le prochain carnaval ; mais qu'elle ne jouerait que sous la condition que la composition d'un opéra seria me serait confiée ; car, disait-elle, la musique grave était mon fait et mon élément véritable. Lauretta, au contraire, prétendait qu'il serait fâcheux que j'abandonnasse le genre qui me convenait particulièrement, et que je ne me vouasse pas exclusivement à l'opéra-buffa ; elle était engagée comme Prima Donna pour cette sorte d'opéra, et elle jura qu'elle ne chanterait rien qui ne fût écrit de ma main. De notre séparation et de ma lettre, il n'en fut pas question. Tout ce que je me permis, ce fut de rapporter à l'abbé comment, plusieurs années auparavant, un final d'Anfossi m'avait valu un traitement semblable à celui qu'il venait d'éprouver. Je traitai ma rencontre avec les deux sœurs dans le ton tragi-comique, et tout en plaisantant sur nos rapports passés, je leur fis sentir de quel poids d'expérience et de raison les années m'avaient chargé. - Il est très-heureux, leur dis-je, que j'aie fait manquer autrefois le fameux final, car les choses étaient arrangées de manière à durer pendant l'éternité, et je crois que, sans cette circonstance, je serais encore assis au piano de Lauretta.

- Mais aussi, signor ! répliqua l'abbé, quel maestro a le droit de dicter des lois à la Prima Donna ? et d'ailleurs, votre faute commise dans un concert public était bien plus grande que la mienne, en petit comité sous cette vigne. Après tout, je n'étais maître de chapelle qu'en idée, et sans ces deux jolis yeux qui m'avaient étourdi, je n'aurais jamais commis une telle ânerie.

Ces paroles de l'abbé produisirent un effet merveilleux, car les yeux de Lauretta, qui brillaient encore de colère, s'adoucirent tout à coup et prirent une expression de tendresse.

Nous demeurâmes tout le soir ensemble. Il n'y avait pas

moins de quatorze ans que je m'étais séparé des deux sœurs, et quatorze ans changent beaucoup de choses. Lauretta avait passablement vieilli, cependant elle n'était pas encore tout-à-fait dépourvue de charmes. Térésina s'était mieux conservée, et elle n'avait rien perdu de sa jolie taille. Elles étaient encore toutes deux vêtues de couleurs bigarrées, et leur toilette, exactement la même que jadis, avait aussi quatorze ans de moins qu'elles. A ma prière, Térésina chanta quelques-uns de ces airs graves qui m'avaient si fortement saisi autrefois ; mais il me sembla qu'ils avaient autrement retenti dans mon âme ; et le chant de Lauretta, bien que sa voix n'eût pas sensiblement perdu de son étendue et de sa force, était entièrement différent de celui dont j'avais conservé le souvenir. Le sentiment de comparaison entre une impression conservée et une réalité moins attrayante, me disposait peu en faveur des deux sœurs, dont l'extase apprêtée, l'admiration exagérée et la tendresse peu sincère m'étaient déjà connues. Le jovial abbé qui jouait, auprès des deux cantatrices, le doux rôle d'amoroso, en choyant toutefois la bouteille, me rendit ma bonne humeur, et la joie présida à notre réunion. Les deux sœurs m'engagèrent avec instance à revenir au plus tôt pour leur faire quelques parties à leurs voix ; mais je quittai Rome sans leur faire visite.

Et cependant c'étaient elles qui avaient réveillé en moi le sentiment de la musique et une foule d'impressions et d'idées musicales ! mais c'est là justement ce qui m'empêcha de les revoir.... Chaque compositeur conserve sans doute une impression profonde que le temps ne peut affaiblir. Le génie de l'harmonie lui parla une première fois, ce fut l'accent magique qui lui révéla la puissance de son âme. Qu'une cantatrice fasse entendre à l'artiste des mélodies qui échauffent son cœur, l'avenir commence aussitôt pour lui. Mais c'est notre lot, à nous pauvres et faibles mortels, garrottés sur la terre, de vouloir renfermer dans le cercle étroit de notre misérable réalité, ce qui est céleste et infini. Que cette cantatrice devienne notre maîtresse ou même notre femme ! le charme est détruit, et cette voix mélodieuse qui nous ouvrait les portes du ciel, sert à exprimer des plaintes vulgaires, à gronder pour un verre cassé ou pour une tache sur un habit neuf ! Heureux le compositeur qui ne revoit jamais dans cette vie terrestre, celle qui a allumé en lui le feu sacré de l'art, par une puissance mystérieuse qui

s'ignore elle-même ! Qu'il gémissé d'être éloigné d'elle, qu'il languisse, qu'il se désespère, la figure de l'enchanteresse qu'il a perdue lui apparaîtra toujours comme un ton admirable et céleste ; elle vivra éternellement pour lui, couronnée de jeunesse et de beauté ; elle l'entourera d'un nuage de mélodies qui se renouvelleront sans cesse ; elle sera l'idéal parfait dont l'image se réfléchira dans tous les objets extérieurs, et qui les colorera d'un reflet délicieux !

LA LEÇON DE VIOLON.

J'ÉTAIS à Berlin, très-jeune, j'avais seize ans, et je me livrais à l'étude de mon art, du fond de l'âme, avec tout l'enthousiasme que la nature m'a départi. Le maître de chapelle Haak, mon digne et très-rigoureux maître, se montrait de plus en plus satisfait de moi. Il vantait la netteté de mon coup d'archet, la pureté de mes intonations ; et bientôt il m'admit à jouer du violon à l'orchestre de l'Opéra et dans les concerts de la chambre du roi. Là j'entendais souvent Haak s'entretenir avec Duport, Ritter et d'autres grands maîtres, des soirées musicales que donnait le baron de B***, et qu'il arrangeait avec tant d'aptitude et de goût que le roi ne dédaignait pas de venir quelquefois y prendre part. Ils citaient sans cesse les magnifiques compositions de vieux maîtres presque oubliés qu'on n'entendait que chez le baron, - qui possédait la plus rare collection de morceaux de musique anciens et nouveaux ; - et s'étendaient avec complaisance sur l'hospitalité splendide qui régnait dans la maison du baron, sur la libéralité presque incroyable avec laquelle il traitait les artistes. Ils finissaient toujours par convenir d'un commun accord qu'on pouvait le nommer avec raison l'astre qui éclairait le monde musical du Nord.

Tous ces discours éveillaient ma curiosité ; elle s'augmentait encore bien davantage lorsqu'au milieu de leur entretien les maîtres se rapprochaient l'un de l'autre, et que, dans le bourdonnement mystérieux qui s'élevait entre eux, je distinguais le nom du baron, et que, par quelques mots qui m'arrivaient à la dérobée, je devinais qu'il était question d'études et de leçons musicales. Dans ces moments-là, je croyais surtout apercevoir un sourire caustique errer sur les lèvres de Duport ; et mon maître était surtout l'objet de toutes les plaisanteries dont il se défendait faiblement jusqu'au moment où, appuyant son violon sur son genou pour le mettre d'accord, il s'écriait en souriant : - Après tout, c'est un charmant homme !

Je n'y tins plus. Au risque de me faire éconduire un peu rudement, je priai le maître de chapelle de me présenter au baron, et de m'emmener lorsqu'il allait à ses concerts.

Haak me toisa avec de grands yeux. Je voyais déjà l'orage gronder dans ses regards ; mais tout à coup sa gravité fit place à un singulier sourire. - Bon ! dit-il. Peut-être as-tu raison. Il y a de bonnes choses à apprendre du baron. Je lui parlerai de toi, et je pense qu'il consentira à te recevoir ; car il aime assez à recevoir les jeunes artistes.

Quelques jours après, je venais de jouer avec Haak quelques concertos très-difficiles ; il me prit mon violon des mains, et me dit : - Allons, Carl ! c'est ce soir qu'il faut mettre ton habit des dimanches et des bas de soie. Viens me trouver : nous irons ensemble chez le baron. Il s'y trouvera peu de monde, et c'est une bonne occasion pour te présenter.

Le cœur me battait de joie ; car j'espérais, sans trop savoir pourquoi, apprendre là quelque chose d'inouï, d'extraordinaire.

Nous allâmes. Le baron, un homme de moyenne taille, passablement vieux en habit à la française brodé de toutes couleurs, vint à nous dès que nous entrâmes dans le salon, et secoua cordialement la main de mon maître.

Jamais je n'avais ressenti autant de respect véritable, éprouvé une impression plus favorable à la vue d'un homme de distinction. On lisait dans les traits du baron une pleine expression de bonhomie et de bonté, tandis que dans ses yeux brillait ce feu sombre qui trahit toujours l'artiste pénétré de son art. Toute ma timidité de jeune homme disparut en un instant.

- Comment allez-vous, mon bon Haak ; avez-vous bien travaillé mon concerto ? dit le baron d'une belle voix sonore. - Eh bien ! nous verrons demain ! - Ah ! voilà sans doute le jeune homme, le brave petit virtuose dont vous m'avez parlé ?

Je baissai les yeux avec honte ; je sentais mes joues rougir et brûler.

Haak prononça mon nom, fit l'éloge de mes dispositions, et parla de mes progrès rapides.

- Ainsi, dit le baron en se tournant vers moi, c'est le violon que tu as choisi pour ton instrument, mon garçon ? - Mais as-tu bien pensé que le violon est le plus difficile de tous les instruments qui aient jamais été inventés ? Sais-tu que cet instrument cache, sous sa simplicité presque misérable, les plus voluptueux trésors de tons que la nature ait produits ; que ces cordes et ce bois sont un tout merveilleux qui ne se révèle qu'à un petit nombre d'hommes élus du ciel ? Sais-tu certainement, ton

esprit te le dit avec fermeté, que tu pénétreras au fond de ce mystère ? - D'autres que toi, et en grand nombre, ont cru à leur vocation, et sont restés toute leur vie de pitoyables racleurs. Je ne voudrais pas te voir augmenter le nombre de ces malheureux, mon fils. - Bon ! tu vas me jouer quelque chose ; je te dirai où tu en es, et tu suivras mon conseil. Il t'arrivera peut-être ce qui est arrivé à Carl Stamitz, qui rêvait des miracles qu'il devait faire un jour sur son violon : je lui ouvris l'intelligence, et vite, vite il jeta son violon sous le poêle, prit la basse, et fit bien. Sur cet instrument-là il pouvait étendre à plaisir ses grands doigts pattus, et il joua passablement. Bon ! - Me voici prêt à t'entendre, mon garçon !

Je restai confondu de ce singulier discours. Les paroles du baron produisirent sur moi une impression profonde, et j'éprouvai un découragement affreux en songeant que j'avais entrepris une tâche pour laquelle je n'avais peut-être pas été créé.

On se disposait à jouer les trois nouveaux quartetti de Haydn, qui étaient alors dans toute leur nouveauté.

Mon maître tira son violon de sa boîte ; mais à peine eut-il touché les cordes de l'instrument pour le mettre d'accord que le baron se boucha les oreilles avec ses deux mains, et s'écria comme hors de lui : - Haak, Haak ! je vous en prie, pour l'amour de Dieu, comment pouvez-vous me gêner tout votre jeu avec ces misérables accords criards !

Or le maître de chapelle avait un des plus magnifiques et des plus merveilleux violons que j'eusse jamais vus et entendus, un véritable et authentique Antonio Stradivarius ; et rien ne l'irritait plus que de voir quelqu'un se refuser à rendre les honneurs convenables à son instrument favori. Aussi ne fus-je pas peu surpris en le voyant remettre tranquillement le violon dans la boîte. Il savait sans doute ce qui allait arriver ; car à peine eut-il retiré la clef de la boîte que le baron, qui venait de sortir du salon, reparut apportant avec précaution dans ses bras, comme un nouveau-né, une longue boîte recouverte de velours rouge et ornée de galons d'or.

- Je veux vous faire un honneur, mon cher Haak ! dit-il. Vous vous servirez aujourd'hui du plus beau et du plus ancien de mes violons. C'est un véritable Gramulo, et auprès de ce vieux maître, son élève Stradivarius n'est qu'un apprenti. Tartini ne

voulait jamais jouer sur d'autres violons que sur des Gramulo. Recueillez-vous bien, afin que mon Gramulo consente à vous ouvrir tous ses trésors.

Le baron ouvrit la boîte, et j'aperçus un instrument dont la forme annonçait une haute antiquité. Tout auprès gisait l'archet le plus singulier du monde, qui semblait, par sa courbure exagérée, plutôt destiné à lancer des flèches qu'à arracher les sons des cordes. Le baron tira l'instrument de son coffre avec les précautions les plus solennelles, et le présenta au maître de chapelle, qui le reçut avec non moins de cérémonie.

- Pour l'archet, dit le baron en souriant et en frappant légèrement sur l'épaule de mon maître, pour l'archet je ne vous le remets pas ; car vous ne vous entendez pas à le conduire ; aussi de votre vie ne parviendrez-vous à la perfection véritable !

Cet archet, dit le baron en l'élevant et le contemplant d'un œil brillant d'enthousiasme, cet archet ne pouvait servir qu'au grand et immortel Tartini ; et, après lui, il n'est sur toute l'étendue de la terre que deux de ses écoliers qui aient été assez heureux pour s'approprier le jeu riche, pénétrant et moelleux qu'on n'obtient qu'avec un tel archet. L'un est Nardini. C'est maintenant un vieillard de 70 ans, qui n'a plus de puissance en musique qu'au fond de son âme. L'autre, vous le connaissez déjà, messieurs ; c'est moi. Je suis donc le seul, l'unique en qui survit l'art de jouer du violon ; et je n'épargne pas mon zèle et mes efforts pour propager cet art, dont Tartini fut le créateur. - Mais ! - Commençons, messieurs !

Les quartetti de Haydn furent alors joués, comme on le pense, avec une perfection telle que l'exécution ne laissa rien à désirer.

Le baron était là, assis, les yeux fermés et se dandinant sur son siège. Tout à coup, il se leva, s'approcha des exécutants, jeta les yeux sur la partition en fronçant les sourcils, puis fit un léger pas en arrière, se recula tout doucement jusqu'à son fauteuil, s'y replaça, laissa tomber sa tête sur ses mains, souffla, gémit et gronda sourdement.

- Halte ! s'écria-t-il tout à coup à un passage en adagio, riche de chant et de mélodie ; arrêtez ! Par les dieux, c'est là du chant de Tartini tout pur ; mais vous ne l'avez pas bien compris. Encore une fois, je vous en prie !

Et les maîtres reprirent en souriant et à grands coups d'archet ce passage, et le baron gémit et pleura comme un enfant.

Lorsque les quartetti furent achevés, le baron s'écria : - Un homme divin, cet Haydn ! Il sait aller à l'âme ; mais quant à écrire pour le violon, il ne s'en doute guère. Peut-être aussi n'y a-t-il jamais songé ; car il eût alors écrit dans la seule véritable manière, comme Tartini, et vous ne pourriez pas le jouer !

Ce fut mon tour de jouer quelques variations que Haak avait placées devant moi.

Le baron se tint tout près de moi, le visage sur mes notes. On imagine la crainte dont je fus saisi en commençant, un si rude critique à mes côtés. Mais bientôt un vigoureux allégo m'entraîna tout entier. J'oubliai le baron, et je pus me mouvoir en liberté dans toute l'étendue du cercle de mes facultés, dont je disposai librement.

Lorsque j'eus fini, le baron me frappa sur l'épaule, et dit en souriant : - Tu peux t'en tenir au violon, mon fils ; mais tu n'entends encore rien au coup d'archet et aux démanchés, ce qui provient sans doute de ce que tu as manqué jusqu'à ce jour d'un bon maître.

On alla se mettre à table ; elle était dressée dans la salle voisine ; la profusion qui y régnait allait jusqu'à la prodigalité. Les maîtres firent bravement honneur au repas. La conversation, qui devenait de plus en plus animée, roulait exclusivement sur la musique. Le baron étala des trésors de connaissances précieuses ; son jugement, vif et pénétrant, montrait non pas seulement un amateur distingué, mais un artiste achevé, un virtuose plein de pensée et de goût. Je fus surtout frappé des portraits des violonistes qu'il nous peignait tour à tour. J'en veux rassembler quelques souvenirs.

- Corelli, dit le baron, ouvrit le premier la route. Ses compositions ne peuvent être jouées qu'à la manière de Tartini ; et il est facile de prouver qu'il a reconnu toute la grandeur du rôle de son instrument. Pugnani est un violon passable, il a du ton et beaucoup d'intelligence ; mais son trait est trop mou dans certains appoggiamenti. Que ne m'avait-on pas dit de Geminiani ! Lorsque je l'entendis pour la dernière fois, à Paris, il y a trente ans, il jouait comme un somnambule qui gesticule en rêvant ; et c'était aussi un rêve pénible que de l'entendre : ce n'était qu'un *tempo rubato* sans style et sans terme. Malédiction sur cet éternel *tempo rubato* ! il perd les meilleurs violons. Je lui jouai mes sonates ; il vit son erreur, et voulut prendre de mes

leçons, ce que je lui accordai volontiers : mais l'enfant était déjà trop enfoncé dans sa méthode ; il avait trop vieilli là-dessus : il était dans sa soixante-onzième année. - Que Dieu pardonne à Giardini et ne lui fasse pas payer dans l'éternité ! mais c'est lui qui, le premier, a mangé le fruit de l'arbre de la science, et fait, de tous les violons qui l'ont suivi, de coupables pécheurs ; c'est le premier de tous les extravagants. Il ne songe qu'à sa main gauche et aux doigts sautilleurs, et il ne se doute pas le moins du monde que l'âme du chant gît dans la main droite, et que, de chacune de ses pulsations, s'échappent les battements du cœur tels qu'ils retentissent dans notre sein. A chacun de ces extravagants je souhaiterais un Jomelli, debout à leur côté, qui les réveillât de leur cauchemar par un vigoureux soufflet, comme le brave Jomelli le fit en effet lorsque Giardini gâta en sa présence un morceau magnifique. - Quant à Lulli, c'est un fou plus complet encore ; le drôle est un véritable danseur de corde. Il ne saurait jouer un adagio, et tout son talent consiste dans les gambades ridicules qui lui valent l'admiration des ignorants. Je le dis hautement : avec moi et avec Nardini s'éteindra l'art de jouer du violon. Le jeune Viotti est un excellent artiste, plein de bonnes dispositions. Il me doit tout ce qu'il sait ; car c'est un de mes élèves les plus assidus. Mais puis-je tout faire ? Point de persévérance, point de patience ! Il s'est échappé de mon école. J'espère mieux former Kreutzer : il a profité de mes leçons, et il les mettra en pratique à son retour à Paris. Mon concerto que vous étudiez avec moi maintenant, Haak, il ne le joue pas trop mal, en vérité ; mais il lui manque toujours un poignet pour se servir de mon archet. Pour Giarnowicki, je ne veux pas qu'il passe le seuil de ma porte ; c'est un fat et un ignorant qui se permet de mal parler de Tartini, le maître des maîtres, et qui se moque de mes leçons. Il y a aussi ce petit garçon, ce Rode, qui promet de s'instruire en m'écoutant, et qui pourra bien devenir un jour maître de son archet.

- Il est de ton âge, mon garçon, dit le baron en se tournant vers moi, mais plus grave, d'une nature plus réfléchie. - Toi, tu me sembles un peu étourdi. Bon ! cela se passe. - Pour vous, mon cher Haak, je fonde maintenant de grandes espérances sur vous ! Depuis que je vous dirige, vous êtes devenu un tout autre homme. Continuez à persévérer dans votre zèle, et n'épargnez pas une heure. Vous savez que je ne badine pas là-dessus.

Je demeurai frappé de surprise de tout ce que j'avais entendu. J'eus la plus grande peine à attendre le moment d'interroger mon maître, et de lui demander s'il était vrai que le baron fût réellement le premier violon de l'époque ; et si véritablement lui, mon maître, prenait de ses leçons ! Haak me répondit que, sans nul doute, il se faisait un devoir de prendre des leçons du baron, et que je ferais fort bien d'aller le trouver un matin, et de le supplier de vouloir bien m'honorer de ses conseils.

A toutes mes questions sur le talent du baron, le maître de chapelle ne répondit rien et resta impénétrable, répétant seulement que je me trouverais fort bien de suivre son exemple.

Au milieu de tous ces propos, le sourire singulier qui se montrait sans cesse sur les lèvres de Haak ne m'échappait pas.

Et lorsque je m'en allai bien humblement présenter mes désirs au baron, lorsque je lui vins déclarer que l'amour le plus ardent, l'enthousiasme le plus vrai pour mon art m'animaient ; son regard, d'abord fixe et surpris, prit insensiblement l'expression d'une douce bienveillance.

- Mon garçon, mon garçon, dit-il en t'adressant à moi, à moi l'unique joueur de violon qui ait survécu aux grands maîtres, tu prouves que tu portes en toi un véritable cœur d'artiste. Je voudrais bien t'aider dans ta marche et te soutenir ; mais le temps, le temps, où prendre le temps ? - Ton maître Haak me donne beaucoup à faire ; et puis j'ai maintenant ce jeune homme, ce Durand qui veut se faire entendre en public, et qui s'est bien aperçu que cela ne pouvait avoir lieu avant que d'avoir fait un cours sous ma direction. - Voyons ! - Attends, attends ! - Entre le déjeuner et le dîner, - ou bien pendant le déjeuner. - Oui, j'ai alors une heure qui me reste. Mon garçon, viens me trouver ponctuellement tous les jours à midi : je violonnerai avec toi jusqu'à une heure ; ensuite vient Durand !

Vous pouvez imaginer que dès le lendemain, à l'heure dite, j'accourus chez le baron, le cœur gros d'espoir.

Il ne me permit pas de tirer un seul son du violon que j'avais apporté, et me mit dans les mains un gothique instrument d'Antonio Amati. Jamais je ne m'étais servi d'un semblable instrument. Le ton céleste qui s'élevait des cordes, me ravit. Je me perdis en passages hardis, je laissai le torrent harmonique s'élever en bouillonnant comme une vague furieuse, et retomber légèrement en cascade murmurante. Je crois que je me

surpassai, que je jouai mieux dans ce premier moment, sous l'influence de cette situation si nouvelle, que dans tout le reste de ma vie. Le baron secoua la tête d'un air mécontent, et me dit enfin lorsque j'eus terminé le morceau : - Mon garçon, il faut oublier tout cela. D'abord, tu tiens ton archet d'une façon misérable !

Il me montra la manière dont il fallait tenir son archet, selon Tartini. Je crus d'abord que je ne pourrais pas produire un son de cette manière ; mais à mon grand étonnement, à peine eus-je repris tous les passages que je venais d'exécuter, que je m'aperçus de l'extrême facilité et des avantages que me donnait cette méthode.

- Allons ! dit le baron, nous allons commencer la leçon. File un son, mon garçon ; et soutiens-le le plus long-temps que tu pourras. Ménage l'archet, ménage l'archet : l'archet est pour le violon ce qu'est l'haleine pour le chanteur.

Je fis ce qu'il me disait, et je ne pus m'empêcher de me réjouir en voyant que je réussissais à produire un ton vigoureux que je menai du *pianissimo* au *fortissimo*, et que je fis lentement descendre à longs traits d'archet par une belle dégradation.

- Vois-tu bien, mon fils, s'écria le baron, tu peux exécuter de beaux passages, faire des bonds à la mode, des traits sautillants et des démanchés ; mais tu ne saurais soutenir le ton comme il convient. Allons, je vais te montrer ce qu'on peut faire sortir d'un violon !

Il me prit l'instrument des mains, posa l'archet tout près du chevalet. - Non. Ici les termes me manquent en vérité pour exprimer ce qui en résulta !

L'archet tremblotant fouetta la corde, la fit siffler, geindre, gémir et miauler d'une façon à crisper les nerfs les moins délicats : on eût dit d'une vieille femme, le nez comprimé par des lunettes, et s'efforçant de retrouver l'air d'une vieille chanson.

En même temps ses regards se portaient au ciel avec une expression de ravissement divin ; et lorsqu'il cessa enfin de promener le maudit archet sur les cordes, ses yeux brillèrent de plaisir, et il s'écria avec une émotion profonde : - Voilà un ton ! voilà ce qu'on appelle filer un son !

Jamais je ne m'étais trouvé dans une situation semblable. Le fou rire qui me prenait à la gorge s'évanouissait à la vue du

vénérable vieillard dont les traits étaient illuminés par l'enthousiasme ; et puis toute cette scène me faisait l'effet d'une apparition diabolique, si bien que le cœur me battait violemment, et que j'étais hors d'état de proférer une parole.

- N'est-ce pas, mon fils, dit le baron, que cela t'a pénétré jusqu'au fond de l'âme ? Tu n'aurais jamais pu soupçonner qu'il y eût une si grande puissance dans cette pauvre petite affaire que voilà, avec ses quatre maigres cordes. Allons ! approche mon garçon, et bois un coup pour te remettre.

Il me versa un verre de vin de Madère, qu'il me fallut vider, en l'accompagnant d'un biscuit qu'il prit sur la table.

Une heure sonna.

- C'est assez pour aujourd'hui, dit le baron. Va, mon fils, et reviens bientôt. - Tiens, prends ceci.

Le baron me remit une papillote, dans laquelle je trouvai un beau ducat hollandais cordonné.

Dans l'excès de ma surprise, je courus trouver mon maître, et je lui racontai tout ce qui s'était passé. Il se mit à rire aux éclats.

- Tu vois maintenant comment les choses se passent avec notre baron et ses leçons, me dit-il. Il te traite en commençant, et ne te donne qu'un ducat par leçon. Quand tu auras fait des progrès selon lui, il augmentera tes honoraires. Moi, je reçois maintenant un louis ; et Durand a, je crois, deux ducats.

Je ne pus m'empêcher de lui remontrer qu'il n'était pas bien de mystifier ainsi ce bon vieux gentilhomme et de lui tirer ses ducats de la sorte.

- Sache donc, me dit le maître, que tout le bonheur du baron consiste à donner ses leçons ; que si moi et d'autres maîtres nous repoussions ses conseils, il nous décrierait dans le monde musical où il passe pour un juge infaillible ; que d'ailleurs, exécution à part, c'est un homme qui entend parfaitement la théorie de l'art et dont les réflexions sont extrêmement judicieuses. Visite-le donc assidûment, et, sans t'arrêter aux folies qu'il débite, tâche de profiter des éclairs de sens et de raison qu'il montre chaque fois qu'il parle de la philosophie de l'art : tu t'en trouveras bien.

Je suivis le conseil de mon maître. Plus d'une fois, j'eus peine à étouffer un éclat de rire qui me prenait, lorsque le baron s'emparait de l'archet et le promenait d'une manière extravagante sur le dos du violon, en prétendant qu'il jouait le

plus admirable solo de Tartini, et qu'il était le seul homme du monde en état d'exécuter pareille musique ; mais bientôt, lorsqu'il déposait l'instrument et qu'il se livrait à des réflexions qui m'enrichissaient de connaissances profondes, je sentais au gonflement de mon sein, à l'enthousiasme qui m'animait pour l'art magnifique dont il décrivait si bien les merveilles, que mon cœur lui devait une reconnaissance profonde.

Puis, lorsque je jouais dans ses concerts et que j'obtenais quelques applaudissements, le baron souriait avec orgueil et regardait autour de lui en disant : - C'est à moi que ce jeune homme doit son talent ; à moi, l'élève du grand Tartini !

Et, à mon grand profit, je continuai de prendre ses leçons - et ses beaux ducats.

L'HOMME AU SABLE.

I

L'étudiant Nathanaël, un des plus jolis garçons et des plus studieux écoliers qui aient jamais brillé à l'université de Goettingue, écrivait, un jour, à son ami Lothar, la lettre qu'on va lire : « Gronde-moi bien, très cher, car voilà plus de six semaines, passées depuis mon départ, sans que j'aie donné de mes nouvelles. Ma pauvre mère doit être inquiète, et j'entends d'ici notre bonne petite Clara, ta sœur aînée, m'accuser tout bas de l'oublier au milieu des goguettes de ma vie d'étudiant.

Je trouve, toutefois, et tu me croiras, que je n'ai à me reprocher, ni inconduite, ni paresse ; je vous garde à tous une chaleureuse affection, et c'est justement pour cela que j'éloignais, d'heure en heure, la lettre qui m'échappe aujourd'hui. Pourquoi te le cacher davantage ? ma vie, naguère si joyeuse et si calme, se remplit de pressentiments lugubres. Il me semble qu'une fatalité pleine de périls inévitables enveloppe mon avenir, et dussé-je te paraître fou à lier, il faut que je vide mon cœur dans le tien.

» Dans notre enfance, ma sœur et moi, nous ne voyions mon père qu'à l'heure des repas. C'était un homme fort occupé de choses que nous n'avons jamais pu connaître. Mais, presque chaque soir, après le souper, ma mère nous conduisait près de lui dans son cabinet, autour d'une table ronde, couverte d'un tapis vert. Mon père se faisait apporter un pot de bière, qu'il vidait à petites gorgées, et nous contait, en fumant sa pipe, une foule d'histoires fantastiques. Quand il n'était point d'humeur à causer, il ouvrait devant nous de gros livres pleins de vieilles estampes, et s'enfonçait dans son fauteuil, en suivant d'un œil distrait les bouffées de tabac qui montaient en spirales bleuâtres vers le plafond. Mais ces jours-là, notre mère était triste, et dès que l'horloge sonnait neuf heures : « Allons enfants, disait-elle, au lit, au lit ! voici l'*Homme au sable* : il monte l'escalier ! vite, vite !... »

« Nous entendions en effet un bruit de pas lents et lourds, qui nous faisait fuir comme des chats. Ma mère s'étant aperçue que mon imagination se frappait d'épouvante, voulut effacer l'effet de cette menace. « Cher petit, me dit-elle en m'embrassant, il

n'y a point d'homme au sable. Mais quand vous avez bien sommeil, ne vous semble-t-il pas qu'on vous a jeté du sable dans les yeux ? C'est cette idée que je tourne en plaisanterie. » L'explication fut loin de me satisfaire, car je me demandais sans cesse pourquoi j'entendais du bruit dans l'escalier, chaque fois que ma mère annonçait l'homme au sable. J'en parlai en secret à la vieille servante qui berçait ma petite sœur. « L'homme au sable ? s'écria-t-elle avec un gros rire édenté, c'est un vilain homme, sec comme du bois, qui vient chercher les enfants quand ils refusent d'aller au lit ; il leur jette du sable dans les yeux pour les aveugler ; puis il les fourre dans un sac, et les emporte dans la lune pour servir de pâture aux hiboux. » Ce conte grossier produisit un terrible effet sur ma tendre imagination. A partir de ce moment, je n'eus plus de repos, ni jour ni nuit. Je me mettais à trembler comme une feuille, chaque soir où j'entendais retentir des pas sur l'escalier, puis un être inconnu entrer dans le cabinet d'où je venais de m'échapper à toutes jambes. Ces impressions de terreur ne s'effacèrent point avec l'âge.

« Quand j'eus atteint ma dixième année, ma mère me fit coucher seul dans une petite chambre située au fond d'un corridor, et contiguë au cabinet de mon père. Le visiteur inconnu faisait toujours, très-régulièrement, ses visites à la même heure. Un soir, enfin, la curiosité dominant en moi toute autre sensation, je feignis une fatigue extraordinaire, et demandai la permission de me coucher avant neuf heures. Dès que ma mère m'eut quitté, j'ouvris tout doucement la porte du cabinet de mon père, qui, absorbé dans ses pensées, et me tournant le dos, ne s'aperçut pas de mon équipée. Je me glissai derrière un immense rideau, et retenant mon souffle pour n'être pas découvert, j'attendis en frissonnant. Bientôt le pas mystérieux fit craquer la boiserie de l'escalier, la sonnette tinta, mon père se leva brusquement et vint ouvrir : j'aperçus... devine qui, cher Lothar ? le vieil avocat Coppélius, un habitué de la maison.

« Ce Coppélius est l'homme le plus laid que je connaisse. Imagine-toi une tête en forme de bassinoire ; un visage d'un jaune d'ocre ; des yeux verdâtres, creusés sous des sourcils gris hérissés comme des moustaches de chat ; un énorme nez crochu, retombant sur une bouche moqueuse armée de longues

dents clairsemées ; le tout surmontant un buste grêle et voûté, qui fléchissait sur de longs échelas entortillés d'une culotte noire râpée, avec des bas bleus. Ajoute à ce portrait un habit gris à basques traînantes, un gilet rouge ; une perruque à trois marteaux, posée de travers au sommet du crâne, et trop courte pour abriter des oreilles plates et démesurément longues ; tu me diras ce que tu penses d'un pareil personnage. Mon père l'invitait de temps en temps, à dîner. Chaque fois c'était pour nous un jour de supplice. Coppélius avait remarqué notre aversion, et surtout le dégoût que nous inspiraient ses doigts osseux et velus. Eh bien ! ce maudit homme se faisait un malicieux plaisir, au dessert, de toucher à toutes les sucreries qu'on mettait sur notre assiette, ou bien encore il affectait de porter à ses lèvres violettes le vin qu'on nous versait. Il nous appelait *petites bêtes*, et voulait toujours nous embrasser. Ma mère le détestait autant que nous ; mais notre père, au contraire, se conduisait à son égard avec cette déférence et cette obséquiosité dont on n'use guère qu'envers un être supérieur, de qui l'on doit tout attendre et tout supporter. Il fallait, bon gré, mal gré, qu'à son aspect tous les visages prissent un air joyeux, ou du moins les apparences du plus cordial empressément ; on lui servait ses mets favoris, et les vins les plus généreux.

« Rien ne pouvait effacer de mon esprit la pensée que ce laid Coppélius ne fût l'homme au sable, le cruel ravisseur de petits enfants, le diabolique pourvoyeur des hiboux qui perchent dans la lune ; je me tenais donc, immobile et terrifié, derrière le rideau, en me repentant déjà de ma curiosité, lorsque Coppélius se mit à parler à mon père, de sa voix brève et stridente. « A l'œuvre, à l'œuvre, disait-il en mettant bas son habit gris : nous sommes en retard ! » Mon père ôta sa robe de chambre, et tous deux se revêtirent de blouses longues et toutes souillées de fumée. Mon père ouvrit une espèce de porte basse qui donnait sur un obscur enfoncement où se trouvait un petit fourneau, parmi des ustensiles de toute forme et de toute grandeur, dont je ne comprenais pas l'usage. Coppélius se mit à souffler, et aussitôt une flamme bleuâtre éclaira le laboratoire. Il maniait avec d'énormes tenailles de gros morceaux d'un métal brillant qu'il faisait rougir à blanc et qu'il frappait ensuite à grands coups de marteau. A chaque instant, je croyais voir s'agiter dans

la flamme du fourneau, et à travers les millions d'étincelles jaillissant de la vapeur, des figures étranges qui me faisaient des grimaces menaçantes. Je m'imaginai ouïr la voix de Coppélius, me criant : « Tes yeux ! tes yeux ! Donne-moi tes yeux, pour mes hiboux qui ont faim ! » L'émotion que me causait le désordre de mes idées fut bientôt si violente, que ma tête n'y put résister. Je glissai sur le parquet en poussant un cri.

« Je fus découvert. Coppélius m'enleva, de sa griffe sèche et crispée, comme il eût fait d'un jeune chat, et me fit craquer toutes les articulations des mains et des pieds. Je perdis connaissance d'effroi et de douleur. Quand je revins à moi, une tiède haleine caressait mon visage. Ma mère, penchée sur moi, me contemplait avec une tendresse pleine d'inquiétude. « Mère, lui dis-je d'une voix qu'elle entendit à peine, l'homme au sable est-il parti ? »

« L'excellente femme me rassura de mon mieux, et fit rentrer un peu de calme dans mon âme. Mais la terreur avait dépassé mes forces. Je fus, pendant plusieurs semaines, tourmenté d'une fièvre ardente, et je ne guéris que par des soins de tous les instants.

« Une année s'écoula, sans que j'entendisse parler de Coppélius. On disait qu'il avait quitté la ville, et son souvenir s'était presque effacé de ma pensée, lorsqu'un soir, vers neuf heures, comme nous étions tous rangés, à l'ordinaire, autour de la grande table ronde, dans le cabinet de mon père, la porte de la rue grinça sur ses gonds avec un craquement lugubre, et l'escalier trembla, comme autrefois, sous ce même pas lourd et ferré qui nous avait tant de fois causé des transes mortelles.

« - C'est Coppélius ! s'écria ma mère en pâlisant.

« - Oui... oui... répondit mon père d'une voix qu'il s'efforçait en vain de rendre ferme et tranquille ; c'est Coppélius, mais, Dieu merci ! ce sera sa dernière visite. Emmène les enfants, et laisse-moi seul. »

« Il fallut obéir. Quand je fus au lit, toutes mes appréhensions, tous mes souvenirs d'autrefois se redressèrent dans mon imagination. L'affreux visage de Coppélius se penchait sur mon chevet, comme une apparition infernale, et je ne pouvais fermer les yeux. Tout à coup, une secousse épouvantable, accompagnée d'un bruit plus violent que le tonnerre, ébranla notre maison de fond en comble. Quelqu'un passa en courant dans le corridor où

se trouvait ma chambre, et, peu d'instants après, la porte extérieure se ferma avec fracas. « C'est Coppélius ! m'écriai-je avec horreur. Ah ! mon Dieu, qu'est-il arrivé !... »

« J'entendais les cris de désespoir d'une servante : « - Mon maître ! mon pauvre maître ! »

« Je m'élançai du lit, je courus à la chambre de mon père, Dieu ! quel spectacle ! L'infortuné était étendu sur le carreau, la figure brûlée et noircie... ce n'était plus qu'un cadavre. Ma mère et ma sœur se tordaient, en proie au délire, et je tombai entre elles deux sans connaissance.

« La justice, éveillée par les rumeurs du voisinage, ouvrit une enquête sur la mort tragique de mon pauvre père. Elle ne put en pénétrer le mystère, et quand elle voulut faire comparaître Coppélius, le misérable avait disparu de la ville.

« Eh, bien ! figure-toi, mon cher Lothar, que, dernièrement, j'ai vu entrer ici, dans ma chambre, un marchand de baromètres et de lorgnettes, et que dans ce marchand j'ai reconnu Coppélius. Et je n'ai pas vengé sur cet infâme la perte de mon père ! Un pouvoir inconnu paralysait mon cerveau et mes membres ! oh ! oui, c'était bien lui ! Quoiqu'il ait changé de costume, qu'il porte le nom de Giuseppe Coppola, et qu'il se donne pour un colporteur piémontais, je l'ai parfaitement reconnu !

« Cette vision me présage quelque malheur. J'en ai le sinistre pressentiment. Mais quoi qu'il arrive, il faut que je venge mon père. Le ciel m'inspirera. Garde secrète cette révélation ; n'en dis rien à ma mère, et embrasse pour moi ta bonne sœur Clara. Je lui écrirai quand ma pensée aura retrouvé un peu de calme. »

II

Malgré les recommandations de Nathanaël, sa lettre tomba, je ne sais comment, aux mains de la jolie Clara, qui lui fit une réponse pleine de douce moquerie, à l'endroit de ses préoccupations fantasmagoriques. Ses arguments dissipèrent ce qu'elle appelait les billevesées d'un songe creux. Nathanaël écrivit une seconde fois à Lothar, pour lui reprocher sa négligence et lui donner des détails sur sa bizarre aventure.

« Je t'en veux, lui disait-il, de n'avoir pas été discret. Mais puisque notre aimable Clara est heureusement douée d'une si

bonne dose de philosophie positive, je ne veux pas rester au-dessous d'elle. D'ailleurs, je suis aise de t'annoncer que le marchand de baromètres, Giuseppe Coppola, n'a rien de commun avec l'avocat Coppélius. Une étrange ressemblance m'avait abusé ; mais j'ai pris sur son compte des renseignements complets, et je sais à quoi m'en tenir. Je suis le cours d'un professeur de physique fameux, nouvellement arrivé à l'université. Il se nomme Spallanzani. C'est un Italien, compatriote de Coppola, qu'il connaît depuis longtemps. De plus, Coppélius était Allemand, et Coppola possède un accent italien très-prononcé.

« Cependant, à dire vrai, je ne suis pas encore entièrement rassuré. Regardez-moi, Clara et toi, comme un rêveur et un visionnaire ; riez de mon absurdité tant qu'il vous plaira ; mais je ne puis bannir entièrement l'impression qu'a produite sur moi cette fatale ressemblance de Coppélius et de Coppola. Le marchand de baromètres a quitté la ville. Spallanzani m'en a donné l'assurance. Tant mieux !

« Mon digne professeur de physique est un petit homme tout rond ; ses traits sont fins, ses yeux perçants, ses pommettes saillantes. Dernièrement, comme je montais chez lui, à l'heure de sa leçon, j'aperçus, à travers le rideau d'un cabinet vitré, une femme d'une taille admirable, et richement vêtue, assise devant une table sur laquelle elle appuyait ses deux mains croisées. Rien n'était plus enchanteur que son angélique visage ; seulement ses regards étaient d'une fixité saisissante. Elle semblait ne me point voir, quoique ses yeux fussent directement attachés sur moi. On eût dit une personne dormant les paupières ouvertes. Je me sentis tout ému de cette rencontre, et je me glissai dans la salle du cours avec un singulier battement de cœur. J'ai appris que cette belle personne se nomme Olympia. C'est la fille de Spallanzani, et son père, par une cruelle bizarrerie, la tient constamment enfermée, sans lui permettre la plus innocente communication avec qui que ce soit. Peut-être est-elle idiote : ce serait grand dommage. Dans le cas contraire, Spallanzani serait un être bien cruel et bien dénaturé.

« Mais, après tout, que me fait cette Olympia, et que t'importe, cher Lothar, le radotage qui remplit cette lettre ! Songeons plutôt à notre prochaine réunion, car, s'il plaît à Dieu,

dans quinze jours, au plus, je serai près de ma mère, près de toi, cher ami, et près de l'excellente Clara, que je me propose de gronder un peu pour son excès de philosophie positive. A bientôt. »

III

Il est temps de faire plus ample connaissance avec l'étudiant Nathanaël, et d'éclairer les parties obscures de son histoire en complétant les deux lettres qu'on vient de lire.

Peu de temps après la mort du père de Nathanaël, Lothar et Clara, tous deux enfants d'un parent éloigné qui les laissait orphelins, furent recueillis par la mère de l'étudiant. Clara et Nathanaël ne purent se voir longtemps sans s'aimer. Ils étaient même fiancés, lorsque Nathanaël dut retourner à l'université de Goettingue, pour y passer les examens qui terminent l'éducation d'un jeune homme soigneusement élevé.

Clara n'était pas une beauté. Cependant, sa taille ne manquait point d'élégance, et un peintre n'eût pu reprocher à ses épaules et à sa poitrine que des lignes un peu trop chastes et trop enfantines. Mais elle possédait une magnifique chevelure ; sa peau blanche et satinée se colorait des riches teintes d'une jeunesse pleine d'éclat. Un fin sourire se jouait sans cesse sur ses lèvres de carmin, et son imagination vive et folâtre s'épanouissait en joie bruyante au récit de toutes les scènes fantastiques qui meublaient la cervelle un peu sombre de son futur mari. Cette charmante nature contrebalançait heureusement les rêveries de Nathanaël, et lui firent oublier, dès son retour, le funèbre souvenir de Coppélius. Cependant, cette diversion dura peu. L'étudiant souffrait d'entendre la jeune fille faire une guerre continuelle de persiflage à ses hallucinations. Son cœur en était blessé ; il ne pouvait se défendre d'une certaine aigreur, et Clara, qui s'en était aperçue, y répondait, à son insu, par un peu de refroidissement.

Un jour, Nathanaël, plus obsédé que jamais par ses visions, avait composé un poème dans lequel il peignait ses jeunes amours, troublées tout à coup et détruites par l'inférieur prestige de Coppélius. Clara, forcée d'en subir la lecture, ne put s'empêcher d'éclater en reproches amers contre l'esprit funeste qui poussait son fiancé à tourmenter le repos de sa vie par des

compositions délirantes. Nathanaël s'irrita, et l'appela outrageusement du titre d'*automate*. Clara fondait en larmes, lorsque Lothar survint. Lothar adorait sa sœur, et traita son ami avec l'emportement d'une légitime indignation. Tous deux sautèrent sur des épées ; le sang allait couler, lorsque Clara toute éperdue se jeta entre les deux adversaires. Cette scène finit par des sanglots. Les deux amis, réconciliés dans les bras de la jeune fille, se jurèrent une éternelle affection ; Nathanaël jura qu'il était à jamais guéri de ses manies fantastiques, et repartit pour Goettingue, où il devait passer encore quelques mois, avant de s'établir dans sa ville natale, avec l'espoir d'obtenir un emploi honorable, et d'assurer son bonheur en s'unissant à Clara.

IV

En arrivant à l'université, Nathanaël apprit avec surprise que la maison où se trouvait sa modeste chambre d'étudiant avait été dévorée par un incendie. Ses camarades étaient seulement parvenus à sauver du désastre ses papiers, ses livres, et quelques instruments de physique. Tous ces objets avaient été portés dans un autre logis où il s'installa.

Ce nouveau domicile était situé en face des fenêtres du professeur Spallanzani. De la sienne, Nathanaël pouvait plonger ses regards dans le cabinet où Mlle Olympia se tenait invariablement assise à la même place, dans la même toilette, le regard fixe et les deux mains croisées sur la table. L'étudiant n'y fit d'abord qu'une médiocre attention, et s'arrêtait rarement à lancer une œillade de ce côté. La pensée qu'Olympia pouvait être idiote, dominant en lui toute autre supposition, il se souciait peu de son immobile beauté, et gardait fidèlement le souvenir de Clara.

Un matin que, tout entier aux douces rêveries de son prochain mariage, il écrivait une longue lettre à sa fiancée, on frappa à sa porte. « Entrez, » fit-il avec un mouvement d'impatience contre la visite importune qui venait troubler son recueillement.

Le visiteur c'était Guiseppe Coppola.

Nathanaël éprouva un frisson fébrile ; mais se rappelant aussitôt les renseignements donnés par le professeur Spallanzani, il s'efforça de comprimer le sentiment de

mystérieuse défiance qui l'agitait, et s'écria, d'une voix qui défendait la réplique : « Allez au diable avec vos baromètres. Je ne veux rien ! »

« - Ah ! cher monsieur, répondit Coppola sur un ton nasillard et en faisant trois humbles saluts jusqu'à terre, je n'ai pas seulement des baromètres ; j'ai aussi de bien jolis yeux pour regarder de loin les jeunes filles ! »

Et fouillant aussitôt dans les immenses poches de son habit, Coppola en tira toute une collection de lunettes et de lorgnons qu'il étala sur la table. « Voilà, voilà, disait-il, des yeux comme vous n'en avez jamais eu. »

Et toutes ces lunettes, tous ces lorgnons commencèrent à scintiller et à projeter de tous côtés d'étranges reflets. Il semblait à Nathanaël que chacun de ces objets fût une paire de regards animés et convulsifs, dont il ne pouvait plus détourner les siens. Et Coppola ne cessait d'en tirer encore de ses poches inépuisables ; et de cet amas qui allait déborder la table, jaillissaient, de plus en plus, des rayons fauves et ardents qui semblaient s'injecter de lueurs rouges comme du sang.

« Arrête ! arrête ! s'écria l'étudiant. Ôte-moi tout cela, brigand ! ou je t'étrangle ! » Et déjà, joignant le geste à la menace, il avait saisi le bras de Coppola. Mais l'impassible colporteur, insoucieux comme s'il n'eût senti qu'une étreinte d'enfant, ramassait et empochait toutes ses lunettes : « Au moins, dit-il, mon jeune seigneur, vous prendrez ce petit lorgnon, pour me faire étrenner. Voyez ! il est tout simple, mais excellent ; je vous le garantis, et vous me le payerez quand vous voudrez. Oh ! je ne suis pas tracassier, et j'ai en vous, mon cher monsieur, une confiance illimitée. »

Et il présentait à Nathanaël interdit un lorgnon monté en ébène, d'un travail soigné, mais sans aucun luxe. L'étudiant, qui se reprochait déjà son accès de vivacité, prit le lorgnon et jeta trois ducats à Coppola.

Dès que le marchand fut sorti, en renouvelant ses révérences, Nathanaël se prit à rire de sa propre folie. « Où diable ai-je donc fourré ma raison, se disait-il ; que penseraient mes amis de là-bas, s'ils pouvaient voir comme je suis fidèle à mes promesses ! Au fait, ce lorgnon est un meuble utile, et je trouve qu'il convient parfaitement à ma vue un peu courte. » En raisonnant de la sorte, il s'approcha de la fenêtre, et se mit à regarder

machinalement à travers celle de Spallanzani.

Olympia était toujours assise à la même place. A force de chercher son regard fixe et d'y concentrer la puissance du lorgnon qu'il essayait, Nathanaël crut voir d'humides rayons lunaires jaillir des prunelles de cette belle personne, et s'embraser peu à peu d'un éclat magnétique ! « Diable ! se dit l'étudiant, Mlle Olympia ne saurait être idiote avec des yeux pareils ; mais d'où vient donc que je ne les avais pas encore remarqués ? Au surplus, qu'est-ce que cela me fait ? Je ne dois pas y songer, Clara m'attend... finissons ma lettre. » Et il se remit à écrire jusqu'à ce qu'un de ses amis d'études vînt le chercher, pour aller au cours de Spallanzani.

Le lendemain Olympia resta invisible ; les persiennes de la fenêtre étaient soigneusement fermées. Elles s'ouvrirent le troisième jour, mais derrière les vitres tombait une épaisse draperie. L'impossibilité de lorgner sa mystérieuse voisine remit martel en tête à Nathanaël. Pour se distraire, il alla se promener aux environs de la ville. Mais l'image d'Olympia le poursuivit ; elle flottait devant lui dans les airs, elle s'élevait des buissons, elle rayonnait dans le cristal des ruisseaux limpides. La pauvre Clara subissait le malheur des absents, elle était complètement oubliée. Nathanaël courait çà et là, comme un fou, jetant à tous les échos ses plaintes amoureuses et les improvisations échevelées de sa cervelle en feu.

Quand la fatigue le ramena au prosaïsme de la vie réelle, il revint chez lui à pas lents, la tête penchée, l'âme toute confuse de ses faiblesses. Un grand bruit qui se faisait de l'autre côté de la rue l'appela à sa fenêtre. L'appartement de Spallanzani était plein d'ouvriers qui allaient et venaient précipitamment. Les uns portaient des meubles, les autres clouaient des draperies ; c'était un vacarme de marteaux à rendre sourd. L'étudiant s'informa bien vite de ce qui causait tout ce remue-ménage. Un voisin lui apprit que M. le professeur Spallanzani devait offrir le lendemain un bal aux notabilités de la ville et de l'université, et que cette fête solennisait la première présentation de Mlle Olympia dans un monde où cette jeune personne, dont on disait merveille, produirait l'effet le plus saisissant. Nathanaël reçut le même soir une lettre d'invitation, et Dieu sait de quelle joie son cœur palpitait, lorsqu'à l'heure dite, il arriva, dans sa tenue la plus coquette, à ce rendez-vous inespéré qui lui permettrait de

contempler de près, tout à son aise, l'idole de ses rêves.

Une nombreuse société était déjà réunie dans les salons du professeur, Mlle Olympia, parée avec une recherche et un goût sans pareils, étalait aux regards éblouis toutes les grâces de sa personne. Quelques critiques féminins blâmaient seulement, tout bas, la cambrure un peu affectée de sa taille. Les jeunes gens qui avaient remarqué ce détail supposaient plus charitablement que la nature éminemment délicate de cette belle jeune fille souffrait de la pression exagérée de son corset. Olympia marchait avec la majesté d'une reine ; cependant il y avait dans ses mouvements une certaine raideur. On l'attribuait à sa timidité naturelle.

Le concert commença. Olympia prit place au clavecin et chanta une romance nouvelle avec une voix dont l'éclat et les modulations argentines ressemblaient aux mélodies qu'on exécute sur l'harmonica. Nathanaël était ravi. Placé au dernier rang des assistants, il ne pouvait pas bien distinguer les traits d'Olympia au milieu de l'éblouissante clarté des bougies. Alors, sans que l'on s'en aperçût, il tira de sa poche la lorgnette de Coppola, et la tenant à demi cachée dans le creux de sa main, il se mit à dévorer du regard tous les charmes de la jolie fille de Spallanzani. Il lui semblait de temps en temps qu'elle lui décochait à la dérobée des œillades langoureuses, et que tout son être exprimait à l'avance chaque nuance de son chant. Les roulades compliquées d'Olympia résonnaient à son oreille comme les cris de joie céleste d'une âme exaltée par l'amour, et lorsqu'enfin retentit bruyamment dans le salon le *trillo* prolongé de la cadence finale, Nathanaël sentit un nuage passer sur ses yeux et son cœur défaillir. Son imagination, détachée de tout ce qui l'entourait, s'égarait dans un monde idéal, tout peuplé de légers fantômes qui prenaient, pour lui sourire, les traits d'Olympia.

Le concert finit, le bal commença. Danser avec elle ! c'était pour Nathanaël le but de tous ses désirs, de toute son ambition. Mais comment oser l'inviter ? On ne saurait dire comment cela se fit ; personne, sans doute, n'y prit garde ; mais la danse était à peine engagée, que Nathanaël se trouva près d'Olympia dont il avait saisi la main sans pouvoir prononcer une parole. Cette main était froide comme du marbre. Nathanaël tressaillit et fixa un regard craintif sur la jeune fille ; mais il crut lire dans ses

yeux l'expression d'un doux encouragement. Cette croyance lui rendit son aplomb, et il l'entraîna dans le cercle des valseurs. Olympia dansait avec une précision qui rendit jalouses toutes les femmes. Quand l'orchestre se tut, Nathanaël la reconduisit à sa place avec un frémissement d'orgueil, et s'emparant d'un siège vide auprès d'elle, il se mit à lui faire bravement sa déclaration d'amour, entourée de toutes les fleurs de rhétorique que sa mémoire put lui fournir. Mais la très-vertueuse fille, en véritable modèle de modestie, se contenta de répondre à toutes ses avances par un monosyllabe guttural qui ressemble assez au son produit par : Ach ! ach ! ach !

Tout autre que Nathanaël eût été fort ébahi de ce langage aussi bizarre que peu clair. Mais notre étudiant croyait entendre une musique céleste, et lui disait tout bas : « O femme digne de l'amour des anges ! ô chaste reflet du bonheur des élus, laisse encore tomber sur moi un de tes doux regards !... » A quoi Mlle Olympia se contentait de répondre : Ach ! ach ! ach !

Pendant cet entretien délicieux, le professeur Spallanzani avait passé plusieurs fois devant le pauvre Nathanaël, et chaque fois il lui souriait d'une manière étrange. L'amoureux transi ne s'apercevait pas que les bougies s'éteignaient et que les invités avaient depuis longtemps abandonné la place. Il ne pouvait se résoudre à partir sans avoir obtenu un aveu ou une espérance, et s'exténua à découvrir des phrases qui pussent lui mériter la faveur d'une réponse intelligible. Mais tout à coup Mlle Olympia se leva et se mit à marcher en faisant de nouveau : Ach ! ach ! ach ! Nathanaël la suivait comme un fou en multipliant ses hélas, sans songer à prendre son chapeau pour se retirer en galant discret. Spallanzani le tira enfin de cette espèce d'hallucination en l'arrêtant par le bras pour lui dire : « Mon cher monsieur, puisque la conversation de ma fille a tant de charmes pour vous, je vous autorise de grand cœur à nous faire de temps en temps quelques visites. »

Le paradis se fût ouvert à ses yeux, que l'étudiant ne se serait pas senti plus heureux. Il s'en alla, le cœur plein d'amour, et dès le lendemain, le bal du professeur et les grâces ravissantes d'Olympia devinrent l'objet continuel de ses discours. Malheureusement, tous ses auditeurs ne partageaient pas son enthousiasme. Certains critiques imberbes poussaient même la malice jusqu'à relever, dans les faits et gestes du docte

professeur, je ne sais combien de petites maladroites, fort excusables sans doute, mais qui dénotaient peu l'habitude du monde. Quelques-uns poussaient encore plus loin l'irrévérence, en discutant les plus secrètes imperfections dont eût pu s'affliger Mlle Olympia. Ce terrible chapitre était traité à fond, et se terminait par une conclusion impardonnable, à savoir que la fille de Spallanzani offrait tous les caractères physiologiques de la stupidité ; en conséquence de quoi on se permettait de déclarer, à la presque unanimité, que monsieur son père eût sagement fait de la tenir enfermée dans une de ses caisses d'histoire naturelle.

Nathanaël était furieux ; mais il n'osait éclater, de peur que le fracas d'un duel ne compromît la réputation de la reine de ses pensées et que M. Spallanzani ne lui fermât sa porte au nez. « Je suis bien lâche, se disait-il tout bas en s'égratignant la poitrine ; je devrais mettre en pièces tous ces maudits bavards ; mais patience, quand je serai l'époux de la divine Olympia, je rabattrai vivement leur caquet. Je serai dans mon droit irrécusable ! »

A cheval sur cette belle résolution, il écoutait, en rongant son frein, tous les quolibets. Un jour, son ami Sigismond ne put s'empêcher de lui dire : « En vérité, mon cher Nathanaël, je ne puis comprendre qu'un homme de bons sens devienne amoureux d'une poupée qui ne sait que marcher, tourner, et faire : Ach ! ach ! ach ! »

« - Mon brave, répondit Nathanaël, si une lumière intérieure, une seconde vue te dévoilait comme à moi les trésors mystérieux de cette fille incomparable, tu partagerais mon idolâtrie. Je suis enchanté de voir que tu ne les soupçonnes même pas. Ton aveuglement à cet égard m'épargne le chagrin de rencontrer dans le meilleur de mes camarades un rival que je ne pourrais m'empêcher de détester, fût-il mon propre frère. »

« - Pauvre Nathanaël, reprit Sigismond, tu es bien malade ! Après tout, la beauté n'est pas quelque chose d'absolu ; elle n'a de réalité que dans notre imagination, et chacun voit ses voisins selon les facultés visuelles que lui donne son nerf optique. Sois donc pleinement rassuré sur mon compte. Je ne prendrai jamais Mlle Olympia pour une des houris du paradis de Mahomet, et si tu n'as jamais de rival plus dangereux que moi, je t'engage à dormir sur l'une et l'autre oreille. Au surplus, je ne

suis point seul de mon avis. Tous nos camarades d'université s'accordent à confesser que Mlle Olympia possède des yeux sans regard, et que sa personne ressemble à une machine assez soignée. Elle chante, mais c'est toujours la même chose ; elle danse, mais tous ses pas sont mesurés, comme si elle n'agissait que par ressorts. Voilà ce que nous avons tous constaté, en concluant qu'une personne aussi régulièrement organisée ressemble un peu plus à une horloge qu'à une jolie fille. »

« - Grâce pour elle, répliqua Nathanaël. Vous êtes tous des êtres prosaïques, alourdis par la bière et la fumée de tabac. Vous ne savez pas même épeler dans le livre des merveilles de la nature. Oui, certes, pour des esprits bornés, qui ne peuvent s'élever aux sublimes régions de l'idéal, Olympia ne semble être qu'une femme ordinaire. Elle m'a très-peu parlé, j'en conviens, mais est-il besoin de discours pour communiquer son âme ? elle ne m'a même dit qu'un seul mot, toujours le même : Ach ! ach ! ach ! Eh bien, je déclare que cette vague expression produit sur moi l'effet d'une ravissante note de musique tombée d'un clavecin céleste ! »

« - Oui, oui, tu as raison, reprit Sigismond en jetant sur Nathanaël un regard de compassion moqueuse. Je ne suis qu'un imbécile et tu es un grand poète ; je n'ai point d'ailes pour te suivre dans les cieux, et je reste humblement sur la terre. Si tu daignes quelquefois redescendre au niveau des pauvres humains, et si tu as besoin de quelque service, fais-moi l'honneur de ne pas oublier notre ancienne amitié. Là-dessus, il se retira à reculons, en saluant jusqu'à terre, et persuadé que la cervelle de Nathanaël s'était subitement dérangée.

V

La bonne petite Clara était aussi complètement oubliée que si elle n'eût jamais existé. Lothar avait également disparu du souvenir de Nathanaël. Le malheureux étudiant, enfermé dans son amour comme dans une galère, ne pouvait plus s'occuper d'aucun autre objet que de la belle Olympia. Il passait toutes ses journées à côté d'elle ou à ses genoux ; sa passion, de plus en plus ardente et folle s'épanchait en petits poèmes qu'il composait la nuit pour venir les lui réciter. Olympia l'écoutait avec une impassibilité fantastique. Elle fixait sur lui ses deux

yeux noirs éternellement fixes, et l'étudiant, fasciné par cet étrange regard, se jetait à ses pieds, couvrait ses mains d'ardents baisers, et la suppliait de lui accorder un seul mot d'amour ; elle se contentait de lui faire cette invariable réponse : Ach ! ach ! ach !

Tout autre que Nathanaël se fût impatienté ; mais l'amour est aveugle. Le monosyllabe d'Olympia était une parole magique au son de laquelle un monde sans fin de voluptés platoniques s'ouvrait devant le pauvre étudiant. Il se plongeait dans une mer d'ineffables délices, et maigrissait à vue d'œil. Quelquefois, quand il était seul, bien tard dans sa petite chambre, il retrouvait des instants de lucidité fugitive ; mais sa raison ne pouvait lutter longtemps contre les ravages de la passion. Il fuyait ses camarades et ne se montrait plus nulle part. Jamais l'amour n'avait produit un tel bouleversement des facultés chez un jeune homme qui passait à juste titre pour un des sujets les plus distingués de l'université. Le professeur Spallanzani, loin de chercher à le ramener au bon sens, semblait suivre avec un intérêt scientifique les progrès du déménagement intellectuel qui s'opérait graduellement dans son élève. Il ne témoignait aucune inquiétude et engageait, au contraire, Nathanaël à prolonger ses assiduités auprès de sa fille, en lui rappelant seulement qu'il se fiait à son honneur. Nathanaël, orgueilleux de cette incroyable confiance, restait scrupuleusement, vis-à-vis d'Olympia, dans les termes d'une adoration pudique. Mais, un beau jour, sentant que le tête-à-tête devenait trop dangereux et qu'il ne pourrait bientôt plus résister à l'entraînement de ses désirs auprès d'une belle jeune fille qui ne songeait jamais à lui retirer sa main, il prit l'héroïque résolution de mettre un terme à ce long martyre qui durait depuis un mois. « Je veux, se dit-il, qu'aujourd'hui même Olympia m'autorise à la demander en mariage. L'épreuve qu'elle m'a fait subir a bien assez duré ; je mérite la récompense de ma sagesse, et, à moins qu'elle n'ait un cœur de pierre, il faudra bien qu'elle sorte de son impitoyable réserve pour m'avouer que mes sentiments ne lui sont pas indifférents ! »

Là-dessus Nathanaël chercha dans sa cassette un bel anneau d'or qu'il tenait de sa mère, et qu'il voulait passer au doigt d'Olympia, en signe de fiançailles. « Si elle accepte, pensait-il, et pourquoi le refuserait elle, je suis au comble de mes vœux ! »

Sans perdre un moment, il courut chez Spallanzani, résolu de ne point quitter la place qu'il n'eût obtenu le consentement de la fille et du père. Comme il montait l'escalier, un vacarme effroyable qui avait lieu dans l'appartement du professeur frappa tout à coup son oreille. A travers des piétinements, des cliquetis métalliques, des coups violemment heurtés contre les cloisons du logis, il discernait deux voix d'hommes qui hurlaient des injures furieuses. Il s'arrêta, tout tremblant, pour écouter. « Diable ! diable ! se disait-il, je crois que j'ai choisi un jour néfaste pour franchir le Rubicon ! Allez donc proposer un gendre à un homme en colère ! »

Cependant le tapage allait *crescendo*. Les voix s'entremêlaient avec une fureur dont il n'y avait point à douter. Brigand ! s'écriait l'une, veux-tu me lâcher ! - Scélérat, hurlait l'autre voix, c'est mon sang et ma vie ! - Tu m'as volé ! - Toi aussi ! - Mais les ressorts sont à moi ! - Mais j'ai fait la carcasse ! - Rends-moi mon bien !... - Tu m'étrangles !... Malédiction ! ha !... ha !... ha !... Et puis c'était un enchevêtrement de corps qui se bouscullaient à qui mieux mieux, et des craquements à faire dresser les cheveux.

« - On assassine mon digne professeur ! mon futur beau-père ! s'écria Nathanaël ; et se jetant de tout son poids contre la porte de l'appartement, il la fit céder et tomba comme une bombe au milieu des combattants.

Jamais spectacle plus horrible n'eût pu s'offrir à ses regards ! Le professeur Spallanzani se cramponnait aux épaules d'une femme que son adversaire tirait avec rage par les jambes.

Cette femme, c'était Olympia !

Le barbare inconnu, c'était l'Italien Coppola !...

« - Horreur ! s'écria Nathanaël ! en sautant sur le maudit marchand de lorgnettes. Mais avant que l'étudiant eût pu le saisir à la gorge, Coppola, qui jouissait d'une force peu commune, avait fini par arracher Olympia des mains de Spallanzani, et la soulevant de ses bras nerveux, il la fit tourner comme une massue, et en déchargea un si rude coup sur la tête du professeur, que le pauvre homme, presque assommé, alla rouler à dix pas.

Un nuage passa sur les yeux de Nathanaël qui s'affaissa comme une masse, dans un état d'hébétude impossible à décrire. Coppola entraînant sa proie descendit fièrement

l'escalier tout le long duquel les jambes d'Olympia cliquetaient comme des castagnettes. La tête de la victime était restée sur le champ de bataille... c'était une tête de cire, dont les yeux d'émail roulaient sur le plancher !

L'infortuné Spallanzani gémissait dans un coin, parmi des débris de cornues et d'alambics et de bocaux. Son visage, ses mains, sa poitrine débraillée étaient couverts d'égratignures saignantes qu'attestaient une lutte furieuse. - Coppélius, Coppélius ! disait-il d'une voix étouffée, tu m'emportes le fruit de vingt ans de travail !... mais, c'est égal... j'ai sauvé les yeux !...

C'en était trop pour la raison de Nathanaël. Sa cervelle se fondait comme au feu d'un brasier. Il fixait des yeux hagards sur les preuves de la cruelle mystification qu'il avait si longtemps subie. Nathanaël, l'amant d'un mannequin, d'un automate !... Il devenait fou à lier !... ses nerfs se tordaient, ses yeux sortaient de leur orbite, sa bouche écumait... Quelques voisins, accourus au bruit, eurent à peine le temps de le contenir pour qu'il ne se jetât point sur Spallanzani. On le porta, étroitement garrotté, à l'hôpital des fous, et son ami Sigismond alla s'établir en pleurant, au chevet de son lit, pour lui prodiguer les soins d'un cœur dévoué.

Le célèbre professeur Spallanzani fut guéri en peu de jours de ses légères blessures ; mais dès qu'il put marcher, il se hâta de quitter la ville, car les étudiants de l'Université avaient juré de lui tordre le coup pour venger leur ami Nathanaël. Il avait même été question de lui intenter un procès criminel comme coupable d'avoir, par ses perfides artifices, détraqué le cerveau d'un élève qui donnait les plus belles espérances. Heureusement pour lui qu'il parvint à fuir à temps. On ne revit pas davantage le marchand de lorgnettes, Giuseppe Coppola.

VI

Au bout de trois mois, Nathanaël, qui n'avait dû la vie qu'à des soins assidus, s'éveilla un matin dans sa petite chambre, entouré de sa mère, de Clara et de son ami Lothar. Le pauvre jeune homme croyait sortir d'un long cauchemar. Quand il ouvrit les yeux, Clara lui parla la première : « Ami, lui dit-elle, tu as été bien malade ; nous avons craint de te perdre ; mais le bon Dieu t'a rendu à nos larmes et à nos prières. »

« - Clara !... Clara !... murmura Nathanaël en promenant autour de lui de longs regards étonnés, comme pour chercher à recueillir un souvenir ; puis comme sa faiblesse était extrême, il ferma de nouveau les yeux et se rendormit.

On lui prodigua longtemps encore les soins les plus touchants, en éloignant de lui tout ce qui pourrait lui rappeler la fatale aventure qui avait failli lui coûter la vie. Quand il fut rétabli, sa mère lui apprit qu'un vieil oncle, qui, de son vivant, avait toujours paru fort pauvre et très avare, venait de mourir, laissant à ses héritiers une petite maison champêtre, à une lieue de la ville, et quelques sacs de bons ducats. C'est là que toute la famille se proposait d'aller habiter au sein d'une douce tranquillité. On fixa le jour de l'installation et chacun s'occupa en toute hâte des préparatifs du départ.

Quand ce moment désiré fut arrivé, Clara se montrait toute radieuse de joie naïve. On se mit en route avec cette impatience des navigateurs longtemps battus par la tempête, qui aperçoivent enfin le port. En traversant la place de l'Église, Clara qui donnait le bras à Nathanaël lui dit avec un doux sourire : « Ami, nous ne viendrons pas souvent à la ville ; ne voudras-tu pas me faire monter à la tour, pour que je voie encore une fois les vertes collines et les forêts ombreuses qui bornent l'horizon ? »

Nathanaël trouva l'idée délicieuse. Mais la vieille mère se souciait peu d'escalader trois cents degrés de pierre. Lothar resta près d'elle, et Clara se mit à grimper avec son *promis*, en jetant derrière elle ses frais éclats de rire.

Quand ils arrivèrent sur la plateforme, un majestueux spectacle se déroula devant eux. Les hautes cimes des grands bois ondulaient sous la brise comme des vagues d'eau vertes, et les montagnes, dorées au sommet par le soleil du matin, s'échappaient en festons bizarres qui fuyaient au loin sous le ciel.

« Oh ! vois donc, cher, s'écria tout à coup la jeune fille, vois donc le singulier buisson gris qui remue là-bas ! on dirait qu'il vient vers nous !... »

Nathanaël, doué d'une vue moins perçante, chercha machinalement dans sa poche la lorgnette de Coppola. Mais à peine l'eût-il ajustée vers la plaine, qu'il poussa un cri rauque en bondissant comme un chat sauvage. Il venait de voir la figure

d'Olympia au bout du fatal instrument ; cette vision lui donna un transport au cerveau. Il jeta au loin la lorgnette, et fixant sur Clara, qui tremblait de tous ses membres, un regard où s'animaient par degrés le feu du délire : « Mannequin, dit-il en grinçant des dents, Mannequin de Satan, va-t'en à tous les diables !... »

Et comme la fièvre du souvenir tordait ses nerfs, il saisit la pauvre enfant par la taille, et voulut la jeter au bas de la tour.

Aux cris de Clara qui se cramponnait avec désespoir aux sculptures de la balustrade, Lothar s'empressa d'accourir. Comme il posait le pied sur la dernière marche de l'escalier, il vit sa sœur évanouie, suspendue au-dessus de l'abîme par Nathanaël qui s'agitait en tous sens avec d'horribles ricanements. Plus prompt que la pensée, il s'élança, retire en arrière le corps de Clara, et, pour forcer Nathanaël de lâcher prise, il est réduit à lui asséner sur la tempe un terrible coup de poing. Nathanaël, étourdi, pirouette comme une toupie. Lothar emporte sa sœur et descend précipitamment, de peur d'être poursuivi et jeté en bas des degrés avec son précieux fardeau. Quand il arrive sur la place, la foule accourt de tous côtés. Tous les regards sont levés vers le sommet de la tour, où l'on voit avec épouvante l'infortuné Nathanaël qui se livre à des cabrioles périlleuses en poussant des cris d'enragé.

Au même instant, l'avocat Coppélius paraît au milieu des curieux, et se met à regarder comme tout le monde. Nathanaël, qui suspendait de temps en temps ses évolutions pour injurier les spectateurs de sa folie, le reconnaît, franchit la balustrade, et vient se briser le crâne à ses pieds.

Quand on le releva, il ne donnait aucun signe de vie. L'avocat Coppélius ne fit point mine de le reconnaître et s'éclipsa dans la foule.

Quelques années après, Clara, si miraculeusement échappée à une mort affreuse, et qui avait quitté le pays pour toujours, était mariée dans une jolie campagne. Sigismond, l'ami du pauvre Nathanaël, la rencontra un jour au bras d'un homme jeune encore, qui la contemplait avec un sourire plein de bonheur. Deux jolis petits enfants blonds couraient devant elle en se tenant par la main.

Sigismond pensa tristement à l'oubli qui s'étend sur les morts comme un linceul impénétrable. En passant auprès de Clara, il

détourna la tête, et doubla le pas.

LE MAGNÉTISEUR.

SCÈNES DE LA VIE PRIVÉE

Songe, mensonge.

Les rêves sont de l'écume, dit le vieux baron en étendant la main vers le cordon de la sonnette pour que le vieux Gaspard vînt l'éclairer jusqu'à sa chambre à coucher ; car il était tard, un vent piquant d'automne pénétrait dans le vaste salon d'été mal garanti, et Maria, étroitement enveloppée dans son châle, les yeux à demi-fermés, semblait ne pouvoir plus résister à l'envie de dormir.

« Et cependant, reprit-il avant d'avoir sonné, et le corps penché en avant hors du fauteuil, les deux mains appuyées sur ses genoux, et cependant je me souviens de bien des rêves extraordinaires que j'ai faits étant jeune ! - Eh ! mon excellent père, s'écria Ottmar, quel rêve n'est donc pas extraordinaire ? mais ceux-là seuls qui nous révèlent une circonstance frappante, les esprits précurseurs des grandes destinées, comme dit Schiller, qui nous transportent tout-à-coup d'un élan rapide dans les sombres et mystérieuses régions où nos yeux débiles n'osent jeter que de timides regards, ceux-là seuls nous causent une impression profonde dont personne ne peut se dissimuler la puissance. »

Le baron répliqua d'une voix sourde : « Tout rêve, vaine écume ! - Je m'empare, répartit Ottmar, de ce dicton même des matérialistes qui trouvent tout naturels les plus merveilleux phénomènes, tandis que souvent la chose la plus naturelle leur paraît prodigieuse et inconcevable, et j'y vois un sens allégorique remarquable.

« Quel contre-sens vois-tu, s'il te plaît, à ce vieux et trivial adage ? » demanda Maria en bâillant. Ottmar répondit en souriant, avec les paroles de Prospero : « Relève les franges du voile de tes yeux et écoute-moi avec bonté !... Sérieusement, chère Maria, si tu avais moins envie de dormir, tu aurais déjà pressenti de toi-même que cette comparaison des rêves avec l'écume, car c'est des rêves qu'il s'agit, c'est-à-dire d'un des phénomènes les plus profondément sublimes de la vie humaine, ne peut s'entendre que de l'écume la plus noble de toutes. Or,

c'est évidemment celle de l'effervescent, pétillant et impétueux Champagne, que tu ne dédaignes pas de flûter quelquefois, malgré le fier mépris qu'en véritable demoiselle tu manifestes pour le jus de la treille en général. Vois ces milliers de petites bulles qui surgissent le long du verre comme autant de perles et qui s'agitent en mousse à la surface, ce sont les esprits volatils qui se dégagent impatiemment de leur prison matérielle. Ainsi vit et se meut, pareille à cette écume, notre essence spirituelle, qui, affranchie de ses liens terrestres et déployant gaîment ses ailes, s'élançe avec bonheur au-devant des esprits supérieurs de même ordre, hôtes de l'empire céleste qui nous est à tous promis, et qui admet et comprend sans effort, dans leur signification la plus intime, les événements surnaturels ou mystiques. Il se peut donc aussi que les rêves soient le résultat de cette fermentation qui suscite nos esprits vitaux, devenus libres et flottants quand le sommeil vient enchaîner nos sens, en substituant à la vie expansive une vie d'intensité supérieure, qui non-seulement nous fait pressentir les mystérieux rapports du monde des esprits invisibles, mais laisse notre âme planer réellement au-delà des limites de l'espace et du temps.

» Il me semble entendre raisonner ton ami Alban, s'écria le vieux baron en s'efforçant de se soustraire aux souvenirs qui l'avaient rendu rêveur. Vous connaissez du reste mon incrédulité sur cette matière. Ainsi tout ce que tu viens de débiter est fort beau à entendre, et certaines âmes sentimentales ou jalouses de le paraître peuvent s'y complaire ; mais rien que pour être systématique, tout cela est faux ! D'après tes théories de relation avec le monde des purs esprits, et, que sais-je encore, ne serait-on pas porté à croire que les rêves doivent procurer à l'homme un état de béatitude infinie ? Mais tous mes rêves que j'appelle remarquables, parce que le hasard leur a attribué une certaine influence sur mon existence (j'appelle hasard une sorte de coïncidence absolue et spéciale pour chaque individu, de circonstances diverses, et équivalant à une péripétie complète), tous ces rêves, dis-je, étaient désagréables et même fort pénibles, au point de me rendre souvent malade, quoique je m'abstinsse de toute contention d'esprit à ce sujet, attendu qu'il n'était pas de mode alors de scruter et de vouloir approfondir tout ce dont la nature nous a sagement dérobé le secret.

» Vous savez, mon excellent père, répliqua Ottmar, comment mon ami Alban et moi nous pensons sur tout ce que vous appelez hasard, coïncidence de circonstances diverses, etc. Et quant à la mode des investigations indiscrètes, mon bon père voudra bien réfléchir que cette mode, ayant son fondement dans la nature même de l'homme, est des plus anciennes. Les adeptes de l'antique Saïs...

» Halte-là ! s'écria le baron, brisons, s'il vous plaît, une discussion que je suis d'autant moins propre à soutenir aujourd'hui que je ne me sens nullement disposé à tenir tête à ton bouillant enthousiasme pour le merveilleux. Je ne puis dissimuler qu'aujourd'hui même, le neuf septembre, je suis vivement préoccupé d'un souvenir de ma jeunesse dont il m'est impossible de m'affranchir ; et si je vous racontais cette aventure, elle prouverait à Ottmar comment un rêve, qui se liait d'une manière toute particulière à la réalité, me frappa de l'impression la plus funeste.

» Peut-être, mon excellent père, dit Ottmar, fournirez-vous ainsi à mon ami Alban et à moi un précieux argument de plus à l'appui de la théorie, aujourd'hui bien établie, de l'influence magnétique, laquelle résulte d'observations multipliées sur le sommeil et les rêves.

» Rien que le mot de magnétisme m'irrite à l'excès, s'écria le baron en fronçant le sourcil, mais chacun a ses idées : tant mieux pour vous si la nature souffre patiemment que vos mains audacieuses tiraillent le voile qui la couvre, et ne vous fait pas expier par votre ruine votre folle curiosité. - Ne discutons pas, mon excellent père, sur des opinions dépendantes de la conviction la plus intime, répliqua Ottmar ; mais cette histoire de votre jeunesse ne peut-elle, s'il vous plaît, se formuler en récit ? »

Le baron s'enfonça dans son fauteuil, et il parla ainsi, son regard expressif levé au ciel, comme c'était son habitude lorsqu'il était profondément ému :

« Vous savez que j'ai reçu mon éducation militaire au lycée noble de Berlin. Parmi les maîtres qui y professaient, il se trouvait un homme que je ne saurais oublier de ma vie. A présent même, je ne puis penser à lui sans un frisson intérieur, je dirais presque sans effroi ; il me semble souvent qu'il va ouvrir la porte et paraître devant moi tel qu'un fantôme ! - Sa

taille gigantesque ressortait encore davantage à cause de son extrême maigreur ; tout son corps paraissait n'être qu'un assemblage d'os et de nerfs. Il devait avoir été pourtant dans sa jeunesse un joli homme, car ses grands yeux noirs lançaient encore à son âge d'ardents rayons dont on avait peine à supporter l'éclat. Fort avancé dans la cinquantaine, il possédait encore l'adresse et la vigueur d'un jeune homme. Tous ses mouvements étaient vifs et résolus : dans l'escrime à l'épée et au sabre, il était supérieur aux plus habiles, et il maîtrisait le cheval le plus fougueux, jusqu'à le faire fléchir sous lui en gémissant. Il avait été autrefois major au service danois, et il s'était vu, disait-on, obligé de s'expatrier après avoir tué en duel son général. Plusieurs prétendaient que cela n'était pas arrivé en duel ; mais que, sur un mot offensant du général, le major lui avait passé son épée au travers du corps, sans lui laisser le temps de se mettre en garde. Bref, il s'était enfui du Danemark, et exerçait au lycée équestre, avec le grade de major, les fonctions d'instructeur supérieur pour la fortification.

» Irascible au plus haut degré, il suffisait d'un mot, d'un coup d'œil pour le faire entrer en fureur. Il châtiât les élèves avec une rigueur systématique, et cependant tous lui étaient attachés d'une manière surprenante. Ainsi, une fois, le cruel traitement qu'il avait fait subir à l'un d'entre eux, en violation de tous les usages et règlements de la discipline, ayant éveillé l'attention des supérieurs, une enquête à ce sujet fut ordonnée. Mais l'élève puni n'accusa que lui-même, et plaida si chaleureusement la cause du major, qu'on dut le tenir pour exempt de tout méfait.

» Il y avait des jours où il ne se ressemblait pas à lui-même. L'accent ordinairement rude et courroucé de sa voix sourde devenait alors cadencé et inexprimablement sonore, et l'on était séduit par la fascination de son regard. Plein d'aménité et d'indulgence, il passait à chacun ses petits écarts, et lorsqu'il serrait la main à l'un de nous qui avait mieux réussi dans son travail, c'était comme s'il l'eût fait son serf par une puissance magique irrésistible ; car, eût-il imposé en ce moment, comme preuve d'obéissance, la mort la plus douloureuse, qu'on l'aurait subie aussitôt et sans murmurer. Mais ces jours de calme étaient ordinairement suivis d'une tempête furieuse, qui forçait tout le monde à fuir ou à se cacher devant lui. Alors il endossait dès le matin son uniforme danois rouge et passait toute la

journée, que ce fût l'été ou l'hiver, à courir à pas de géant dans le grand jardin dépendant du palais du lycée. On l'entendait parler seul en langue danoise avec une voix épouvantable et les gestes les plus frénétiques. Il tirait son épée, et, comme s'il eût eu affaire à un adversaire redoutable, il donnait et paraît des bottes, jusqu'à ce qu'un coup de sa main renversât son antagoniste imaginaire ; alors il paraissait broyer son cadavre sous les pieds avec des jurements et des blasphèmes épouvantables ; et puis il se sauvait à travers les allées d'une course étonnamment rapide ; il grimpait aux arbres les plus élevés, et se livrait aux bruyants éclats d'un rire ironique, de manière à nous glacer malgré nous de stupeur, quand nous l'entendions de l'intérieur du logis. Ces crises duraient ordinairement vingt-quatre heures, et l'on remarqua qu'il en était constamment atteint au retour de chaque équinoxe. Le jour d'après il ne paraissait même pas se douter de rien de ce qui s'était passé ; seulement il était plus intraitable, plus emporté, plus violent que jamais, jusqu'à ce qu'il revînt peu à peu à ses dispositions bienveillantes.

» Je ne sais d'où provenaient les bruits étranges et merveilleux répandus sur son compte parmi les domestiques du lycée, et même dans la ville parmi le peuple. Par exemple, on prétendait qu'il pouvait conjurer le feu, qu'il savait guérir les maladies par l'imposition des mains, et même par ses seuls regards ; et je me souviens encore qu'il chassa un jour à coups de bâton des gens qui voulaient absolument qu'il exerçât en leur faveur ce rare talent. Un vieil invalide, affecté à mon service, affirmait ouvertement, comme une chose notoire, qu'il y avait bien des choses à dire sur la personne et la conduite surnaturelles de monsieur le major, et il racontait comment, bien des années auparavant, dans une tempête sur mer, le malin esprit lui était apparu, et lui avait promis non-seulement de le délivrer du péril, mais de le douer d'une force surhumaine et de maintes facultés miraculeuses, offre à laquelle avait souscrit le major en se dévouant à l'esprit de ténèbres. De là résultaient les rudes combats qu'il avait à soutenir contre le démon qu'on voyait apparaître dans le jardin, tantôt sous la forme d'un chien noir, tantôt avec celle de quelque animal effrayant ; mais tôt ou tard le major devait succomber indubitablement par quelque affreuse catastrophe. - Tout improbables et ridicules que me

parussent ces récits, je ne pouvais néanmoins me défendre d'une terreur secrète, et, malgré mon sincère attachement pour le major, qui me témoignait lui-même une affection toute spéciale, il se mêlait pourtant à mes sentiments pour cet homme extraordinaire je ne sais quoi d'indéfinissable et d'incessamment menaçant.

» Il me semblait en effet que j'étais obligé par une puissance supérieure à lui rester fidèlement dévoué, comme si l'instant où cesserait ma sujétion dût être aussi celui de ma perte. Bien que sa présence me causât toujours une sorte de satisfaction, j'éprouvais cependant, en même temps, une certaine inquiétude, une certaine contrainte insurmontable qui comprimait toutes mes facultés, et je frémissais malgré moi de cette étrange position. Si j'étais resté long-temps près de lui, s'il m'avait témoigné un redoublement d'amitié, et surtout quand, suivant son habitude, son regard fixement cloué sur moi, et serrant étroitement ma main dans la sienne, il m'avait entretenu de mainte histoire merveilleuse, cette influence énergique et singulière pouvait me réduire à l'épuisement le plus extrême. Je me sentais affaibli et abattu au point de défaillir.

» J'omets toutes les scènes bizarres qui eurent lieu entre mon maître amical et moi ; car il prenait même part à mes jeux d'enfant, et m'aidait avec zèle à construire les forteresses en miniature que je me plaisais à établir dans le jardin, d'après les règles les plus strictes du génie militaire. - Je viens au point important. - C'était, je me le rappelle positivement, dans la nuit du 8 au 9 septembre de l'année 17... Je rêvai donc, et mon illusion avait toute la force de la réalité, que le major ouvrait doucement ma porte, qu'il s'approchait de mon lit à pas lents, et qu'arrêtant sur moi ses yeux noirs avec une fixité effrayante, il me posait la main droite sur le front, de manière à me cacher les yeux, ce qui ne m'empêchait pourtant pas de le voir debout devant moi. Le saisissement et la peur m'arrachèrent un gémissement. Il dit alors d'une voix sourde : « Misérable enfant de la terre, reconnais ton seigneur et maître ! A quoi bon te raidir et te débattre sous un joug dont tu cherches en vain à t'affranchir ? Ainsi que ton Dieu, je lis dans la profondeur la plus intime de ton être, et tout ce que tu as jamais tenu secret, tout ce que tu voudrais cacher en toi-même, m'apparaît

clairement et à découvert. Mais pour que tu n'oses pas, ver de terre infime, douter de ma puissance absolue sur toi, je veux pénétrer, d'une manière qui soit visible pour toi-même, jusque dans le sanctuaire de tes pensées. » - Soudain je vis étinceler dans sa main un instrument pointu, et il le plongea au centre de mon cerveau !... En poussant un horrible cri de terreur, je me réveillai, baigné d'une sueur d'angoisse, et prêt à m'évanouir.

» Enfin je me remis ; mais un air étouffant et lourd m'oppressait, et il me sembla entendre à une grande distance la voix du major qui m'appelait coup sur coup par mon prénom. J'attribuais cela à l'émotion que m'avait laissée cet épouvantable rêve. Je sautai de mon lit, et j'ouvris les fenêtres pour laisser entrer l'air extérieur dans cette chambre brûlante. Mais quelle fut ma frayeur, lorsque je vis, à la clarté de la lune, le major dans son uniforme de parade, tel absolument qu'il m'était apparu dans mon rêve, se diriger, par la grande avenue, vers la grille qui donnait issue dans la campagne. Il l'ouvrit, et en repoussa les battants, après être sorti, si violemment que les gonds et les verrous craquèrent avec fracas, et que le bruit résonna long-temps dans le calme de la nuit. - Qu'est-ce à dire ? que veut faire le major au milieu des champs à pareille heure ? pensai-je en moi-même. Et une anxiété inexprimable s'empara de moi. Comme entraîné par une force irrésistible, je m'habillai à la hâte, j'allai réveiller notre inspecteur, un bon vieillard de soixante et dix ans, le seul homme que le major craignît et ménageât, même dans ses plus violents paroxysmes, et je lui racontai mon rêve, ainsi que ce qui s'était passé ensuite. Le vieillard m'écouta avec une extrême attention et me dit : « Moi aussi, j'ai cru entendre fermer rudement la grille du jardin, mais j'ai cru que c'était une illusion, non sans penser toutefois qu'il pourrait bien être arrivé quelque chose d'extraordinaire au major, et qu'il serait à propos de visiter sa chambre. »

» La cloche de la maison eut bientôt réveillé maîtres et élèves, et nous nous dirigeâmes avec des flambeaux, formant une sorte de procession solennelle, par le long corridor, vers l'appartement du major. La porte était fermée, et les vaines tentatives qu'on fit pour l'ouvrir avec le passe-partout nous prouvèrent qu'on avait tiré les verrous à l'intérieur. La porte principale qui donnait dans le jardin, par laquelle le major aurait dû passer pour sortir, était également fermée et

cadennassée comme la veille au soir. Enfin, quand nous vîmes que tous nos appels restaient sans réponse, nous brisâmes la porte de la chambre à coucher, et là, - l'œil hagard et menaçant, la bouche ouverte et sanguinolente, le major était étendu mort sur le carreau, dans son grand uniforme danois rouge, tenant son épée d'une main convulsivement crispée ! - Tous nos efforts pour le rappeler à la vie furent infructueux. »

Le baron se tut. - Ottmar était sur le point de dire quelque chose ; cependant il s'en abstint, et il paraissait, le front appuyé sur sa main, s'occuper de coordonner d'abord dans son esprit les réflexions qu'il voulait émettre. Ce fut Maria qui rompit le silence en s'écriant : « Ah ! mon bon père !... quel épouvantable événement ! je vois le terrible major avec son uniforme danois, le regard fixe et dirigé sur moi : c'en est fait de mon sommeil de cette nuit ! »

Le peintre Franz Bickert, qui, depuis quinze ans, vivait dans la maison du baron en qualité d'ami intime de la famille, n'avait pris jusque-là aucune part à la conversation, ce qui lui arrivait assez souvent. Mais il s'était promené de long en large, les bras croisés derrière le dos, faisant toutes sortes de grimaces bouffonnes, et même essayant de temps en temps une cabriole grotesque. Il éclata tout d'un coup : « La baronne a parfaitement raison » ! dit-il. A quoi bon ces récits effrayants, à quoi bon ces histoires romanesques, précisément avant l'heure de se coucher ? Cela, du moins, est fort contraire à ma pauvre théorie du sommeil et des rêves, qui n'a, il est vrai, pour point d'appui que quelques millions d'expériences. - Si monsieur le baron n'a jamais eu que des rêves pénibles, c'est uniquement parce qu'il ignorait cette théorie, et que par conséquent il ne pouvait la pratiquer. Ottmar, qui argue d'influences magnétiques, d'action des planètes, et de je ne sais quoi encore, peut bien avoir raison jusqu'à un certain point ; mais ma théorie munit d'une cuirasse à l'épreuve de tous les rayons des astres nocturnes. »

» En ce cas, je suis réellement bien curieux de connaître ton admirable théorie ! s'écria Ottmar. - Laisse parler notre ami Franz, dit le baron ; il saura bien nous convaincre à son gré de tout ce qu'il lui plaira. » - Le peintre s'assit vis-à-vis de Maria, et, après avoir inhalé une prise avec une contenance comique et un sourire doucereux et grimacier, il commença :

« Honorable assemblée ! *Les rêves sont de l'écume* : ceci est

un vieux, très-honnête et très-expressif proverbe allemand. Mais Ottmar l'a si adroitement interprété, et tellement subtilisé, que, tandis qu'il parlait, je sentais réellement surgir dans mon cerveau les petites bulles dégagées de la matière et venant s'unir avec le principe spirituel supérieur. Toutefois, n'est-ce pas dans notre esprit que s'opère la fermentation d'où jaillissent ces parties plus subtiles, qui ne sont elles-mêmes qu'un produit du même principe ? - Je demande enfin si notre esprit trouve en lui seul tous les éléments nécessaires à la production de ce phénomène, ou si, d'après une loi d'équilibre, quelque mobile hétérogène y concourt avec lui ? Et je réponds à cela : que la nature, cette magnifique reine, n'est pas si complaisante à l'égard de notre esprit, que de le laisser manœuvrer dans le vaste champ de l'espace et du temps, avec une pleine indépendance, et dans l'illusion qu'il agit et se meut autrement que comme un subalterne employé à l'accomplissement des fins qu'elle se propose. Nous sommes si intimement liés sous les rapports incorporels ou physiques avec tous les objets extérieurs, avec la nature entière, que l'élimination absolue de notre principe intellectuel, quand elle serait admissible, impliquerait la destruction de notre existence. La vie que vous nommez *intensive* est une condition de notre vie expansive, et pour ainsi dire un reflet de celle-ci. Mais les images et les figures de cette vie réelle nous apparaissent alors, comme recueillies dans un miroir concave, avec d'autres proportions, et par conséquent sous des formes bizarres et inconnues, bien qu'elles ne soient que des caricatures d'originaux vraiment existants. Je soutiens hardiment que jamais un homme n'a imaginé ni rêvé aucune chose dont les éléments ne pussent être indiqués dans la nature, à laquelle il nous est absolument interdit de nous soustraire.

» Abstraction faite des impressions intérieures et inévitables qui émeuvent notre âme et la mettent dans un état de tension anormal, comme un effroi subit, une grande peine de cœur, etc., je prétends que notre esprit, sans la prétention de franchir les limites naturelles qui lui sont assignées, peut aisément extraire des scènes les plus agréables de la vie, cette essence volatile qui engendre, au dire d'Ottmar, les petites bulles dont se forme l'écume du rêve. Quant à moi, qui manifeste, surtout le soir, comme on voudra bien me l'accorder, une bonne humeur à

toute épreuve, je prépare à la lettre mes rêves de la nuit, en me faisant passer par la tête mille folies, qu'ensuite mon imagination reproduit devant moi durant mon sommeil, avec les plus vives couleurs et de la manière la plus récréative ; et je choisis dans mes idées favorites le sujet de mes représentations dramatiques.

» Qu'entends-tu par ces mots ? demanda le baron.

» Nous devenons en rêvant, poursuit Bickert, ainsi qu'un spirituel écrivain en a déjà fait la remarque, poètes et auteurs dramatiques par excellence, en saisissant avec précision et dans leurs moindres détails des caractères d'individualités étrangères qui se formulent à notre esprit avec une parfaite vérité. Eh bien ! c'est la base de mon système. Ainsi je pense parfois aux nombreuses aventures plaisantes de mes voyages, à maints originaux que j'ai rencontrés dans le monde, et la nuit d'après, mon imagination, en ressuscitant ces divers personnages avec tous leurs ridicules et leurs traits comiques, me donne le spectacle le plus divertissant du monde. Il me semble alors que je n'aie eu devant moi, durant la soirée, que le canevas, le croquis de la pièce, à laquelle le rêve, docile pour ainsi dire à la volonté du poète, vient communiquer la chaleur et la vie. Je vaux à moi seul la troupe entière de *Sacchi*, qui joue la farce de *Gozzi* peinte et nuancée d'après nature, en y mettant tant d'illusion, que le public représenté pareillement dans ma personne y croit ni plus ni moins qu'à la réalité.

» Comme je vous l'ai dit, je ne comprends pas dans ces rêves, pour ainsi dire volontairement amenés, ceux qui sont le résultat d'une disposition d'esprit exceptionnelle provenant des circonstances étrangères, ou la conséquence d'une impression physique externe. Ainsi tous ces rêves, dont presque chaque individu a quelquefois éprouvé le tourment, comme de tomber du faite d'une tour, d'être décapité, etc., etc., sont ordinairement produits par quelque souffrance physique que l'esprit, plus indifférent pendant le sommeil à la vie animale et restreint à des fonctions rétroactives, explique à sa façon ou motive sur quelque incident fantastique des apparitions qui l'occupent. Je me rappelle un songe où j'assistais à une soirée de punch en joyeuse compagnie. Un fier-à-bras d'officier, que je connais parfaitement, poursuivait de ses sarcasmes un étudiant, qui finit par lui lancer son verre à la tête ; il s'ensuivit une bagarre

générale ; et, tout en voulant rétablir la paix, je me sentis blessé à la main si grièvement, que la douleur cuisante du coup me réveilla : que vois-je ? - ma main saignait véritablement, car je m'étais écorché à une grosse épingle fichée dans la couverture.

» Ah ! Franz ! s'écria le baron, cette fois ce n'était pas un rêve agréable que tu t'étais préparé !

» Hélas ! hélas ! dit Bickert d'une voix lamentable : est-on responsable des maux que le destin nous inflige souvent en punition de nos fautes ? Moi aussi j'ai eu certainement des rêves horribles, désolants, épouvantables qui me donnèrent le délire et des sueurs froides d'angoisse...

» Ah ! fais-nous-en part, s'écria Ottmar, dussent-ils réfuter et confondre ta théorie !

» Mais, au nom du ciel ! interrompit Maria d'un ton plaintif, vous ne voulez donc pas avoir pitié de moi ?

» Non, répliqua le peintre, à présent plus de pitié : - oui, moi aussi j'ai rêvé comme un autre les choses les plus terrifiantes ! - Ne suis-je pas allé en effet chez la princesse *Almaldasongi* qui m'avait invité à venir prendre le thé, avec le plus magnifique habit galonné par-dessus une veste richement brodée, et parlant l'italien le plus pur, - *lingua toscana in bocca romana* ? - N'étais-je pas épris pour cette beauté ravissante d'un amour passionné tout-à-fait digne d'un artiste ; et ne lui disais-je pas les choses les plus touchantes, les plus poétiques, les plus sublimes ? lorsqu'en baissant les yeux par hasard je m'aperçus, à ma profonde consternation, que je m'étais bien habillé en tenue de cour avec la dernière recherche, mais que j'avais oublié la culotte ! »

Sans laisser à personne le temps de se formaliser de son incartade, Bickert continua avec feu : « Dieu ! que vous dévoilerai-je encore des calamités terribles qui ont empoisonné mes rêves ? Une fois, revenu à ma vingtième année, je me faisais une fête de danser au bal avec elle. J'avais mis ma bourse à sec pour donner à mon vieil habit un certain air de fraîcheur en le faisant retourner adroitement, et pour m'acheter une paire de bas de soie blancs. J'arrive enfin heureusement à la porte du salon étincelant de mille lumières et de superbes toilettes : je remets mon billet ; mais ne voilà-t-il pas qu'un chien damnable de portier ouvre devant moi l'étroit coulisseau d'un poêle, en me disant, d'un ton poli à mériter qu'on l'étranglât tout vif : « Que

monsieur se donne la peine d'entrer, c'est par là qu'il faut passer pour arriver dans le salon.» Mais ce ne sont encore là que des misères auprès du rêve affreux qui m'a tourmenté et supplicié la nuit dernière : ha !... J'étais devenu une feuille de papier cavalier, ma silhouette figurait juste au milieu comme marque distinctive ; et quelqu'un... c'était, dans le fait, un enragé de poète bien connu de tout le monde, mais disons quelqu'un, ce quelqu'un était armé d'une plume de dindon démesurément longue, mal fendue et dentelée, avec laquelle, tandis qu'il composait des vers raboteux et barbaresques, il griffonnait sur moi, pauvre infortuné, et me lacérait dans tous les sens. Une autre fois, un démon d'anatomiste ne s'est-il pas amusé à me démonter comme une poupée articulée, et à torturer mes membres par toutes sortes d'essais diaboliques, en voulant voir, par exemple, quel effet produirait un de mes pieds adapté au milieu du dos, ou bien mon bras droit joint en prolongement à ma jambe gauche ?.... »

Le baron et Ottmar interrompirent Franz par un bruyant éclat de rire ; la disposition à la mélancolie était dissipée, et le baron s'écria : « N'ai-je pas raison de dire que le vieux Franz est le véritable boute-en-train de notre petit cercle familial ? De quelle manière pathétique n'a-t-il pas entamé la discussion de notre thème pour conclure par une excellente plaisanterie humoristique, dont l'effet inattendu a été d'autant plus sublime. Il a réussi à faire disparaître notre sérieux solennel, et en un clin d'œil nous avons été ramenés, comme par une commotion subite, du monde imaginaire dans la vie positive, pleins de joie et de vivacité.

» Mais ne croyez pas, reprit le peintre, que j'aie débité là, comme un bouffon, des lazzis pour votre bon plaisir. Non ! ces rêves abominables m'ont bien réellement tourmenté, et il se peut même que je les aie provoqués moi-même involontairement.

» L'ami Franz, dit Ottmar, a quelques preuves en faveur de sa théorie sur la cause des rêves ; cependant sa démonstration, relative à l'enchaînement et aux conséquences de ses principes purement hypothétiques, n'est pas précisément merveilleuse. Du reste, il n'en est pas moins une manière plus noble de rêver ; et c'est de celle-là seule que l'homme profite dans ce sommeil vivifiant et bienheureux où son âme, rapprochée du principe

absolu et essentiel, s'abreuve à cette source divine d'une force et d'une vertu magiques.

» Garde à nous ! dit le baron, Ottmar va remonter aussitôt sur son cheval de bataille pour faire une nouvelle excursion dans les régions inconnues, que nous autres mécréants, à ce qu'il prétend, ne pouvons entrevoir que de loin, comme Moïse la terre promise ; mais nous tâcherons de rendre ce brusque départ impraticable. Il fait une bien vilaine nuit d'automne : qu'en dites-vous ? Si nous restions encore à jaser une petite heure, si nous activions le feu mourant de la cheminée, et si Maria nous préparait à sa manière un excellent punch, ce serait une source où s'abreuverait du moins volontiers notre humeur vive et joyeuse. » Bickert leva les yeux au ciel d'un air extasié, poussa un profond soupir, et puis se pencha devant Maria avec une attitude humblement suppliante. Maria, qui était restée assise et silencieuse livrée à une secrète méditation, partit d'un franc éclat de rire, ce qu'il lui arrivait de faire très-rarement, en voyant la posture grotesque du vieux peintre, et elle s'empressa de se lever pour tout préparer soigneusement suivant le désir de son père.

Bickert trottait çà et là d'un air affairé ; il aidait Gaspard à apporter du bois, et, tandis qu'il soufflait le feu, agenouillé de profil devant la cheminée, il réclamait instamment d'Ottmar qu'il se montrât un peu son digne élève, en le dessinant dans cette position comme une parfaite étude, sans omettre de rendre exactement les beaux reflets dont la flamme éclairait en ce moment son visage. Le vieux baron s'égayait de plus en plus, et même, ce qui n'avait lieu que dans ses jours de plus grande satisfaction, il se fit apporter sa longue pipe turque garnie d'un bouquin d'ambre précieux. Enfin, quand la vapeur agréable et subtile du tabac turc commença à s'épandre dans le salon, et quand Maria fit égoutter dans le bol d'argent le jus de citron sur le sucre qu'elle avait elle-même cassé en morceaux, il sembla à tout le monde qu'un esprit familier et gracieux fût venu présider à ce bien être, tel que toute idée de passé et d'avenir dut s'effacer et s'anéantir devant la suprême jouissance du moment présent.

» N'est-ce pas une chose bien remarquable, s'écria le baron, que la préparation du punch réussisse toujours si parfaitement à Maria ? Pour moi, je n'en pourrais vraiment plus goûter

d'autre. C'est en vain d'ailleurs qu'elle transmet les instructions les plus minutieuses sur la proportion des parties intégrantes et sur tout le reste. Notre lunatique Katinka, par exemple, avait fait un jour le punch devant moi, de point en point d'après la recette de Maria : eh bien, je n'ai pas pu avaler le premier verre. Il semble que Maria prononce, en outre, sur la liqueur, une formule magique qui lui transmet cette perfection merveilleuse. - En est-il autrement, s'écria Bickert, n'est-ce pas la magie de la grâce, le charme de l'élégance dont notre Maria sait animer tout ce qu'elle fait ; il suffit de l'avoir vue préparer le punch pour le trouver parfait et délicieux.

» Très-galant ! répartit Ottmar, mais avec ta permission, ma chère sœur, cela n'est pas rigoureusement vrai. Je tombe d'accord avec notre bon père que tout ce que tu prépares, tout ce qui a passé par tes mains fait naître aussi en moi, en y touchant ou en le dégustant, une satisfaction particulière. Mais quant à l'enchantement qui en est la cause, je l'attribue à des rapports spirituels plus élevés, non pas seulement à ta grâce et à ta beauté, comme notre ami Bickert, qui rapporte naturellement tout à cela parce qu'il te fait la cour déjà depuis ta huitième année.

» Qu'allez-vous encore faire de moi ce soir ? s'écria Maria plaisamment ; à peine suis-je échappée aux apparitions et aux revenants nocturnes, que tu vois en moi-même quelque chose de mystérieux, et que je cours encore risque, quand même je ne songerais plus au terrible major, ni à aucun autre spectre de son espèce, de me prendre moi-même pour un fantôme, et d'avoir peur de ma propre image réfléchie dans une glace.

» Il serait vraiment fâcheux, dit le baron en riant, qu'une jeune fille de seize ans fût réduite à ne pouvoir plus se regarder au miroir, sans prendre sa propre image pour un fantôme ; mais d'où vient donc qu'aujourd'hui nous ne pouvons nous débarrasser du fantastique ?

» Et pourquoi vous-même, mon bon père, répondit Ottmar, me donnez-vous à chaque instant, involontairement, sujet d'émettre mon opinion sur toutes ces choses que vous répudiez de prime-abord comme un tas de sornettes inutiles et même dangereuses, et à cause desquelles, avouez-le, vous êtes un peu l'ennemi de mon cher Alban ? - La nature ne peut pas nous faire un crime de l'instinct de recherche, du désir de connaître

qu'elle-même a mis en nous ; il semble bien plutôt qu'elle a disposé l'échelle par laquelle nous nous élevons vers les choses spirituelles d'autant plus facilement, que notre curiosité innée agit activement en nous.

» Et quand nous nous croyons arrivés à une grande hauteur, ajouta Bickert, zest ! nous dégringolons honteusement, et nous reconnaissons, au vertige qui nous a saisis, que l'air subtil des régions supérieures ne convient pas du tout à nos lourdes têtes.

» Je ne sais, en vérité, Franz, répliqua Ottmar, ce que je dois penser de toi depuis quelque temps, je dirais presque depuis l'arrivée d'Alban dans la maison. Autrefois tu étais disposé de toute ton âme, de tout ton cœur, à la conception du merveilleux. Tu méditais sur les formes bizarres et les taches colorées des ailes des papillons, sur les fleurs, les pierres ; tu....

» Halte ! s'écria le baron, peu s'en faut que nous ne retombions sur le même chapitre que tout à l'heure. Tout ce que tu déterres avec ton mystique Alban, cher Ottmar, dans les coins les plus cachés, je pourrais dire tout ce que vous extrayez de votre capharnaüm fantastique pour élever un édifice ingénieux, mais dépourvu de toute base solide, tout cela, je le mets au rang des rêves qui ne sont et ne seront jamais pour moi, suivant ma maxime, que de l'écume ; et il en est de même des résultats vaporeux du travail intérieur de l'esprit que du gaz dégagé par les liquides, qui n'a ni consistance, ni saveur, ni durée. On peut les comparer aux minces copeaux, résidus du travail du tourneur, auxquels le hasard donne quelquefois une forme déterminée, sans qu'on n'ait jamais songé à y voir la perfection d'une œuvre exécutée par l'artiste. Au reste, le système de Bickert me paraît si positif que je chercherai certainement à le pratiquer.

» Puisqu'il est dit que nous ne pouvons ce soir nous débarrasser des rêves, dit Ottmar, qu'il me soit permis de raconter un événement dont Alban m'a fait part dernièrement, et dont le récit ne troublera pas la joyeuse disposition d'esprit où nous sommes à présent. - Tu peux raconter, dit le baron, seulement à la condition que tu seras fidèle à cet engagement, et que Bickert, en outre, pourra librement émettre ses réflexions.

» Vous exprimez un vœu intime de mon âme, mon cher père, s'écria Maria ; car les récits d'Alban causent en général sinon une profonde terreur, du moins une telle tension d'esprit, que,

malgré l'espèce de contentement qu'ils procurent, on éprouve après les avoir entendus un singulier épuisement. - Ma chère Maria sera contente de moi, répliqua Ottmar ; mais quant aux commentaires de Franz, je n'en veux pas, parce qu'il croira trouver dans cette histoire la confirmation de sa théorie des rêves. Et vous, mon bon père, vous vous convaincrez de la rigueur de vos préventions à l'égard de mon cher Alban et de la science que Dieu lui a donné le pouvoir d'exercer.

» Je noierai dans le punch, dit Bickert, toutes les remarques qui me viendront sur la langue ; mais je veux rester libre de faire autant de singeries qu'il me plaira. Je ne fais aucune concession là-dessus. - Accordé ! » s'écria le baron. Et Ottmar, sans plus de préambule, commença en ces termes :

» Mon ami Alban connut à l'université de J... un jeune homme dont l'extérieur avantageux séduisait tout le monde au premier abord, et qui se voyait accueilli partout avec bienveillance et empressement. L'analogie de leurs études, consacrées à la médecine, et la circonstance de leur réunion chaque matin dans la salle des cours, où leur zèle assidu les amenait tous deux toujours les premiers, établirent bientôt entre eux des relations intimes, et peu à peu ils furent liés de l'amitié la plus étroite ; car Théobald, ainsi s'appelait ce jeune homme, joignait au meilleur caractère l'âme la plus expansive. Mais chaque jour se développaient en lui davantage une susceptibilité excessive et une imagination rêveuse, voisine d'une molle langueur, lesquelles, dans ce siècle positif, qui, tel qu'un lourd géant bardé de fer, marche en avant sans se soucier de ce qu'il broie sur son passage, paraissaient si mesquines et si efféminées, que la plupart en faisaient un sujet de raillerie.

» Alban seul, indulgent pour l'âme tendre de son ami, ne dédaignait pas de le suivre dans ses petits jardins fantastiques tout fleuris, quoiqu'il s'appliquât sans cesse à le rappeler aux rudes tempêtes de la vie réelle, et à susciter ainsi les étincelles de force et de courage que couvait peut-être le fond de son âme. C'était un devoir qu'il était d'autant plus jaloux de remplir, que cette époque de la vie de Théobald lui paraissait la seule propice pour réveiller et vivifier en lui cette énergie indispensable à l'homme, quand il lui faut opposer une résistance stoïque aux coups inopinés du malheur, pareils à l'éclair qui jaillit tout à coup d'un ciel serein.

» Le genre de vie de Théobald était du reste entièrement conforme à son caractère simple et naïf, et restreint dans un cercle tout personnel. Il comptait, après avoir terminé ses études et acquis le grade de docteur, retourner dans sa ville natale, y épouser la fille de son tuteur, avec qui il avait été élevé, car il était orphelin, et, ayant devant lui la jouissance d'une fortune considérable, ne vivre que pour lui-même et pour son art, sans s'adonner à la pratique.

» Le magnétisme animal, nouvellement remis en discussion, captivait entièrement son esprit, et, après avoir étudié avec ardeur sous la direction d'Alban tout ce qui avait été écrit sur la matière, après avoir lui-même constaté de nombreuses expériences, il en vint bientôt à répudier toute espèce de médecine physique, comme contraire à la pure idée de l'influence immatérielle des forces actives de la nature ; ce qui distingue le système du chevalier Barberin, analogue à celui de l'ancienne école spiritualiste. »

A peine Ottmar eut-il prononcé le mot de magnétisme, que la figure de Bickert eut une contraction nerveuse d'abord imperceptible, ensuite plus marquée, et qui envahit enfin *crescendo* tous les muscles, de sorte que, une grimace des plus bouffonnes se dessinant en manière de *fortissimo* sur sa physionomie, le baron, placé en face de lui, était près de partir d'un éclat de rire, lorsque Bickert se leva, faisant mine de vouloir prendre la parole. Ottmar s'empressa de lui présenter un verre de punch, que le peintre avala avec une pantomime ironique, et Ottmar poursuivit ainsi son récit :

» Alban avait été d'abord adonné de corps et d'âme au Mesmérisme, et cela, pendant que la doctrine du magnétisme se propageait, sans aucun retentissement encore, de côté et d'autre. Il était même partisan des crises violentes que Théobald rejetait avec horreur. Par suite de discussions variées, résultat des opinions différentes des deux amis sur cette matière, Alban, qui ne pouvait nier l'évidence de plusieurs expériences faites par Théobald, et qui cédaït involontairement aux séduisantes hypothèses de celui-ci sur l'influence purement psychique, se convertit peu à peu au magnétisme rationnel, et devint enfin un sectateur décidé de la nouvelle école, qui réunit les deux méthodes, à l'instar de celle de Puységur ; mais Théobald, ordinairement si complaisant à se soumettre aux convictions

étrangères, ne se départit pas le moins du monde de son système, et persista opiniâtrement à rejeter toute médecine physique comme superflue.

» Toute l'ambition de Théobald, - il voulait par conséquent y consacrer sa vie, - tendait à approfondir autant que possible les mystérieux phénomènes de l'influence psychique, et à devenir, par son application infatigable, et par une complète indépendance d'idées, un digne élève de la seule nature. Dans cette vue, la vie contemplative à laquelle il se dévouait, devait, comme une espèce de sacerdoce, le sanctifier par une série d'initiations de plus en plus élevées, jusqu'à ce qu'il lui fût permis de pénétrer dans le sanctuaire intime du grand temple d'Isis ! - Alban, qui avait une confiance sans bornes dans les dispositions naturelles de son ami, l'encouragea dans son projet ; et lorsqu'enfin Théobald, reçu docteur, prit congé de lui pour retourner dans sa ville natale, le dernier mot d'Alban fut qu'il eût à rester fidèle à ce qu'il avait entrepris.

» Peu de temps après, Alban reçut de Théobald une lettre dont le style désordonné témoignait du désespoir, du bouleversement intérieur qui s'étaient emparé de lui. Le bonheur de sa vie, écrivait-il, était à jamais détruit ; il ne lui restait plus qu'à partir pour la guerre, puisque c'était là qu'était allée la jeune fiancée qu'il chérissait en délaissant sa paisible demeure ; et la mort seule pouvait le délivrer des tourments affreux qu'il endurait. - Alban ne prit ni repos ni trêve ; il partit sur le champ pour se rendre près de son ami, et, après bien des efforts perdus, il parvint enfin à rendre à son esprit un certain degré de tranquillité.

» La mère de la jeune fille aimée de Théobald apprit à Alban que, durant le séjour passager d'un corps de troupes étrangères, un officier italien avait été logé chez eux. Il devint, au premier aspect, éperdument amoureux de sa fille, et lui fit la cour avec cet excès d'ardeur qui caractérise sa nation. Il était doué en outre de tous les agréments qui captivent le cœur des femmes, de sorte qu'il éveilla en peu de jours dans le cœur de la jeune fille une passion telle, que le pauvre Théobald fut complètement oublié, et qu'elle ne vivait et ne respirait plus que pour l'officier italien. Mais il fut obligé de suivre l'armée : dès-lors un trouble funeste s'empara de la pauvre jeune fille, qui, ayant sans cesse devant elle l'image de son bien-aimé, croyait le voir couvert de

blessures dans d'horribles combats, renversé à terre et mourant son nom sur les lèvres, de telle sorte qu'un véritable dérangement de sa raison l'empêcha de reconnaître le malheureux Théobald, qui arrivait tout joyeux de l'espoir d'embrasser enfin son épouse chérie.

» Dès qu'Alban fut parvenu à rappeler Théobald à la vie, il lui confia le moyen infaillible qu'il avait conçu pour lui rendre le cœur de sa bien-aimée, et Théobald trouva le conseil d'Alban tellement conforme à sa conviction intime, qu'il ne douta pas un seul instant de son heureux succès. Il suivit donc aveuglément tout ce que son ami lui prescrivit dans son intérêt....

» Je sais, Bickert, dit Ottmar en s'interrompant, ce que tu voudrais bien dire ; je compatis à ta peine, et rien n'est plus amusant que le désespoir comique avec lequel tu saisis le verre de punch que t'offre Maria si gracieusement. Mais tais-toi, je t'en prie ! ton sourire aigre-doux est la meilleure des réflexions, et vaut mieux que toutes les phrases que tu pourrais imaginer, qui ne feraient que gâter l'effet de mon récit. Ce que j'ai à vous dire, du reste, est si admirable et si touchant, que la contagion du plus puissant intérêt te gagnera toi-même malgré toi. Ainsi, fais attention ; et vous, mon bon père, vous verrez que je tiens rigoureusement ma parole. »

Le baron ne répondit que par un : hum ! hum ! significatif. Maria regardait Ottmar en face les yeux grandement ouverts, et sa charmante petite tête appuyée sur sa main, de sorte que ses blonds cheveux ondoyaient sur son bras en boucles abondantes.

Ottmar reprit : « Si les journées de la jeune fille étaient agitées et orageuses, ses nuits étaient tout-à-fait terribles. Toutes les apparitions funestes dont elle était tourmentée, prenaient un caractère plus décidé, plus effrayant. Elle appelait d'une voix déchirante son bien-aimé, et elle semblait, au milieu de mille sanglots étouffés, exhiler elle-même son âme auprès de son cadavre sanglant.

» A l'heure de la nuit où ces crises terribles étaient les plus intenses, Théobald se fit conduire près du lit de la jeune fille par sa mère. Là il s'asseyait, et dirigeait sa pensée sur elle avec toute l'énergie de la volonté, en la regardant d'un œil fixe et infatigable. Quand elle eut subi plusieurs fois cette épreuve, l'impression de ses rêves parut devenir plus faible, car le ton de voix passionné avec lequel elle prononçait auparavant le nom de

l'officier, n'avait plus cette expression qui pénétrait au fond du cœur, et de profonds soupirs venaient soulager fréquemment sa poitrine oppressée. Théobald ensuite portant sa main sur la sienne, l'appela doucement, tout doucement par son nom. L'effet ne se fit pas attendre : elle répéta encore le nom de l'officier, mais avec une hésitation marquée ; il semblait qu'elle cherchât à se rappeler chaque syllabe, chaque lettre, comme si une pensée étrangère fût venue traverser sa première illusion. Bientôt après elle ne dit plus rien : il semblait seulement, au mouvement de ses lèvres, qu'elle voulait parler, mais qu'elle en était empêchée par une certaine impression extérieure.

» Cela s'était déjà répété plusieurs nuits de suite. Alors Théobald commença, en tenant une de ses mains serrée dans la sienne, à parler à voix basse et par phrases interrompues. C'étaient des allusions au temps lointain de leur enfance. Tantôt il parcourait, en sautant, avec Augusta (ce n'est qu'à présent que le nom de la jeune fille me revient à la mémoire), le spacieux jardin de l'oncle, et cueillait pour elle les plus belles cerises, en montant au haut des arbres ; car il s'arrangeait toujours pour lui réserver les meilleures choses, à l'exclusion des autres enfants. Tantôt c'était l'oncle lui-même qu'il obsédait des plus pressantes prières, jusqu'à ce qu'il obtînt le grand et beau livre d'images, plein des costumes de tous les peuples. Alors les deux enfants, agenouillés ensemble sur un fauteuil, penchés sur la table, feuilletaient le volume. Il y avait à chaque page un homme et une femme représentés au milieu d'un site de leur patrie, et c'étaient toujours Théobald et Augusta. Ils désiraient être ainsi seuls dans les mêmes contrées étrangères, vêtus de ces costumes extraordinaires, et pouvoir jouer avec les belles fleurs et les belles plantes. - Quel fut l'étonnement de la mère d'Augusta, lorsqu'une nuit celle-ci se mit à parler en entrant tout-à-fait dans les idées de Théobald ; elle aussi était redevenue la jeune fille de sept ans, et ils continuaient alors tous deux, d'un commun accord, leurs jeux imaginaires.

» Bien plus, Augusta rappela d'elle-même les circonstances les plus caractéristiques de leurs années d'enfance. - Elle était naturellement très-violente, et se révoltait souvent avec emportement contre sa sœur aînée, qui, du reste, vraiment méchante par caractère, se plaisait à la tourmenter gratuitement, ce qui occasionnait entre elles mainte scène tragi-

comique.

» Ainsi une fois, les trois enfants étaient assis ensemble, durant une soirée d'hiver, et la sœur aînée, de plus mauvaise humeur que jamais, taquinait la petite Augusta avec tant d'obstination que celle-ci pleurait de colère et de chagrin. Théobald s'occupait, suivant son habitude, à dessiner toutes sortes de figures, qu'il savait ensuite expliquer assez sensément. Afin d'y mieux voir, il voulut moucher la chandelle, mais par mégarde il l'éteignit. Alors Augusta de profiter de la circonstance, et d'appliquer à sa sœur aînée, en revanche de ses injustes caprices, un solide soufflet. L'enfant court aussitôt, en pleurant et en criant, auprès de son père, l'oncle de Théobald, et dénonce celui-ci comme l'ayant frappée après avoir éteint la chandelle. L'oncle accourt et reproche à Théobald son odieuse méchanceté. Celui-ci, quoiqu'il connût bien la coupable, n'opposa aucune dénégation. Augusta se sentit secrètement déchirée de douleur, lorsqu'elle entendit accuser Théobald d'avoir éteint la chandelle exprès avant de frapper, pour pouvoir rejeter le délit sur son compte ; mais plus elle se désolait, plus l'oncle s'efforçait de la rassurer, en lui disant que le vrai coupable était découvert, et toute la ruse du méchant Théobald déjouée.

» Enfin, lorsque l'oncle se mit en devoir de procéder au dur châtement, son cœur se brisa, elle parla, elle avoua tout. Mais l'oncle ne prit cet aveu que pour l'effet de l'extrême attachement de la jeune fille pour son cousin, et toutefois la présomption de l'entêtement de Théobald, qui, plein d'un véritable héroïsme, se trouvait heureux en ce moment de souffrir pour Augusta, lui valut une cruelle et sanglante correction.

» Le désespoir d'Augusta fut sans bornes. Toute la violence de son caractère, toutes ses manières impérieuses avaient disparu. Le généreux Théobald devint pour elle un maître absolu, auquel elle se dévoua de son plein gré. Il pouvait disposer suivant son caprice de ses joujoux, de ses plus belles poupées ; et tandis qu'autrefois il était obligé d'acheter le simple droit de rester auprès d'elle, en allant récolter des feuilles et des fleurs pour sa dînette, c'était elle maintenant qui se trouvait trop heureuse de le suivre à travers les broussailles, où il galopait sur son vaillant cheval de bois. Mais autant était devenu passionné l'attachement d'Augusta pour Théobald, autant il semblait que

l'injuste traitement qu'il avait subi pour elle eût enflammé le cœur de celui-ci, et son affection pouvait presque se comparer à l'amour le plus ardent.

» L'oncle remarqua ce double changement ; mais ce ne fut que plusieurs années après, lorsqu'il apprit, à sa grande surprise, la vérité de ce qui s'était passé, qu'il vit clairement à quel point les deux enfants avaient ressenti l'un pour l'autre un véritable et profond amour ; et il approuva alors de grand cœur leur engagement mutuel de rester étroitement unis toute leur vie.

» Cet événement dramatique de leur enfance devait servir une seconde fois à réunir l'heureux couple. - Augusta commença la représentation de cette scène au moment où son père arrivait plein de colère, et Théobald, de son côté, ne manqua pas de jouer adroitement son rôle. Jusqu'alors Augusta se montrait dans le jour silencieuse et chagrine. Mais le matin qui suivit cette nuit-là, elle fit à sa mère la confidence inattendue que depuis quelque temps elle rêvait vivement de Théobald, et qu'elle s'étonnait qu'il ne revînt pas, ou du moins n'écrivît pas. Son désir de le revoir s'accrut chaque jour davantage, et alors Théobald n'hésita pas plus long-temps à paraître devant Augusta, comme s'il fût arrivé immédiatement ; car il avait évité soigneusement de se montrer depuis le jour où elle ne l'avait pas reconnu.

» Augusta l'accueillit avec les transports de l'amour le plus vif. Bientôt après elle avoua, en répandant un torrent de larmes, qu'elle lui avait été infidèle, et comment un étranger était parvenu, sans qu'elle sut comment, à le chasser de son souvenir, et à la faire pour ainsi dire renoncer à sa propre nature, sous l'influence irrésistible d'une puissance inconnue. Mais l'image consolante de Théobald qui était venue remplir ses rêves avait conjuré les esprits malfaisants de qui elle était captive. Maintenant elle était forcée de convenir qu'elle ne pouvait même plus se retracer en souvenir la physionomie de l'étranger ; et Théobald seul, disait-elle, était vivant dans son cœur. - Alban et Théobald étaient fermement convaincus que la véritable folie qui avait troublé l'esprit d'Augusta était complètement dissipée, et que rien ne s'opposait plus à l'union.... »

- Ottmar n'avait plus que deux mots à dire pour conclure sa narration, lorsque Maria, jetant un cri étouffé, tomba évanouie

de son siège dans les bras de Bickert, qui s'était promptement élancé. Le baron se leva saisi d'effroi, Ottmar courut aider Bickert, et tous deux portèrent Maria sur le sofa. Elle était raide et pâle comme un cadavre : toute trace de vie avait disparu de son visage, convulsivement crispé. « Elle est morte ! elle est morte ! s'écria le baron. - Non, dit Ottmar, c'est impossible ! il faut qu'elle vive : Alban viendra à notre secours.

» Alban ! Alban peut-il donc ressusciter les morts ? » s'écria Bickert. - A l'instant, la porte s'ouvrit et Alban entra. Avec sa démarche composée et solennelle, il s'approcha silencieusement de la jeune fille évanouie. Le baron le regardait en face d'un œil ardent de colère. Personne ne pouvait parler. Alban semblait ne voir que Maria : il fixa son regard sur elle : « Maria ! qu'avez-vous ? » dit-il d'un ton imposant. Une légère contraction agita ses nerfs. Alors il saisit sa main, et, sans cesser de la regarder, il dit : « Pourquoi cette épouvante, messieurs ? Les battements du poulx sont faibles, mais réguliers. - Je trouve cette chambre pleine de vapeur : il faut ouvrir une fenêtre. Maria se remettra aussitôt de cette attaque de nerfs insignifiante et nullement dangereuse. » Bickert fit ce qu'il demandait, Maria alors ouvrit les yeux, et son regard tomba sur Alban. « Laisse-moi, homme effroyable ! je veux mourir au moins sans tourments, » murmura-t-elle avec des sons confus. Et cachant, pour échapper au regard d'Alban, son visage dans les coussins du sofa, elle tomba dans un profond sommeil, comme le témoignaient ses lourdes aspirations.

Un sourire singulier, presque effrayant, passa sur les lèvres d'Alban. Le baron quitta impétueusement sa place ; il paraissait prêt à se livrer à une sortie violente. Alban le regarda fixement, et d'un ton à moitié sérieux, où perçait évidemment une certaine ironie, il dit : « Soyez tranquille, monsieur le baron ! la petite est un peu impatiente : mais quand elle se réveillera de ce sommeil bienfaisant, ce qui aura lieu sans faute demain matin à six heures, qu'on lui donne douze de ces gouttes, et il ne sera plus question de rien. » - Il présenta à Ottmar le petit flacon qu'il avait tiré de sa poche, et quitta la chambre à pas lents.

» Voilà bien le docteur aux miracles ! » s'écria Bickert, lorsqu'on eut emporté Maria endormie dans sa chambre, et qu'Ottmar se fut retiré, - « le regard profond et extatique de l'illuminé, les manières emphatiques, la prédiction prophétique,

le petit flacon d'élixir miraculeux. - Je regardais, pour voir s'il n'allait pas à mes yeux s'évaporer dans l'air, comme Swedenborg, ou du moins sortir, comme Beireis, avec son frac subitement changé de noir en rouge ».

» Bickert ! » interrompit le baron, qui avait vu emporter Maria sans bouger de son fauteuil, muet et consterné, « Bickert ! qu'est devenue notre joyeuse soirée ? Mais j'avais pressenti intérieurement que quelque malheur viendrait me frapper aujourd'hui, j'avais deviné qu'un accident fatal ramènerait Alban parmi nous. Et précisément au moment où Ottmar le citait, il a paru, semblable au génie familial qui veille constamment. Dis-moi, Bickert ! n'est-ce pas par cette porte qu'il est entré ?

» Certainement, répliqua Bickert ; et ce n'est qu'à présent que j'y prends garde. Comme un autre Cagliostro, il nous a fait là un petit tour de passe-passe, que notre inquiétude et notre anxiété nous ont empêché de remarquer. L'unique porte du vestibule, là-bas, je l'ai fermée en-dedans moi-même, et en voici la clef : - je peux m'être trompé, cependant, et l'avoir laissée ouverte. » - Bickert alla visiter la porte, et s'écria en riant à son retour : « Le Cagliostro est complet : la porte est exactement fermée, comme je le disais.

» Hum ! dit le baron, le docteur aux miracles commence à se transformer en un vulgaire escamoteur. - J'en suis fâché, répartit Bickert, Alban a la réputation d'un habile médecin, et, à vrai dire, lorsque notre Maria, autrefois si bien portante, tomba malade de ces scélérats de maux de nerfs, et que tous les moyens curatifs eurent échoué, Alban la guérit en peu de semaines par l'application du magnétisme. - Tu t'es décidé bien difficilement à le permettre, et seulement après les instances réitérées d'Ottmar, en voyant, hélas ! se flétrir de plus en plus cette fleur magnifique, qui levait auparavant vers le soleil une tête si libre et si joyeuse....

» Crois-tu que j'aie bien fait de céder aux prières d'Ottmar ? demanda le baron. - A cette époque, assurément, répondit Bickert ; mais le séjour prolongé d'Alban chez toi ne me flatte pas précisément ; et quant au magnétisme....

» Tu le rejettes absolument ? dit le baron. - Point du tout, répliqua Bickert. Je n'aurais pas même besoin, pour y croire, de maints phénomènes produits par lui, et dont j'ai été témoin.

Oui, je ne le sens que trop, en lui résident les secrets de l'enchaînement et des merveilleuses corrélations de la vie organique. Mais toute notre science là-dessus reste une besogne à faire ; et l'homme dût-il acquérir un jour l'entière possession de cet intime secret de la nature, je verrais dans celle-ci une mère qui aurait perdu par mégarde un instrument tranchant qui lui servait à façonner mille objets charmants pour le plaisir et la récréation de ses enfants, et dans nous-mêmes, les enfants qui, venant à trouver l'instrument dangereux, se blesseraient à coup sûr, en voulant indiscrètement imiter leur mère dans la confection des mêmes ouvrages.

» Tu viens d'exprimer avec une admirable justesse le fond de ma pensée, dit le baron ; mais quant à ce qui regarde particulièrement Alban, j'éprouve un embarras extrême pour m'expliquer et accorder entre eux tous les sentiments singuliers que me fait éprouver son voisinage. Parfois, je crois être parfaitement éclairé sur son compte : l'abus de sa science profonde l'a fait tomber dans de folles rêveries ; mais son zèle, ses succès lui concilient justement l'estime. - Mais ce n'est qu'en son absence qu'il m'apparaît ainsi ; s'approche-t-il de moi, cette image s'évanouit aussitôt, et je suis frappé de terreur en discernant dans ce caractère vingt traits difformes pris isolément, sans pouvoir cependant en former un tout analogue. Lorsque Ottmar, il y a plusieurs mois, l'amena ici comme son ami le plus intime, il me sembla que je l'avais déjà vu quelque part. Ses manières délicates, sa conduite réservée me complurent ; mais, en général, sa société n'avait pas de charme pour moi. Bientôt après, et cela m'a plus d'une fois frappé grièvement au cœur, Maria, immédiatement après l'apparition d'Alban auprès d'elle, Maria, comme tu le sais, fut atteinte de cette singulière maladie. Je dois l'avouer, Alban, dès que je me déterminai à le consulter, entreprit sa guérison avec un zèle incomparable ; il y mit un dévouement, une constance, une abnégation qui devaient lui mériter, grâce à la réussite la plus complète, une affection et une reconnaissance sans bornes. J'aurais voulu le couvrir d'or !... eh bien le moindre mot de remerciement me coûtait à lui adresser ; sa méthode magnétique m'inspirait d'autant plus d'horreur, qu'elle était couronnée d'un plus grand succès ; Alban me devint enfin lui-même plus odieux de jour en jour, et il me semblait que, dussé-

je moi-même lui devoir mon salut dans un imminent danger, cela ne lui ferait rien gagner dans mon esprit prévenu. Et pourtant son air solennel, ses discours mystiques, même son charlatanisme, lorsqu'il magnétise, par exemple, les tilleuls, les ormes, et quels autres arbres encore ? lorsque, les bras tendus vers le Nord, il prétend attirer en lui une force nouvelle émanée du principe universel, tout cela me remue d'une certaine manière, malgré le mépris que je ressens au fond du cœur pour de pareilles manœuvres. Mais, Bickert ! écoute bien : la circonstance la plus étrange est que depuis qu'Alban est ici, je me vois plus souvent que jamais ramené à penser à mon major danois, dont je vous ai tout à l'heure raconté l'histoire. Ce soir même, ce soir, lorsqu'il me parla avec ce sourire sardonique et vraiment infernal, en fixant sur moi ses grands yeux noirs comme des charbons, le major en personne était devant moi ; oui, c'est une ressemblance frappante !

» Eh parbleu ! s'écria Bickert, voilà toute l'explication de tes étranges mouvements à son sujet. Ce n'est pas Alban, c'est le major danois qui t'inquiète et t'obsède. Le brave docteur porte la peine de son nez recourbé et de ses yeux noirs rayonnants. Tranquillise-toi tout-à-fait et chasse les sombres idées qui t'agitent. Alban peut être un visionnaire, mais assurément il veut le bien et il le pratique ; passons-lui donc ses charlataneries, qu'il les garde comme un jouet innocent, et accordons-lui notre estime à titre de médecin habile et clairvoyant. »

Le baron se leva et dit en prenant les mains de Bickert : « Franz, ce que tu viens de dire est contraire à ta conviction intime : c'est un palliatif que tu emploies pour calmer mes craintes et mon inquiétude ; mais... je le sens amèrement au fond de mon âme, Alban est mon mauvais démon ! - Franz ! je t'en supplie ! je réclame ton attention, ta prévoyance, tes conseils, ton appui, si quelque accident venait à ébranler, à compromettre mon vieil édifice de famille ! - Tu me comprends : il suffit. »

Les deux amis s'embrassèrent, et minuit était sonné depuis long-temps lorsque chacun eut regagné sa chambre pensif et l'esprit inquiet. - A six heures précises, Maria se réveilla, comme Alban l'avait prédit. On lui donna douze gouttes du petit flacon, et deux heures après, elle parut, enjouée et florissante, dans le

salon de réunion, où son père, Ottmar et Bickert l'accueillirent pleins de joie. Alban s'était enfermé dans sa chambre, et fit dire qu'une correspondance pressante l'y retiendrait toute la journée.

LETTRE
DE MARIA A ADELGONDE.

Te voilà donc délivrée des périls et des soucis de cette vilaine guerre, et tu as enfin trouvé un asile sûr. Non ! je ne puis te dire, chère et tendre amie, ce que j'ai ressenti lorsqu'après un si long intervalle, j'ai revu tes charmants petits caractères. J'ai failli, dans l'excès de mon impatience, déchirer cette lettre si chère et trop solidement cachetée. D'abord, j'ai lu et relu, sans savoir pour cela davantage ce que tu me disais, jusqu'à ce qu'enfin devenue plus tranquille, j'ai appris avec ravissement que ton frère chéri, mon bien-aimé Hypolite, se porte bien, et que je le reverrai bientôt. Ainsi, aucune de mes lettres ne t'est parvenue ? Ah ! chère Adelgonde ! ton amie a été bien malade, très-malade, mais à présent il n'en est plus question, quoique mon mal fût tellement incompréhensible, même pour moi, qu'à présent encore je frémis en y pensant ; et cette émotion, disent mon frère et le médecin, est encore un symptôme de maladie qui doit être radicalement détruit.

N'exige pas que je te dise ce que j'ai eu par le fait : je ne le sais pas moi-même. Nulle douleur, nulle souffrance qui puisse se désigner par un nom connu ; et cependant j'avais absolument perdu et ma gaité et mon repos. - Je voyais tout sous un autre aspect. Des mots dits à haute voix, des pas légers me perçaient la tête comme des aiguillons. Parfois, autour de moi, mille objets inanimés prenaient une voix, un accent, et, dans des langues merveilleuses, m'agaçaient jusqu'à la plus extrême impatience. Les fantaisies les plus bizarres venaient m'arracher à la vie réelle. Croirais-tu bien, ma bonne Adelgonde, que les folles histoires de féerie de *L'oiseau vert*, du prince *Fakardin*, de la princesse de *Trébizonde*, et que sais-je encore, comme la tante Clara savait si bien nous les raconter, se revêtirent pour moi d'un caractère de réalité vraiment effrayant ; car c'était moi-même qui subissais les transformations dont le méchant magicien me rendait victime.

Oui, c'est bien ridicule à dire à quel point ces sottises agissaient sur moi, et d'une manière si pernicieuse, que je devins de jour en jour plus faible et plus languissante. Tantôt je m'affligeais mortellement pour un rien, une bagatelle ; tantôt je me réjouissais jusqu'à l'extravagance pour quelque pareille niaiserie. Et mes forces vitales se consumaient ainsi dans les violents accès d'une volonté inconnue qui absorbait tout mon être. Certains objets qui auparavant m'étaient tout-à-fait indifférents, non-seulement me frappaient avec vivacité, mais me faisaient éprouver même d'indicibles tourments. C'est ainsi que j'avais conçu une telle horreur des lys, que je m'évanouissais à l'aspect de leurs fleurs, fussent-elles à une distance considérable ; car je voyais s'élaner de leurs blancs calices des petits basilics luisants, et qui dardaient leurs langues aiguës contre moi.

Mais comment, chère Adelgonde, te donner une idée même imparfaite de cet état singulier, auquel je ne pourrais pas donner le nom de maladie, s'il ne m'avait affaibli progressivement au point que j'entrevois à la fin ma mort comme imminente. - Maintenant je veux te confier quelque chose de particulier : c'est ce qui a rapport à ma guérison. Je la dois à un excellent homme qu'Ottmar avait déjà introduit dans la maison, et qui, parmi tous les fameux et habiles médecins de la Résidence, est assurément le seul en possession du secret de guérir promptement et infailliblement une aussi étrange maladie que la mienne.

Mais ce qu'il y a de particulier, c'est que dans mes rêves et mes visions habituels je voyais constamment apparaître un bel homme, grave, qui, malgré sa jeunesse, m'inspirait une vénération profonde, et qui, sous divers costumes, mais toujours avec une robe traînante et une couronne de diamants sur la tête, jouait, dans le monde imaginaire de mes contes magiques, le rôle du roi romantique des esprits. Une liaison intime et tendre devait exister entre nous, car il me témoignait une affection extrême, en retour de laquelle j'aurais donné ma vie. Tantôt il me faisait l'effet du sage roi Salomon, et d'autres fois, par une aberration inconcevable, je pensais malgré moi au *Sarastro* de la *Flûte enchantée*, que j'ai vu représenter dans la capitale.

Hélas ! chère Adelgonde, juge de mon effroi lorsqu'au premier

abord je reconnus dans Alban le roi romantique de mes rêves. - Alban est en effet ce médecin extraordinaire que bien antérieurement Ottmar avait amené une fois de la Résidence comme son ami de cœur, et qui néanmoins, pendant ce court séjour, avait si peu provoqué mon attention que je ne pouvais même pas ensuite me rappeler ses traits. Mais lorsqu'il revint, appelé pour me donner ses soins, il me fut impossible de définir l'étrange sensation dont son aspect me pénétra. Alban ayant en général dans sa physionomie, dans toutes ses manières une certaine dignité, je dirais presque quelque chose d'impératif qui l'élève au-dessus de son entourage, il me sembla, dès qu'il eut fixé sur moi son regard sérieux et perçant, que je devais me soumettre sans restriction à tout ce qu'il prescrivait, comme s'il lui suffisait de vouloir bien positivement ma guérison pour l'opérer.

Ottmar disait qu'on allait me traiter par le magnétisme, et qu'au moyen de certains procédés Alban devait me mettre dans un état d'exaltation et de sommeil factice, grâce auquel je concevais moi-même exactement le caractère de ma maladie, et je préciserais la manière de me rétablir. Tu ne saurais croire, chère Adelgonde, quel sentiment extrême d'inquiétude, de crainte, d'épouvante m'agitait à la pensée de cette existence sans conscience, et pourtant supérieure à la vie réelle. Cependant, je ne le sentais que trop clairement, j'aurais fait de vains efforts pour me soustraire à ce qu'Alban avait résolu.

Les moyens en question furent employés, et, en dépit de ma répugnance, de mes craintes, je n'en ai éprouvé que des effets salutaires. Mes couleurs, mon enjouement sont revenus, et au lieu de cette tension névralgique effrayante, pendant laquelle la chose la plus indifférente devenait souvent pour moi un supplice, je me trouve dans un état passablement tranquille. Ces folles visions de mes rêves ont disparu, et le sommeil me restaure ; ou les images bizarres qui m'apparaissent en dormant me récréent au lieu de me tourmenter. Pense un peu, chère Adelgonde : je rêve souvent maintenant, par exemple, que je puis, les yeux fermés, comme si un sens nouveau m'était donné, reconnaître les couleurs, distinguer les métaux, lire, etc., dès qu'Alban me le demande ; souvent même il m'ordonne d'examiner mon intérieur et de lui dire tout ce que j'y vois, ce que je fais aussitôt avec la plus grande précision.

Parfois je suis contrainte d'arrêter exclusivement ma pensée sur Alban lui-même. Je le vois devant moi et je tombe insensiblement dans un état de rêverie, où, perdant enfin la conscience de mon individualité, j'entre dans une sphère d'idées étrangères qui ont l'éclat et la pureté de l'or, et qui me pénètrent d'une animation singulière. Je reconnais que c'est Alban qui formule en moi ces divines pensées ; car il occupe alors lui-même, comme une flamme sacrée et vivifiante, le foyer de mon être qu'il dirige ; et s'il me quitte, spirituellement s'entend, l'éloignement physique est indifférent, aussitôt tout le prestige s'évanouit. Ce n'est que dans cet état de sympathie et de transsubstantiation pour ainsi dire que je jouis réellement de la vie ; et s'il dépendait de lui de rompre cette union de nos principes intelligents, mon être succomberait sans doute à l'amertume de ce sombre abandon. Oui, tandis que j'écris ces lignes, je ne le sens que trop, c'est lui seul qui m'inspire au moins les termes propres à expliquer cette mystérieuse corrélation de lui à moi.

Je ne sais, ma bonne Adelgonde, si je ne te parais pas ridicule ou peut-être atteinte d'une manie fantastique, et surtout si tu me comprends. En ce moment même, il m'a semblé que tes lèvres avaient murmuré doucement et tristement le nom d'Hypolite. - Crois bien que jamais Hypolite n'a été aimé de moi plus vivement : je le nomme bien souvent dans mes prières à Dieu : que les saints anges le préservent au milieu des batailles sanglantes de toute atteinte meurtrière ! - Mais depuis qu'Alban est mon seigneur et maître, il me semble que ce n'est que par lui que je peux aimer plus ardemment et plus profondément mon Hypolite. J'imagine avoir la puissance de m'élancer vers lui, tel que son génie protecteur, et de le couvrir de mes prières comme un séraphin de son aile, de manière à déjouer toutes les trahisons du démon du meurtre. Alban, l'homme excellent et sublime, me conduira dans ses bras comme une épouse sanctifiée par cette vie de spiritualisme ; mais l'enfant inexpérimenté peut-il se hasarder sans son maître dans les orages du monde ?

Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai reconnu tout-à-fait la véritable magnanimité d'Alban. - Mais croirais-tu, chère Adelgonde, que lorsque j'étais plus malade et dans mes excès d'irritation, il s'élevait souvent dans mon âme d'odieux

soupçons contre mon seigneur et maître ? Ainsi je croyais avoir trahi l'amour et la fidélité, quand je voyais s'élever devant moi, même au milieu de mes prières pour mon Hypolite, la figure d'Alban irritée et menaçante de ce que je voulusse sans lui me hasarder à franchir les limites qu'il m'avait prescrites, comme un enfant mutin et indocile aux conseils de son père, qui sort du jardin paisible pour aller courir dans la forêt, où de méchantes bêtes, avides de sang, guettent leur proie, cachées derrière les buissons verdoyants et fleuris ! Ah ! Adelgonde ! que ces doutes cruels me rendirent malheureuse ! - Moque-toi bien de moi, si je te dis que j'en vins jusqu'à penser qu'Alban me tendait un piège infernal, et songeait, sous les saintes apparences d'un sauveur miraculeux, à allumer dans mon cœur un amour terrestre..... Ah ! Hypolite !....

Dernièrement, nous étions familièrement réunis le soir, mon père, mon frère, le vieux Bickert et moi ; Alban, suivant son habitude, était encore engagé dans une longue promenade. Il était question des rêves, et mon père ainsi que Bickert nous avaient raconté toutes sortes d'histoires merveilleuses et récréatives. Alors Ottmar prit aussi la parole, et il raconta comment un ami d'Alban, d'après ses conseils et sous sa surveillance, était parvenu à gagner l'ardent amour d'une jeune fille, en se tenant près d'elle à son insu, durant son sommeil, et en maîtrisant en sa propre faveur, par des moyens magnétiques, la direction de ses pensées. En outre, il arriva que mon père ainsi que notre vieil ami Bickert se déclarèrent, comme ils ne l'avaient jamais fait en ma présence, les adversaires décidés du magnétisme, et en quelque sorte les accusateurs d'Alban.

Tous les doutes, tous les soupçons que j'avais conçus contre lui furent réveillés au fond de mon âme. Je supposai de nouveau qu'il se servait de manœuvres mystérieuses et diaboliques pour me faire son esclave, et qu'il m'ordonnerait alors d'oublier absolument Hypolite pour être lui seul l'objet de mes pensées et de mes sentiments. Une émotion inconnue jusqu'alors me pénétra d'une anxiété mortelle. Je voyais Alban dans sa chambre, entouré d'instruments bizarres, de vilaines plantes, de pierres, de métaux rayonnants et d'animaux hideux, décrivant des cercles dans l'air avec des mouvements convulsifs. Son visage, ordinairement si calme et si grave, affreusement contracté m'offrait l'aspect d'une larve hideuse, et dans l'orbe de

ses yeux agrandis et d'un rouge ardent serpentaient avec une vitesse incroyable d'immondes basilics lisses et étincelants, tels que ceux que j'avais cru voir autrefois s'élancer de la corolle des lys.

Tout-à-coup il me sembla qu'un torrent glacial glissait le long de mon dos : je me réveillai de mon état d'évanouissement ; Alban était devant moi, mais, ô grand Dieu ! ce n'était pas lui, non ! c'était la larve épouvantable, création fantastique de mon imagination frappée ! - Combien ne fus-je pas honteuse de moi-même le lendemain matin ! Alban était instruit de mes doutes injurieux, et son affectueuse bienveillance l'a seule empêché de me le faire sentir ; mais il savait comment je m'étais représenté sa personne, puisqu'il lit au-dedans de mon être mes pensées les plus secrètes, que ma vénération et ma soumission pour lui ne me permettent pas d'ailleurs de vouloir lui cacher.

Du reste, il attache très-peu d'importance à cette crise nerveuse, et l'attribue uniquement à la vapeur du tabac turc que mon père avait fumé ce soir-là. Si tu avais pu voir de quelle prévenante sollicitude, de quels soins tout paternels m'entoura alors mon excellent maître. Ce n'est pas seulement le corps qu'il sait conserver en santé, non, c'est l'esprit surtout qu'il initie aux délices d'une vie supérieure !

Si ma bonne amie Adelgonde pouvait seulement être auprès de moi et jouir de la vie réellement bienheureuse que nous menons ici au sein d'une paix modeste ! Bickert est toujours le joyeux vieillard d'autrefois ; mon père et Ottmar seuls montrent parfois une disposition d'humeur singulière et un peu triste. L'uniformité de nos habitudes n'est pas faite pour plaire sans doute aux hommes lancés dans le tourbillon du monde et des affaires.

Alban nous entretient en langage pompeux des traditions et des mythes sacrés de l'Inde et de l'antique Égypte. - Souvent la préoccupation de ces étranges mystères provoque en moi, surtout sous les grands hêtres du parc, un sommeil insurmontable et vivifiant, dont je me réveille animée d'un nouveau bien-être. Je me compare à peu près dans ces occasions à *Miranda*, dans la *Tempête* de Shakespeare, quand *Prospero* cherche en vain à la tenir éveillée pour écouter sa narration. Ce sont justement les paroles de *Prospero* qu'Ottmar m'adressait encore l'autre jour : « Cède à ta fatigue : tu ne peux

pas faire autrement. »

Maintenant, ma chère Adelgonde, tu connais entièrement ma vie intérieure, je t'ai tout confié, et cela soulage mon cœur. Les lignes ci-jointes pour Hypolite.... etc.

FRAGMENT
D'UNE LETTRE D'ALBAN A THÉOBALD.

..... a été dépassé. - La piété est une habitude constante des actions pieuses ; et toute action pieuse est une hypocrisie, bien qu'elle soit faite dans le but non pas tant d'abuser le prochain que de se délecter soi-même au reflet éblouissant de l'éclatante auréole d'or faux, à l'aide de laquelle on s'est improvisé Saint.

N'as-tu pas senti maintes fois, mon cher Bramine, s'élever dans ton propre sein des mouvements et des idées que tu ne pouvais concilier avec ce que tu tiens pour juste et sage, par suite de l'habitude, et sans oser sortir de l'ornière creusée par la morale surannée des nourrices ? Or, tous ces doutes contre les principes dogmatiques de *ma mère l'oie*, tous ces bouillants penchants qui viennent se heurter contre la digue artificielle opposée à leur torrent par les systèmes des moralistes, l'irrésistible tentation de secouer joyeusement dans l'espace les ailes rapides dont on se sent pourvu, et de s'élancer vers les régions supérieures, ce sont là, nous dit-on, autant de pièges de Satan contre lesquels ont bien soin de nous prémunir les pédants ascétiques. Nous devons, à les entendre, fermer les yeux comme des enfants crédules, pour éviter d'être aveuglés par les rayons éblouissants de la splendeur du Christ saint, qu'ils nous montrent partout dans la nature, déterminant la borne infranchissable à notre essor.

Mais tout penchant qui propose un but supérieur à l'exercice de nos facultés mentales ne saurait être illicite ; il doit au contraire, étant inséparable de la nature humaine d'où il dérive, tendre à l'accomplissement des fins de notre existence, lequel implique nécessairement le développement le plus étendu et le plus parfait possible de nos facultés physiques et intellectuelles.

Je sais, mon cher Bramine (je ne puis vraiment te qualifier autrement d'après ta manière d'envisager la vie), qu'en voilà bien assez pour te provoquer à la controverse, puisque ta

conduite est basée sur l'opinion opposée à celle que je viens seulement d'indiquer. Sois persuadé toutefois que j'estime ta vie contemplative et tes efforts pour pénétrer dans les mystères de la nature par une application d'esprit de plus en plus soutenue. Mais pourquoi, bornant timidement tes désirs à jouir, dans une extase inactive, de l'aspect merveilleux de cette clef de diamant étincelante, ne pas la saisir d'une main hardie et ferme, pour t'ouvrir le mystérieux domaine sur le seuil duquel tu resteras autrement livré à un scepticisme éternel ? Tu es armé et équipé pour la lutte : pourquoi languir dans une lâche inertie ?

Toute existence est le prix d'un combat et un combat elle-même. Dans une progression relative, la victoire appartient au plus fort, et le vassal subjugué sert à augmenter la puissance du vainqueur. - Tu sais, mon cher Théobald, comment j'ai toujours envisagé ce combat par rapport à l'action des intelligences, comme j'ai hardiment soutenu que la prépondérance de l'homme favorisé de la nature même dans l'ordre mystérieux des choses spirituelles, la domination qu'il y peut exercer, contribuent à accroître ses forces et doublent son élan pour fournir une carrière plus large encore. Or, nous disposons pour ainsi dire à notre gré, nous du moins en qui résident cette énergie, cette force transcendante, de l'arme, qui nous sert à soumettre, à asservir le principe dépendant. Pourquoi donc avoir appelé magnétisme cette influence souveraine, cette action d'absorber en nous-mêmes et de maîtriser par des moyens qui nous sont personnels le principe spirituel d'un être étranger : dénomination insuffisante, ou plutôt qui ne désigne nullement, par l'idée qu'elle rappelle d'un agent purement physique, ce que nous prétendons exprimer ?

Ce devait être un médecin précisément qui révélat au monde ce grand secret, recélé jusqu'ici dans l'ombre d'un temple invisible comme son trésor le plus précieux, et qui posât en principe que le seul but de notre science devait consister dans l'assujettissement moral d'une individualité étrangère. C'est là ce qui, aux yeux des profanes, reste enveloppé sous le voile mystérieux des apparences. Comme s'il n'était pas ridicule de croire que c'est pour guérir un mal de dents, ou une migraine, et que sais-je encore, que la nature nous a confié le talisman merveilleux, grâce auquel l'homme devient roi du monde des esprits.

Non ! c'est la domination absolue sur le principe intelligent que ce talisman puissant nous assure en raison de notre habileté à le faire agir. Subjugué par sa vertu magique, l'intellect d'autrui ne doit plus exister qu'en nous et par nous, et c'est nous seuls qu'il doit alimenter et vivifier de sa substance. - Le centre commun, le *focus* de toute spiritualité, c'est Dieu. Eh bien, au point où convergent le plus grand nombre de rayons en un seul faisceau flamboyant, là est plus restreinte la distance qui nous sépare du *focus*. - Ces rayons se distribuent inégalement : mais ils embrassent la vie organique de toute la nature, et c'est à cette émanation du principe spirituel qui se manifeste dans les animaux et les plantes mêmes que nous reconnaissons leur commune origine - La tendance vers cette domination spiritualiste est donc la tendance vers la divinité, et le sentiment de la puissance acquise élève en raison de sa force le degré du bonheur, puisque l'idée constitutive du bonheur est aussi dans le *focus*. Combien, du reste, tout le bavardage provoqué par cette puissance sublime dont sont doués les vrais adeptes me semble pauvre et pitoyable ! Mais il est bien constant que la consécration intérieure, qui seule amène des résultats efficaces, dépend tout entière du point de vue excentrique dont je parle.

D'après tout cela, tu pourrais croire que je m'abstiens complètement dans l'application de tout intermédiaire physique ; mais il n'en est pas ainsi. C'est ici que nous tâtonnons encore dans les ténèbres, tant que l'union mystérieuse de l'esprit avec le corps ne sera pas parfaitement éclaircie par nous. Toutefois, il semble que les moyens dont nous usons ne soient entre nos mains que les insignes de la souveraine puissance, auxquels se soumettent aveuglément des vassaux inconnus.

Je ne sais moi-même, mon cher Théobald, comment j'en suis venu à te dire tant de choses sur un sujet dont je ne parle pas volontiers ; car je sens que toutes ces paroles doivent paraître dénuées de sens, si la conviction intérieure, produite par une organisation intellectuelle particulière, ne leur donne du poids et de la force. Je voulais répondre à ton reproche d'avoir cédé à l'entraînement d'un mouvement passionné, en violant ce que tu appelles les principes moraux qui te servent de guides, et je ne fais que de m'apercevoir que l'autre fois je t'ai fait part de mes relations dans la maison du baron d'une manière beaucoup trop décousue pour ne pas être mal compris. Or, j'ai pris du temps et

de la peine pour me rappeler maintes circonstances de mon séjour ici ; et si mon cher Bramine, dans un moment d'exaltation exceptionnelle, veut consentir à me suivre en quelque sorte sur mon terrain, je serai facilement absous à ses yeux.

Ottmar est un de ces hommes nombreux qui, non dépourvus de raison, et même doués d'une vivacité d'esprit enthousiaste, embrassent aisément ce qu'il y a de nouveau et de progressif dans le domaine de la science ; mais là se bornent leurs prétentions, et ils n'acquièrent ainsi qu'une connaissance superficielle des choses, tout en se félicitant de la puissance de leurs facultés. Car leur esprit ne s'arrête qu'à la forme, sans même se douter des secrets de l'intérieur. Ils ont une intelligence incontestable, mais tout-à-fait dénuée de profondeur.

Ottmar, je te l'ai déjà dit, s'est amarré à moi ; et, voyant en lui le type d'une classe de jeunes gens extrêmement nombreuse, surtout aujourd'hui, je trouvai plaisant de me divertir à ses dépens. Il a foulé le sol de ma chambre avec la même vénération que si c'eût été le sanctuaire intime et inabordable du temple de Saïs ; et en revanche de sa soumission passive et volontaire, digne d'un écolier régi par la férule, j'ai cru devoir le laisser disposer de quelques jouets innocents qu'il eût à montrer tout triomphant aux autres enfants, en faisant glorieusement parade devant eux de la faveur du maître.

Lorsque j'eus cédé à ses prières en l'accompagnant à la terre de son père, je trouvai dans le baron un vieillard capricieux, ayant pour acolyte un vieux peintre original et fantasque, qui s'avise parfois de faire le bouffon moraliste et sentimental.

Je ne sais plus ce que je t'ai dit d'abord sur l'impression que Maria produisit sur moi ; mais je sens en ce moment combien il me sera difficile de te définir ce que j'éprouve, de manière à ce que tu puisses parfaitement me comprendre. - Du reste, je m'en rapporte à la connaissance que tu dois avoir de mon caractère, qui imprime à toutes mes idées et à toutes mes actions une tendance spiritualiste à jamais incompréhensible pour le vulgaire. Tu seras donc bien persuadé que malgré sa taille élancée, telle qu'une plante magnifique qui, dans sa croissance luxuriante, se pare de feuilles et de fleurs aussi riches que délicates, malgré des yeux bleus dirigés vers le ciel comme

aspirant à saisir ce que dérobe à nos regards ce voile des nuages lointains, bref, malgré toute son angélique beauté, une jeune fille ne saurait me jeter dans la douceuse langueur où tombe un ridicule *amoroso*.

Ce fut uniquement la découverte instantanée d'une secrète relation spirituelle entre Maria et moi qui me pénétra d'une sensation vraiment extraordinaire. A la volupté la plus intime se joignit l'aiguillon irritant d'une rage secrète, née de la résistance que je rencontrai dans Maria. Une force étrangère et hostile retenait son esprit captif et contrariait mon influence. Par une puissante contention d'esprit, je parvins à connaître mon ennemi, et je m'appliquai alors, dans une lutte opiniâtre, à concentrer sur moi, comme dans un miroir ardent, tous les rayons qui s'élançaient de l'âme de Maria.

Le vieux peintre m'observait avec une attention toute particulière, et paraissait se douter de l'effet produit sur moi par la jeune fille. Ce fut peut-être mon regard qui me trahit ; car l'esprit est tellement contraint par le corps, que le moindre de ses mouvements, en oscillant dans les nerfs, agit en dehors et modifie les traits du visage, du moins le regard de nos yeux. - Mais combien la manière triviale dont il prit la chose eut lieu de me divertir. Il parlait à tout propos devant moi du comte Hypolite, le futur époux de Maria ; et plus il développait à plaisir le programme pompeux de toutes ses vertus, plus il me donnait à rire en dedans de moi-même des affections pitoyables que les hommes embrassent avec une passion si sotté et si puérile ; plus je me réjouissais d'être initié à ces unions autrement profondes nouées par la seule nature, et de posséder assez de puissance pour les vivifier et les féconder.

Absorber l'esprit de Maria en moi-même, assimiler pour ainsi dire tellement tout son être au mien que la rupture de cet enlacement intime dût causer son propre anéantissement, telle était la pensée qui, en me procurant un bonheur suprême, ne tendait qu'à accomplir les volontés préexistantes de la nature.

Cette étroite conjonction spirituelle avec la femme, qui surpasse de toute la hauteur du ciel en sentiment de béatitude, toute jouissance animale, même la plus délectable et la plus vantée, convient à un prêtre d'Isis, et tu connais d'ailleurs mon système sur ce point : je ne peux t'en dire davantage. - La femme a reçu de la nature une organisation passive dans toutes

ses tendances. C'est dans l'abandon volontaire de sa personnalité, dans sa facilité, son empressement pour ainsi dire à se laisser imposer par un être étranger différent de soi la vénération et le dévouement dus à un principe supérieur, que consiste la véritable ingénuité qui caractérise la femme, et dont la conquête et l'absorption en soi procurent une volupté sans égale.

Depuis lors, malgré mon départ de la terre du baron, je restai spirituellement auprès de Maria ; et quant aux moyens dont je me servis pour me rapprocher d'elle matériellement en secret, afin d'agir plus efficacement sur sa volonté, je les passerai sous silence : ce sont des détails qui paraîtraient mesquins, quoiqu'ils dussent atteindre le but proposé. Bientôt après, par suite de mes manœuvres, Maria tomba dans un état fantastique qu'Ottmar dut naturellement considérer comme une maladie de nerfs, et, ainsi que je l'avais prévu, je revins dans la maison à titre de médecin.

Maria reconnut en moi celui qui déjà lui était souvent apparu dans ses rêves comme son souverain dans tout l'éclat de la puissance ; et ce qui n'avait été jusque-là pour elle qu'une illusion vague et confuse, vint frapper alors son esprit comme une réalité palpable. Il a suffi de mon regard, de ma ferme volonté pour la mettre dans l'état de somnambulisme, c'est-à-dire pour déterminer en elle la déchéance complète du *moi*, et transporter l'essence de sa vie dans la sphère supérieure du maître. Mon esprit l'accueillit donc et lui imprima l'élan nécessaire pour s'envoler de la prison matérielle qui la retenait captive. - Ce n'est plus que dans cette absolue dépendance de moi que Maria peut continuer à vivre : et elle est heureuse et tranquille. L'image d'Hypolite ne doit plus se présenter à elle que sous des contours indécis, qui bientôt s'évanouiront eux-mêmes en fumée....

Le baron et le vieux peintre me voient d'un œil méfiant ; mais j'admire encore en cela le haut degré de la puissance dont m'a doué la nature, et qui leur impose la pénible obligation de reconnaître ma supériorité tout en me résistant. - Tu sais de quelle étrange manière j'ai fait la conquête d'un trésor de connaissances secrètes. Jamais tu n'as voulu lire ce livre, et tu aurais été surpris cependant d'y voir développées, bien mieux que dans aucun traité de physique, les rares propriétés de

quelques forces de la nature et les magnifiques résultats de leur emploi. Je ne dédaigne pas de préparer avec soin certaines choses fort utiles comme accessoires. Et peut-on bien crier à la fraude, parce que le badaud vulgaire s'étonne et s'effraye de ce qu'il regarde à juste titre comme surnaturel ?... Car la connaissance des véritables causes détruit seulement la surprise et non le phénomène.

Hypolite est colonel en activité, par conséquent en campagne. Je ne désire pas sa mort : il peut revenir, et mon triomphe en sera plus magnifique ; car la victoire est certaine. L'adversaire dût-il être plus redoutable que je ne l'imagine, tu peux croire avec confiance que le sentiment de ma force, etc., etc...

LE CHÂTEAU DÉSERT.

L'orage était passé, et, resplendissant de feux pourprés, le soleil couchant perçait les sombres nuages qui, chassés vers l'horizon, se dissipaient en blanches vapeurs. Le vent du soir agitait ses ailes, et les flots de parfums exhalés des arbres, des herbes et des fleurs s'épanchaient dans l'air tiède et pur. A l'issue de la forêt, je vis étendu devant moi, au sein des prés fleuris de la vallée, le village dont le postillon m'avait signalé l'approche ; et le paysage était dominé par les tours gothiques du château, dont les croisées étincelaient aux rayons du soleil comme si des flammes allaient s'échapper de l'intérieur.

Un son de cloches et de chants d'église parvint à mes oreilles, et j'aperçus dans le lointain un cortège lugubre qui s'avavançait sur la route du château au cimetière. Lorsque j'arrivai à cette place, les chants avaient cessé ; suivant l'usage du pays, on avait découvert le cercueil déposé près de la fosse, et le pasteur prononçait un discours funèbre. Comme ils se préparaient à refermer la bière, je m'approchai et je regardai le mort : c'était un homme fort âgé, et, à son visage serein et nullement décomposé, on aurait pu croire qu'il sommeillait paisiblement. « Voyez de quel doux repos jouit notre vieil ami Franz, s'écria avec une émotion profonde un vieux paysan, que Dieu m'accorde une fin aussi pieuse ! oui, bienheureux ceux qui s'endorment ainsi dans le Seigneur. » - Ce dernier adieu me sembla valoir toute la cérémonie consacrée au défunt ; et je vis dans les simples paroles du paysan la plus sublime oraison

funèbre. On descendit le cercueil, et lorsque les mottes de terre commencèrent à le recouvrir en rendant un son sourd, la plus amère tristesse s'empara de moi, comme si l'ami de mon cœur fût couché sous cette terre froide et insensible.

Je me disposais à gravir la colline sur laquelle le château était situé, lorsque le pasteur vint se joindre à moi, et je m'enquis auprès de lui du mort qu'on venait d'ensevelir. C'était le vieux peintre Franz Bickert, qui, depuis trois ans, habitait le manoir désert dont il était devenu le châtelain. L'ecclésiastique s'était chargé des clefs du château jusqu'à l'arrivée du fondé de pouvoirs du possesseur actuel, et j'entrai, non sans une angoisse pénible, dans les vastes salles où avaient autrefois vécu des hôtes joyeux, et maintenant vides et silencieuses comme la mort.

Bickert, durant les trois dernières années qu'il passa dans le château comme un ermite, s'était occupé de son art avec une singulière activité. Sans la moindre assistance, pas même pour les préparatifs mécaniques nécessités par ses travaux, il entreprit de peindre dans le style gothique tout le premier étage, dont il habitait lui-même une chambre ; et du premier regard on devinait d'étranges allégories dans l'assemblage fantastique qu'il avait fait des objets hétérogènes dont les ornements gothiques motivent l'emploi. Une laide figure de diable guettant une jeune fille endormie se trouvait surtout reproduite très-fréquemment.

Je courus dans la chambre de Bickert. Son fauteuil était encore à deux pas de la table sur laquelle on voyait un dessin commencé, comme si le peintre venait de quitter à l'instant son travail ; sur le dossier du fauteuil pendait sa redingote grise, et un petit bonnet gris était à côté du dessin. Il me semblait que j'allais voir entrer le vieillard avec ce visage affable et bon, où les souffrances mêmes de la mort n'avaient point laissé de traces, et prêt à accueillir dans son atelier le visiteur étranger avec une cordiale franchise.

J'exprimai au pasteur mon désir de demeurer plusieurs jours, plusieurs semaines peut-être, dans le château. Il parut surpris, et me dit qu'il était bien fâché de ne pouvoir souscrire à mon envie, attendu qu'on devait apposer les scellés judiciaires, en attendant l'arrivée du fondé de pouvoirs, et qu'aucun étranger ne pourrait même entrer dans le château. « Et moi ! si j'étais le

fondé de pouvoirs lui-même, » lui dis-je en lui présentant une procuration fort explicite du propriétaire actuel, le baron de F***. Il ne fut pas médiocrement étonné, et il me combla de marques de politesse ; et pensant qu'il ne conviendrait pas de demeurer dans le château désert, il m'offrit une chambre au presbytère.

Je refusai, je restai dans le château, et c'est là que les papiers laissés par Bickert me fournirent de quoi occuper mes loisirs de la manière la plus intéressante. Je ne tardai pas à découvrir deux feuilles détachées, où, dans des notes brèves et jetées au hasard, comme celles d'un agenda de poche, je trouvai la clef de la catastrophe qui anéantit une branche entière d'une famille importante. Tout s'expliquait par le rapprochement des détails contenus dans un manuscrit passablement fantasque, précédé des mots : *Songes, mensonges*, et dans deux fragments de lettres qu'un accident particulier dut faire tomber entre les mains du peintre.

EXTRAITS
DE L'ALBUM DE BICKERT.

« Ne me suis-je pas, en dépit de saint Antoine, chamaillé aussi avec trois mille diables ? Et je n'ai pas fait moins bonne contenance.

» Il suffit de regarder audacieusement le vulgaire en face : aussitôt il s'évapore spontanément en poussière et fumée.

» Si Alban pouvait lire dans mon âme, il y verrait une réparation d'honneur et mes excuses formelles pour lui avoir imputé la sorcellerie maudite que mon imagination trop exaltée avait seule empreinte de si sombres couleurs, afin de servir sans doute à mon instruction ou à ma mortification.

» Il est arrivé ! - frais, - vaillant, - brillant d'une ardeur juvénile, - la chevelure d'Apollon, le front superbe de Jupiter, l'œil de Mars, le port du messager des dieux, - oui, tout-à-fait le héros dont Hamlet trace le portrait ! Maria n'est plus sur la terre, elle plane dans un ciel de félicité : - Hypolite et Maria, - quel couple !

.....

» Mais je ne puis cependant me fier en lui. - Pourquoi s'enferme-t-il ainsi dans sa chambre ? - Pourquoi rôde-t-il la nuit sur la pointe des pieds comme le démon du meurtre aux aguets ? Je ne puis me fier en lui ! - Il me semble parfois que je devrais sans nul délai ni autre forme de procès lui passer au travers du corps la lame de ma canne à épée, sauf à lui dire ensuite poliment : Mille pardons ! -

» Je me méfie de lui.

.....

» Singulier événement ! - Comme j'accompagnais dans le corridor jusqu'à sa chambre mon vieil ami, après une causerie à cœur ouvert qui s'était prolongée entre nous un peu avant dans la nuit, une figure décharnée, dans une robe de chambre blanche et une lumière à la main, passa subitement devant nous à petits pas. - Le baron s'est écrié : « Le major ! - Franz ! - le major ! » - C'était incontestablement Alban, et sans doute la lumière projetée sur ses traits de bas en haut les faisait paraître ainsi contractés, vieux et laids. - Il venait du côté de l'appartement de Maria. - Le baron insista pour se rendre chez elle. Elle dormait paisiblement comme un ange pur des cieux.... C'est enfin demain le jour désiré depuis si long-temps. - Heureux Hypolite ! - Mais quelle terreur m'inspire cette apparition, malgré tous mes efforts pour me persuader que c'était Alban ? - Se pourrait-il que le démon funeste qui se révéla au baron dès sa plus tendre jeunesse, rappelé aujourd'hui à l'existence, vînt, comme son génie fatal, le menacer d'une manière visible de quelque catastrophe ? Mais éloignons ces sombres pressentiments ! - Persuade-toi, Franz, que ce tissu de rêves effrayants n'est souvent dû qu'au trouble des fonctions de l'estomac. - Ne devrait-on pas avaler des *diavolini* pour se préserver du désagrément des mauvais rêves ?

» Juste Dieu ! - Morte ! - Elle est morte ! - Je dois faire part à votre seigneurie, à cause des archives de la famille, de quelle manière est morte la charmante baronne Maria. - Je ne suis décidément pas fait pour traiter les affaires diplomatiques.... et

si Dieu ne m'avait gratifié d'un peu de force dans le poignet pour manier le pinceau.... - Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au moment où Hypolite ouvrait les bras pour l'y presser devant l'autel, elle tomba.... morte.... morte ! - Le reste je le recommande à la justice divine !

» Oui, c'était toi ! - Alban ! - pernicieux démon ! - tu l'as tuée avec tes manœuvres sataniques..... Quel dieu l'a révélé à Hypolite ? - Tu t'es enfui, mais va, lâche ! cache-toi, si tu peux, dans les entrailles de la terre : la vengeance du ciel t'y découvrira pour te pulvériser !

- » Non ! je ne puis t'excuser, Ottmar ! - Ce fut toi qui te laissas séduire par ce monstre : c'est à toi qu'Hypolite réclame la bien-aimée de son âme...

» Ils ont échangé aujourd'hui des paroles trop acerbes : le duel est inévitable.

.....

» Hypolite a succombé. - Tant mieux pour lui ! il va la revoir. - Malheureux Ottmar ! Malheureux père !

» *Exeunt omnes.* - Paix et repos éternels aux trépassés ! - Aujourd'hui, le neuf septembre, à l'heure de minuit, mon ami est mort dans mes bras... Et je me sens miraculeusement consolé ; car je sais que j'irai bientôt le rejoindre. - La nouvelle de la sublime expiation d'Ottmar, qui a trouvé au fort de la mêlée la mort des héros, brise le dernier fil qui rattachait encore mon âme aux choses terrestres. - C'est ici, dans ce château, que je veux rester. Je vivrai dans la chambre où ils ont vécu, où ils m'ont aimé ! - Souvent j'entendrai leurs voix amicales.... Mainte parole gracieuse de la bonne et douce Maria, mainte plaisanterie joyeuse de mon vieil et constant ami retentiront dans mon cœur comme un appel lointain de leurs esprits, et me donneront la force et le courage de supporter patiemment jusqu'au bout le fardeau de la vie ! - Il n'y a plus de présent pour

moi. Les jours heureux du passé seuls se rattachent à mon espoir d'une vie future, qui remplit souvent de ses brillantes images mes rêves fantastiques, dans lesquels je vois mes amis chéris m'appeler à eux en souriant. - Quand donc... quand m'en irai-je auprès de vous ? »

Et il s'en est allé.

LA VISION.

Vous savez, dit Cyprien, qu'il y a quelque temps, c'était même un peu avant la dernière campagne, j'ai séjourné dans la propriété du colonel de P***. Le colonel était un homme vif et jovial, et sa femme la douceur et la bonté même. Le fils se trouvait alors à l'armée, et il n'y avait au château, outre les deux époux, que leurs deux filles et une vieille française qui s'efforçait de représenter une espèce de gouvernante, quoique les demoiselles parussent avoir passé le temps des gouvernantes.

L'aînée des deux était un petit être éveillé, d'une vivacité excessive, non sans esprit, mais, de même qu'elle ne pouvait faire cinq pas sans y mêler au moins trois entrechats, sautant pareillement dans ses moindres discours et dans toutes ses actions incessamment d'une chose à une autre ; je l'ai vue en moins de dix minutes broder, lire, dessiner, chanter, danser, - pleurer tout-à-coup sur son pauvre cousin mort à l'armée, et, les yeux encore pleins de larmes amères, partir d'un éclat de rire convulsif, en voyant la vieille française renverser par mégarde sa tabatière sur le petit chien, qui se mettait à éternuer bruyamment, tandis que la pauvre duègne répétait en se lamentant : « *Ah che fatalità ! - Ah carino ! poverino !....* » car elle avait l'habitude de ne parler qu'en italien au susdit roquet, attendu qu'il était natif de Padoue. Malgré cela, la jeune fille était la plus gentille blondine possible ; et, au milieu de tous ses étranges caprices pleine de grâce et d'amabilité, de sorte qu'elle exerçait partout, sans la moindre prétention, un charme irrésistible.

Sa sœur cadette, nommée Adelgonde, offrait auprès d'elle le plus singulier contraste. Je cherche en vain des mots pour vous définir l'impression toute particulière et surprenante que cette jeune fille produisit sur moi lorsque je la vis pour la première fois. Imaginez la plus noble tête, des traits d'une merveilleuse beauté : mais ses joues et ses lèvres couvertes d'une pâleur mortelle ; et quand elle s'avavançait à pas mesurés, le regard fixe, quand un mot à peine distinct, entr'ouvrant ses lèvres de marbre, se perdait isolé dans le silence du grand salon, malgré soi l'on se sentait saisi d'un frisson glacial.

Je surmontai bientôt cette émotion de terreur, et je dus

m'avouer, après avoir provoqué la jeune fille si profondément concentrée en elle-même à causer familièrement, que l'effet bizarre de cette apparition fantastique dépendait seulement de son intérieur, et que ses sentiments et son caractère n'y avaient aucune part. Dans le peu qu'elle disait se révélaient un jugement délicat, féminin, une raison éclairée, un cœur bienveillant. On aurait vainement cherché la trace de la moindre exaltation mentale, et cependant ce sourire douloureux, ce regard humide de larmes, faisaient supposer au moins une perturbation physique qui devait nécessairement, dans cette frêle organisation, avoir une influence nuisible sur le moral.

Ce qui me frappait singulièrement, c'était que tout le monde dans la famille, sans excepter la vieille française, paraissait inquiet dès qu'on nouait conversation avec la jeune fille, et que chacun cherchait à rompre l'entretien en s'y mêlant quelquefois d'une manière tout-à-fait ridicule. Mais ce qu'il y avait encore de plus extraordinaire, c'est que chaque soir, dès que huit heures avaient sonné, la dame française d'abord, puis la sœur, le père, la mère engageaient tour à tour la demoiselle à se retirer dans sa chambre, de même qu'on envoie les enfants se coucher de bonne heure pour qu'ils ne se fatiguent pas trop et puissent dormir tout leur comptant. La française accompagnait Adelgonde, et ni l'une ni l'autre n'assistaient au souper, qui était servi à neuf heures.

La femme du colonel ayant remarqué mon étonnement journalier, jeta une fois comme indifféremment dans la conversation, pour prévenir des questions futures, qu'Adelgonde était fort malade, qu'elle était sujette, surtout le soir à neuf heures, à des accès de fièvre périodiques, et que le médecin avait prescrit de la laisser jouir à cette heure-là du calme le plus absolu. - Je pressentis qu'il devait y avoir à cette précaution une toute autre cause, sans pouvoir cependant fonder sur rien des soupçons précis. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'ai appris les circonstances véritables du triste événement qui a porté le deuil et la désolation au sein du petit cercle de famille.

Adelgonde était autrefois la plus belle et la plus joyeuse enfant qu'on pût voir. On célébrait le quatorzième anniversaire de sa naissance, et un grand nombre de ses jeunes compagnes avaient été réunies à cette occasion. Assises toutes en cercle dans le joli quinconce du parc, riant et plaisantant à l'envi, elles ne

s'inquiètent point de la nuit, qui devient de plus en plus sombre ; car le vent tiède du soir souffle agréablement, et cette heure, au mois de juillet, est le signal de leurs plus vifs amusements. Elles commencent dans le magique crépuscule toutes sortes de danses bizarres, en cherchant à représenter les sylphes agiles et les esprits follets. -

« Écoutez, dit Adelgonde quand le bosquet fut devenu tout-à-fait obscur, écoutez, enfants ! je vais vous apparaître maintenant, comme la Dame blanche, dont le vieux jardinier défunt nous faisait tant de beaux récits. Mais il faut que vous veniez avec moi jusqu'au bout du jardin, là-bas, où est cette vieille mesure. » - En même temps elle s'enveloppe dans son châle blanc, et elle s'élance vivement et d'un pas léger dans l'allée couverte du quinconce, et ses petites amies de la suivre en courant, en riant et en folâtrant.

Mais à peine Adelgonde est-elle arrivée près de ce vieux caveau en ruines, que, paralysée de tous ses membres par une peur subite, elle reste immobile et glacée. Neuf heures sonnaient à l'horloge du château. « Ne voyez-vous pas ? s'écria Adelgonde d'une voix sourde et creuse, ne voyez-vous pas ? - cette figure, - tout près de moi... Jésus ! elle étend la main vers moi. - Ne voyez-vous pas ? » Aucune de ses compagnes ne voit la moindre chose ; mais toutes saisies d'épouvante et d'angoisse se sauvent en courant, excepté une, la plus courageuse, qui s'élance vers Adelgonde et veut l'entraîner dans ses bras, quand au moment même Adelgonde tombe par terre comme morte.

Aux cris perçants de détresse de la jeune fille, tous les hôtes du château accourent, et l'on emporte Adelgonde. - Revenue enfin de son évanouissement, elle raconte avec un tremblement d'effroi qu'en arrivant à l'entrée du caveau elle avait aperçu devant elle un fantôme aérien confondu dans le brouillard, et qui avait étendu la main vers elle.

Quoi de plus naturel que d'attribuer le prestige de cette apparition aux illusions décevantes de la lumière du crépuscule ? Du reste, Adelgonde, dès la nuit même, se remit si parfaitement de son accès de frayeur, qu'on ne craignit pour elle aucune suite fâcheuse, et qu'on pensa qu'il n'était déjà plus question de rien.

Mais il en arriva, hélas ! bien autrement. A peine, dans la soirée du lendemain, neuf heures avaient-elles sonné,

qu'Adelgonde se lève avec un geste de terreur du milieu de la société qui l'entoure, et s'écrie : « La voilà ! - la voilà ! - Ne voyez-vous pas ? elle est tout près de moi ! » - Bref, depuis cette soirée fatale, Adelgonde affirma que le fantôme surgissait devant elle chaque soir, à neuf heures précises, et cette vision durait quelques secondes, sans que personne, excepté elle, aperçût la moindre chose, ni éprouvât aucune sensation intérieure qu'on pût attribuer à la présence d'un principe inconnu immatériel.

La pauvre Adelgonde fut alors tenue pour folle, et ses parents, par un travers singulier, eurent honte de cet état de leur fille. De là ces étranges façons à son égard dont j'ai parlé tout à l'heure. - Il ne manquait pas de médecins et de remèdes qui devaient guérir la jeune fille de cette monomanie, comme on se plaisait à nommer sa croyance à cette apparition prétendue. Mais tout fut vainement mis en œuvre, et elle supplia instamment et en pleurant qu'on la laissât enfin en repos, assurant que le fantôme, dans ses traits confus et indécis, n'avait rien du tout de redoutable, et que son aspect ne lui causait plus de frayeur, quoique à la suite de chaque apparition elle sentit pour ainsi dire son âme et sa faculté pensante se séparer d'elle, comme pour flotter dans l'espace affranchies de tout lien terrestre. Et cela lui causait beaucoup de faiblesse et de souffrance.

Le colonel n'obtint aucun résultat de l'appel qu'il fit d'un médecin célèbre, qui avait la réputation de guérir les maniaques par des moyens fort ingénieux. Lorsque le colonel lui eut fait part de la situation de la pauvre Adelgonde, il partit d'un éclat de rire, en disant que rien n'était plus facile à faire disparaître que cette aberration d'esprit, qui n'avait, selon lui, d'autre motif que l'exaltation d'un cerveau frappé. Cette illusion de l'apparition du fantôme était, disait-il, si étroitement liée dans l'idée d'Adelgonde aux sons de l'horloge sonnante à neuf heures du soir, qu'elle était devenue incapable de séparer mentalement ces deux sensations, et qu'il ne s'agissait par conséquent que d'opérer cette rupture par un expédient matériel. Rien n'était plus aisé à pratiquer en trompant la demoiselle sur l'heure vraie, et en laissant passer neuf heures sans qu'elle le sût. Si l'apparition n'avait pas lieu, elle concevrait elle-même le fondement de son erreur, et un régime physique fortifiant achèverait son heureuse guérison.

Le funeste conseil fut exécuté. - Une nuit, on recula d'une heure toutes les pendules, toutes les horloges du château, et même celle du village dont le bourdonnement sourd pouvait s'entendre au loin, de telle sorte qu'Adelgonde devait, dès l'instant de son réveil, se tromper d'une heure dans l'appréciation du temps. Le soir arriva. La famille était rassemblée comme de coutume dans un petit salon privé, d'un aspect gai et gracieux. Aucun étranger n'était présent. La mère d'Adelgonde affectait de raconter toutes sortes d'histoires plaisantes, et le colonel, suivant son habitude, surtout lorsqu'il était d'humeur joyeuse, se mit à taquiner un peu la vieille française, secondé en cela par Augusta, l'aînée des deux demoiselles.

On riait, tout le monde semblait plus gai que jamais.... Alors huit heures sonnent à la pendule (il en était donc neuf), et aussitôt Adelgonde tombe à la renverse dans son fauteuil, pâle comme un cadavre. Son ouvrage échappe de ses mains ; puis elle se lève, son visage contracté par l'angoisse de la terreur, elle fixe son regard dans l'espace vide de la chambre, et murmure d'une voix sourde et étouffée : « Quoi ! une heure plus tôt ! - Ha ! le voyez-vous ? - le voyez-vous ? - Le voici, là, devant moi, - tout près de moi !... »

Chacun s'est levé saisi de crainte, mais personne n'aperçoit la moindre chose, et le colonel s'écrie : « Adelgonde ! remets-toi, ce n'est rien ; c'est une chimère de ton cerveau, un jeu de ton imagination qui t'abuse. Nous ne voyons rien, rien du tout : et s'il y avait réellement une figure près de toi, ne devrions-nous pas l'apercevoir comme toi ? - Rassure-toi ! rassure-toi, Adelgonde !

» O mon Dieu, mon Dieu ! soupire Adelgonde, veut-on donc me rendre folle ? - Mais regardez donc : voilà qu'il étend vers moi son bras blanc de toute sa longueur.... Il me fait signe ! » Et comme involontairement, le regard toujours fixé devant elle, Adelgonde promène la main derrière son dos sur la table, saisit une petite assiette posée là par hasard, la tend en avant dans l'air libre et la lâche. - L'assiette, comme portée par une main invisible, circule lentement autour du cercle des assistants, et vient se replacer doucement sur la table.

La femme du colonel et Augusta étaient tombées profondément évanouies, et une fièvre nerveuse aigüe se

déclara à la suite. Le colonel appela à lui toute son énergie, mais on voyait bien à son air défait quelle impression profonde et pernicieuse lui avait causée ce phénomène inexplicable.

La vieille française était prosternée à genoux la figure contre terre, marmottant des prières. L'événement n'eut pour elle aucune suite fâcheuse, non plus qu'à l'égard d'Adelgonde. Mais la femme du colonel succomba au bout de peu de temps. Pour Augusta, elle résista à la maladie ; mais sa mort était assurément plus désirable que son état actuel.

Elle, l'enjouement et la grâce de la jeunesse personnifiés, l'aimable enfant dont je vous ai d'abord tracé le portrait, elle est atteinte d'une folie plus horrible, plus épouvantable, du moins à mon avis, que toute autre résultant pareillement d'une certaine idée fixe. Elle s'imagine, en effet, qu'elle-même est ce fantôme invisible et incorporel qui poursuivait sa sœur. Elle fuit par conséquent tout le monde, ou du moins se garde bien, dès que quelqu'un est avec elle, de parler et de se mouvoir ; à peine ose-t-elle respirer. Car elle croit fermement que si elle trahit sa présence d'une manière ou d'une autre, chacun doit mourir de frayeur. On lui met sa nourriture dans sa chambre ; on ouvre les portes devant elle, et elle se glisse furtivement pour entrer et sortir avec mille précautions. Elle mange de même à la dérobée, et ainsi du reste. Peut-on concevoir une plus pénible situation ?

Le colonel, accablé de chagrin et de désespoir, a suivi les drapeaux dans la récente campagne, et il est mort à la bataille victorieuse de W.... Une chose vraiment étrange et remarquable, c'est qu'Adelgonde depuis cette soirée fatale est délivrée de sa vision. Elle soigne assidûment sa sœur malade avec l'assistance de la vieille française. - Sylvestre m'a appris aujourd'hui que l'oncle des pauvres enfants est ici pour consulter notre excellent docteur N***, au sujet de la méthode curative qu'on pourrait, à tout hasard, tenter sur Augusta. - Fasse le ciel que cette guérison si invraisemblable puisse s'effectuer !

Livres +